

# Créés à son image

*Mythes et réalité dans le pays de Sumer*

## Première partie

Introduction (p. 2)

1. Quelle création dans l'histoire ? (p. 10)
2. L'importance des bases historiques selon Benoît XVI (p. 34)
3. Le Pape François éclaire la création de l'homme (p. 50)
4. À la recherche des textes primitifs (p. 65)
5. L'adam, une image écrite dans l'argile rouge (p. 90)
6. L'âme, l'esprit et le corps (p. 122)
7. Quelle différence entre homme et animal ? (p. 142)
8. L'adam terrestre mis dans l'Eden spirituel (p. 178)
9. L'éclosion par l'amour (p. 212)

## Seconde partie

10. La réalité vivifiante de l'amour conjugal (p. 2)
11. Le choix originel (p. 47)
12. Le pardon si peu connu du jardin d'Eden (p. 68)
13. La vie nouvelle par la conversion (p. 90)
14. Le nouvel Adam éclaire et ouvre l'horizon (p. 117)
15. Le précaire dans la création (p. 136)
16. Quand et où ? (p. 156)

17. La mesure sumérienne du temps (p. 185)

18, Un déluge dans le pays de Sumer (p. 195)

19. La tour de Babel (p. 214)

20. De la chute de Sumer à la construction du temple (p. 219)

## Introduction

Qui sommes-nous ? D'où venons-nous ? Où allons-nous ?

Que penser aujourd'hui d'un Abraham qui sort de Ur, la capitale des Sumériens, ces inventeurs mésopotamiens de l'écriture ?

Que penser aujourd'hui de ce récit de la Genèse qui nous raconte une histoire d'un couple dans cette région du Tigre et de l'Euphrate dont l'Église n'a cessé de proclamer que nous sommes tous les descendants ?

Ces questions ne sont pas réservées à « *ceux qui savent* ». À chacun de réfléchir et de vérifier tout ce qui peut en être connu car c'est de nous-même dont il s'agit et de l'espérance qui nourrit notre présent et notre avenir.

Il ne s'agit pas ici de tenter une synthèse générale des travaux des spécialistes, ni de faire de l'exégèse théologique approfondie de chaque détail, mais seulement de réfléchir à ce qui peut être observé aujourd'hui dans l'histoire concrète des débuts de l'humanité, après les découvertes de la biologie et de l'astrophysique depuis Darwin et les découvertes récentes de

l'archéologie.

L'augmentation croissante des connaissances scientifiques et historiques du passé et, notamment, des contextes culturels des auteurs des récits primitifs de la Genèse nous oblige à revoir nos interprétations anciennes basées sur des connaissances aujourd'hui contredites. Mais, pour celui qui croit que le Christ reste pleinement présent dans son corps qu'est l'Église conduite depuis deux mille ans par les successeurs de l'apôtre Pierre, cette réactualisation, dont le besoin est permanent à toute époque, ne cesse jamais de chercher son authenticité dans une fidélité à l'enseignement de cette Église, dans une continuité avec la foi de ceux qui nous ont précédés, convaincus que les découvertes de la science ne peuvent jamais atteindre l'essentiel de cette foi.

À cet égard, l'Église nous met en garde contre le fondamentalisme qui s'accroche à des interprétations contredites par la science et la raison. Le risque est de faire tomber ceux qui s'y accrochent soit dans une crédulité déraisonnable, soit (on en est moins conscient) dans une incrédulité historico-critique qui ne perçoit plus dans les récits fondateurs que des symboles désincarnés, détachés de l'action concrète de Dieu dans l'histoire dont la révélation est cependant essentielle pour la foi.

Ce second risque se réalise lorsque l'exégèse, dans sa recherche du sens d'un texte sacré, se limite à en retenir une lecture au pied de la lettre pour en déduire un contenu exclusivement symbolique en oubliant qu'une expression symbolique,

poétique ou imagée, peut être un mode de présentation de l'histoire concrète surtout lorsqu'elle est très peu connue ou qu'elle n'est que intuitivement perçue et pensée.

L'exégète soucieux d'une compréhension objective des textes selon ce que leur auteur a réellement voulu exprimer selon ses caractéristiques personnelles et culturelles dans son contexte historique, ne peut qu'écarter avec la même détermination toute forme de fondamentalisme ou de concordisme car le premier, le fondamentalisme, attribue faussement à un texte un sens historique apparent au pied de la lettre (et souvent dans une version en langue moderne) qui ne tient compte ni des nuances du texte original, ni de toutes les caractéristiques des modes d'expression, des singularités et du contexte de son auteur, alors que le second, le concordisme, attribue tout aussi faussement à un texte des constatations scientifiques contemporaines que son auteur ne pouvait connaître à son époque.

Mais, l'exégète qui pratique une science dont le savoir a pour objet le sens des textes sacrés n'est pas à l'abri d'un autre risque résultant précisément de l'objet même de sa science en ce qu'elle se concentre sur le sens des textes. Le symbolisme par lequel un texte sacré s'exprime peut, en effet, susciter un défaut contraire au fondamentalisme et au concordisme justement dénoncés lorsque le sens symbolique de ce texte lui est attribué en excluant toute intégration dans une réalité historique que l'auteur aurait voulu présenter, soit comme témoignage direct ou indirect de faits retenus pour leur valeur significative ou, simplement, comme expression de ce que des faits historiques

concrets ont été ou ont pu être selon cet auteur.

À cet égard, l'exégète est parfois moins à l'aise que le philosophe. Tous deux débordent des seuls faits physiques ou observables des sciences profanes, mais le philosophe, qui fait de la métaphysique, y intègre nécessairement et constamment tous les savoirs des sciences dans ses analyses du réel avec l'obligation constante d'éviter tout risque de confusion entre la métaphysique et le physique. Dans sa recherche philosophique, il est incité à respecter prudemment les règles propres et autonomes de toute science et à ne pas y empiéter par ses pensées métaphysiques parce que le discours métaphysique du philosophe doit sans cesse s'harmoniser avec la réalité physique s'il veut considérer dans son intégralité la réalité qu'il médite, y compris dans ses dimensions physiques et historiques.

L'exégète, qui sonde le sens des textes, est, à cet égard, plus libre par rapport à la réalité physique ou historique. Il peut parfois se concentrer pleinement sur des significations théologiques ou spirituelles sans aucune nécessité d'un lien concret avec une réalité physique ou historique particulière. Les risques du fondamentalisme et du concordisme cumulés avec les incertitudes historiques peuvent alors inciter l'exégète à s'écarter des dangers de toute confrontation à l'histoire réelle, mais il court alors le danger inverse d'être déconnecté de la réalité concrète, matérielle, corporelle, physique, historique, voire, plus grave encore, de se laisser prendre dans un certain mépris de la réalité matérielle et corporelle que tant de gnosés ont repris, de diverses manières, au cours de l'histoire de

l'Église.

Le mystère de la création, comme celui de l'incarnation, ne peut être abordé sans toute l'attention due au corps et à la réalité historique.

Dans ces conditions, le livre biblique de la Genèse, qui rassemble de multiples récits qui fondent la foi de l'Église depuis ses origines, doit être considéré avec une même attention à tous les dangers d'une compréhension trop fermée mais avec aussi une ouverture qui ne peut exclure a priori la réalité historique telle que ses auteurs très anciens ont pu la penser.

Il n'est pas question ici de contester ce que la science peut dire des évolutions survenues depuis des milliards d'année, ni de défendre une quelconque opposition entre la science et la foi. La lecture du récit biblique d'Adam et Ève doit respecter, pour être sérieuse et crédible, la vérité des règles d'interprétation qu'indique l'enseignement officiel de l'Église. Dans toute recherche exégétique catholique, l'Écriture Sainte ne se lit qu'en Église, selon la Tradition de la foi catholique et en communion avec le magistère du Pape, en tenant compte du contexte et des caractéristiques personnelles des auteurs des textes primitifs qui peuvent cependant être beaucoup plus anciens que les textes hébreux actuels.

Mais, il n'est pas question non plus de penser ou de croire a priori que le récit biblique serait étranger à la réalité historique, ce qui ne peut se déduire de ses finalités spirituelles.

L'incarnation du Christ nous invite, au contraire, à être attentif à toute la réalité de l'humain et l'Église ne cesse d'encourager la recherche comme l'indiquait déjà le Pape Pie XII dans son encyclique *Divino afflante Spiritu* du 30 septembre 1943 sur les études bibliques : « *l'exégète catholique, poussé par un amour de sa science, actif et courageux, sincèrement dévoué à notre Mère la sainte Église, ne doit, en aucune façon, se défendre d'aborder, et à plusieurs reprises, les questions difficiles qui n'ont pas été résolues jusqu'ici, non seulement pour repousser les objections des adversaires, mais encore pour tenter de leur trouver une solide explication, en accord parfait avec la doctrine de l'Église, spécialement avec celle de l'inerrance biblique, et capable en même temps de satisfaire pleinement aux conclusions certaines des sciences profanes.*

*Les efforts de ces vaillants ouvriers dans la vigne du Seigneur méritent d'être jugés non seulement avec équité et justice, mais encore avec une parfaite charité ; que tous les autres fils de l'Église s'en souviennent. Ceux-ci doivent se garder de ce zèle tout autre que prudent, qui estime devoir attaquer ou tenir en suspicion tout ce qui est nouveau. Qu'ils aient avant tout présent, que, dans les règles et les lois portées par l'Église, il s'agit de la foi et des mœurs, tandis que dans l'immense matière contenue dans les Livres Saints, livres de la Loi ou livres historiques, sapientiaux et prophétiques, il y a bien peu de textes dont le sens ait été défini par l'autorité de l'Église, et il n'y en a pas davantage sur lesquels règne le consentement unanime des Pères. Il reste donc beaucoup de points, et d'aucuns très importants, dans la discussion et l'explication desquels la pénétration et le talent des exégètes catholiques peuvent et doivent avoir libre cours, afin que chacun contribue pour sa part et d'après ses moyens à l'utilité*

*commune, au progrès croissant de la doctrine sacrée, à la défense et à l'honneur de l'Église » (n° 42).*

C'est un encouragement qui s'adresse à chaque fidèle et qui trace les principes que chacun doit s'efforcer de suivre.

Mes recherches ont pu se développer grâce à de nombreux échanges sur Internet dans le forum *La Cité Catholique* où, pendant près de dix ans, j'ai diffusé de nombreuses réflexions sous le pseudo de *Xavi* (<http://www.cite-catholique.org/>). De larges extraits de ces réflexions sont ici repris pour former ensemble un livre qui propose quelques pistes de réflexions au cœur de recherches qui restent en cours.

Xavi



## 1. Quelle création dans l'histoire ?

D'Adam à Abraham, les patriarches bibliques sont situés dans un contexte sumérien dont le niveau littéraire, mathématique et artisanal s'avère aujourd'hui bien plus élevé que ce qui pouvait être connu jadis.

Ce contexte récemment découvert donne un regard nouveau sur les informations écrites et, notamment, sur les informations religieuses que les générations successives se sont transmises.

Les traces sumériennes dans le récit hébreu de la Genèse et le fait que l'écrit a eu très tôt sa place, dans le développement religieux des Sumériens autant que dans la transmission de leur histoire, permettent de penser que les textes hébreux ont pu être une traduction de textes primitifs sumériens, après d'autres traductions, notamment en akkadien et en égyptien.

La domination intellectuelle et culturelle des Sumériens a pu

leur paraître tellement extraordinaire que leur origine divine, à l'époque de l'invention de l'écriture, a pu être, parmi eux, une conviction aisément partagée. Les tablettes sumériennes font état de légendes qui mentionnent des « *anunnakis* » (littéralement : des « *filis de Dieu* » en sumérien) d'origine extra-terrestre. Les textes primitifs sumériens de la Genèse n'ont-ils pu être une théologie parmi d'autres attestant de la réalité de « *filis de Dieu* », créés par Dieu ?

À cet égard, on peut observer que l'indépendance des cités sumériennes y a permis des développements variés de diverses divinités et d'une pensée religieuse polythéiste.

Mais, parmi ces pensées, les récits primitifs des premiers chapitres de la Genèse n'ont-ils pu, avant d'être portés et réadaptés par des traditions ultérieures, y être une approche originale relatant une création divine, dans le pays de Sumer, d'êtres nouveaux capables d'inventer l'écriture autant que d'entrer en communion avec leur Créateur.

La question peut paraître incongrue à ceux qui sont convaincus que la Genèse a été élaborée durant le premier millénaire avant Jésus-Christ, lors de l'exil à Babylone ou peu auparavant, ce qui écarte nécessairement toute référence historique dans l'antique pays de Sumer et n'ouvre guère qu'une compréhension exclusivement symbolique, quasi légendaire et universaliste du livre de la Genèse.

Mais, outre que cette datation récente ne rejoint pas l'enseignement de l'Église qui n'a cessé d'attribuer ce livre biblique à Moïse, chacun doit admettre qu'objectivement rien ne

prouve historiquement l'ancienneté en cause et que, sauf à prendre le risque de limiter l'exégèse du texte à ce que des auteurs du premier millénaire ont pu écrire, il est utile de rester ouvert aux interprétations qu'une ancienneté plus lointaine peut permettre et donc de ne pas craindre d'aborder l'hypothèse d'une origine sumérienne des récits rassemblés dans le livre de la Genèse.

Dans le contexte sumérien, de tels récits ont pu être transmis tant par écrit que oralement, sans que l'essentiel en ait été perdu par les probables altérations diverses d'une telle transmission au fil des siècles.

Une histoire où des hommes ont marché avec Dieu. Ils s'appelaient, notamment, Hénok, Noé, Abraham.

Bien sûr que les enseignements de ces récits sur l'origine de ce que nous sommes ont surtout une portée symbolique et spirituelle pour éclairer les humains d'hier et d'aujourd'hui.

Mais, même symboliques, poétiques et imagés, les récits de la Genèse nous parlent cependant de notre commencement dans l'histoire concrète et nous présentent des anciens qui nous ont précédés dans la réalité de l'histoire dès le début de l'humanité.

Les découvertes dans le pays de Sumer suscitent un désir de mieux connaître quelle peut être la réalité de tels anciens de l'Écriture Sainte dans l'histoire réelle qui se révèle sans cesse davantage dans l'océan des informations disponibles et vérifiables sur le web. Ces connaissances nouvelles ouvrent beaucoup de pistes de recherches qui restent à approfondir.

Non, ce ne sont pas nécessairement des légendes.

Mais, il faut souvent secouer les légendes que nous en avons faites.

*« Le message néotestamentaire n'est pas seulement une idée ; ce qui est arrivé dans l'histoire réelle du monde est justement déterminant pour lui : la foi biblique ne raconte pas des légendes comme symboles de vérités qui vont au delà de l'histoire, mais elle se fonde sur une histoire qui s'est déroulée sur le sol de cette terre... »*

*il faut dire que, si l'historicité des paroles et des événements essentiels pouvait être démontrée comme impossible de façon vraiment scientifique, la foi aurait perdu son fondement... Il est donc important pour nous de vérifier si les convictions de fond de la foi sont historiquement possibles et crédibles, même confrontées au sérieux des connaissances exégétiques actuelles. (Benoît XVI, Jésus de Nazareth, t. II, p. 127-129).*

Lorsqu'Abraham quitte Ur, il emmène avec lui ses souvenirs, sa connaissance des mythes sumériens, des poésies. Selon la Genèse, sa courte généalogie familiale remonte à la dernière grande inondation survenue trois siècles plus tôt. Il ne reste quasi rien des souvenirs de ce que fut la vie de ses ancêtres, mais la mémoire d'un déluge qui a détruit tout le pays reste vivace.

Les géographes savent aujourd'hui qu'un changement climatique majeur s'est produit, vers le milieu de la deuxième moitié du troisième millénaire avant Jésus-Christ, qui a réduit sensiblement la pluviosité dans la région et a mis fin aux crues

énormes que les pluies provoquaient jadis dans la vaste plaine de Sumer où les eaux du Golfe Persique se sont parfois avancées jusqu'à Ur alors qu'aujourd'hui elles en sont éloignées de 250 km.

L'histoire plus ancienne du récit biblique se limite quasiment à présenter une dizaine de noms qui pourraient correspondre à des cités mésopotamiennes disparues qui auraient été bâties les unes après les autres, portant et faisant vivre chacune pendant quelques centaines d'années le nom d'un patriarche provenant lui-même d'un autre patriarche.

Mais, cette liste remonte à un couple originel nommé Adam et Ève et à un récit du genre mythologique avec un arbre de vie, un arbre de la connaissance du bon et du mauvais, un serpent qui parle.

C'est avec une solide dose de symbolisme que ce récit nous introduit ainsi dans les origines concrètes de l'humanité. Il n'évoque pas les détails de la longue lignée biologique des hominidés durant la préhistoire, mais il raconte une intervention de Dieu ayant façonné deux êtres singuliers dans la nature et une rupture survenue ensuite dans leur relation qui est devenue source de souffrances et de soumission à la mort.

À cet égard, beaucoup sont rebutés d'emblée par la seule allégation d'une historicité de la création racontée par la Genèse.

Mais, même si la Genèse n'existait pas, il resterait cependant à réfléchir aux origines concrètes du monde et de l'humanité par rapport à Dieu, à la lumière de l'Évangile.

Le monde matériel a-t-il été créé ou non, serait la première question.

Si le monde n'est pas créé, c'est que, comme Dieu, il existerait depuis toujours, que Dieu lui-même ne lui serait pas antérieur, et qu'il ne serait pas maître de ce monde. Il ne serait qu'un être dans ou hors de ce monde.

Ce n'est pas a priori déraisonnable : nul ne peut, en effet, imaginer un monde fini, ni dans le temps, ni dans l'espace. Au contraire, pour notre intelligence, le monde paraît nécessairement infini dans le temps comme dans l'espace. Si le temps a commencé à tel moment, même éloigné de milliards d'années, nous ne pouvons faire disparaître de notre pensée qu'il y a un avant ce moment. C'est pareil pour le futur. C'est pareil pour l'espace. Au bout du bout de l'univers, nous sommes incapables de percevoir une limite, car nous ne pouvons faire disparaître de notre pensée que derrière cette limite qui existerait, il y aurait nécessairement encore de l'espace.

Cette absence de limite imaginable, nous la constatons aussi, avec les développements de la physique quantique, dans l'infiniment petit (nous sommes déjà capables d'utiliser de la matière au niveau des nanomètres, un milliardième de mètre) et rien ne permet d'imaginer une limite dans l'infiniment petit.

Nous constatons aussi l'absence de limite dans les nombres mathématiques et en géométrie. Même lorsqu'une droite est limitée à un point, on sait qu'il y a un espace permettant de la prolonger au delà de ce point où qu'il soit.

Mais, ce qui n'est pas déraisonnable non plus, c'est de constater que notre intelligence fonctionne dans la réalité du temps et de l'espace et qu'elle ne constitue pas nécessairement la seule approche possible du réel, ni nécessairement une approche exacte ou complète de ce réel.

Notre perception de Dieu rejoint notre perception de l'illimité, mais la foi peut amener à la conviction que toute la réalité terrestre a son origine en Dieu, et en un Dieu personnel qui a une volonté et une action qui se révèlent.

Aujourd'hui, avons-nous de cette action de Dieu à l'origine du monde une perception différente de celle de la Genèse ?

Nos connaissances scientifiques attestent d'une évolution que nous pouvons aujourd'hui encore présenter en grandes étapes similaires aux « *jours* » de la Genèse, pour autant qu'ils ne soient pas excessivement interprétés au pied de la lettre.

Ces connaissances modernes restent limitées à des réalités mortelles que notre foi dépasse cependant. En effet, nous croyons à la vie éternelle. Pas à celle des réalités temporaires. Mais, à celle des personnes humaines.

On discute de leur définition, de leurs capacités de conscience, mais pouvons-nous éviter cette question : à partir de quand y a-t-il eu, dans l'histoire concrète, une « *personne* » qui peut survivre au delà de la mort de son corps matériel ?

On sait que l'homme provient des éléments chimiques de l'univers et d'une combinaison qui s'est développée progressivement de manière extrêmement complexe. Est-ce

qu'un amibe bien loin dans la lignée de nos ancêtres était déjà une personne que nous retrouverons au Ciel ?

N'y a-t-il pas un moment dans l'histoire où un premier être a été capable de vivre éternellement par delà la mort terrestre naturelle de son corps ?

À cet égard, ne faut-il pas constater qu'en ce qui concerne les réalités terrestres observables objectivement, la Genèse ne dit rien d'autre que ce que nous dit la science lorsqu'elle constate que l'homme n'est apparu que très récemment.

Les six jours du premier chapitre de la Genèse puis les années attribuées aux patriarches qui permettent une comptabilité précise d'environ six mille ans jusqu'à nos jours ont traumatisé beaucoup de croyants confrontés aux découvertes scientifiques.

Si les six jours ne posent plus guère de difficultés en ce qu'ils peuvent couvrir les grandes étapes de l'évolution durant des milliards d'années, les âges et les nombres précis d'années donnés par la Genèse paraissent, par contre, insurmontables à beaucoup.

Mais, quelles que soient les discussions à ce sujet, cela ne change quasi rien à l'appréhension de l'essentiel du début de l'humanité, qu'il soit situé il y a 6.000 ans, 200.000 ans ou plus loin encore dans le passé.

Les questions fondamentales des origines de l'humanité restent les mêmes, avec ou sans la Genèse.

Comment un être animé peut-il individuellement recevoir une vie éternelle ? A priori, certains peuvent même penser :



pourquoi pas les animaux ?

Chacun admet que la science ne peut guère nous renseigner sur la vie éternelle.

La Genèse et l'Église à sa suite nous ouvrent cependant une perspective qui déborde des observations uniquement scientifiques.

Et cette autre perspective, c'est celle d'une création singulière de personnes humaines faites à l'image et à la ressemblance de Dieu, un Dieu unique mais qui est communion de trois personnes, une humanité faite mâle et femelle avec une présence autre pour chacun.

Mais, cela tient-il avec l'opération chirurgicale d'un prélèvement bien étrange pour faire une femme qui semble nous être racontée ?

Qui peut cependant proposer un autre récit, plus exact, pour raconter mieux le fondement de ce qu'est la vie humaine, masculine et féminine ?

Rares sont ceux qui osent aborder une franche discussion sur le début de la Genèse. Fait-elle tellement peur ? Que pouvons-nous raconter aux enfants ? Chacun a pourtant bien sa petite idée plus ou moins précise.

Bien plus encore qu'à l'époque de Galilée, depuis que la science a démolie la croyance répandue en une création en six jours de 24 heures et découvert des durées immenses dans notre passé, n'y a-t-il pas, parmi les croyants, un énorme complexe d'infériorité, une crainte du ridicule, qui a fait adopter par

beaucoup une attitude d'évitement par rapport à une réflexion concrète sur nos origines autant que par rapport à ce que l'Écriture Sainte et la Tradition de l'Église nous en enseignent ?

Pourquoi beaucoup paraissent-ils quasi dans l'incapacité d'oser imaginer un premier humain ? Parce qu'il faut de suite trancher entre sa survenance sur terre comme un météorite ou sa survenance dans une tribu pré-humaine ? Parce qu'il faut affirmer son humanité et nier celle de ses père et mère préhumains ? Parce qu'il faut réfléchir entre une création miraculeuse d'une femme survenant sur terre par une action surnaturelle et sa survenance dans une tribu préhumaine ? Parce qu'il faut imaginer les relations de premiers humains avec des non humains, dont leur père et mère, quasi semblables à leur origine ? Parce qu'il faut de suite avoir un avis sur ce qu'est la mort en cas de survenance de l'humanité dans une nature mortelle avant l'apparition de l'humain ?

Que peut-on savoir de la réalité concrète de l'histoire de l'humanité ?

Si nombreux sont ceux qui paraissent l'abandonner aux seuls scientifiques.

Et beaucoup s'arrêtent là : on ne sait pas, c'est trop compliqué, cela n'a pas d'intérêt. Ni pour l'évangélisation, ni pour notre vie spirituelle aujourd'hui. Vraiment ?

Croyants peu formés ou théologiens avertis, ne devons-nous pas réfléchir aux origines de l'homme sur la terre, sur le péché et sur la mort, de manière concrète, si nous voulons

comprendre notre propre histoire concrète autant que l'incarnation de notre Sauveur, l'Évangile et notre espérance de la résurrection ?

Fondée sur l'incarnation bien concrète du Christ, la foi catholique a toujours été experte pour s'exprimer sur les réalités les plus concrètes et s'y adapter, en évitant de réduire la théologie aux abstractions.

La question de la création suscite cependant beaucoup d'évitement même parmi les théologiens. Il est moins difficile de discuter de l'évolutionnisme et du créationnisme que de plonger sa réflexion dans la réalité concrète des débuts de l'humanité, de l'action concrète de Dieu et de l'homme au début de l'humanité, dans le temps.

Chacun peut se réjouir des progrès extraordinaires de la science dans ses constatations et dans son intelligence rationnelle de la réalité complexe de ce monde. Les progrès techniques dans la connaissance et la manipulation d'éléments de plus en plus petits et de plus en plus complexes ainsi que l'extraordinaire développement de l'intelligence des réalités par les nouveaux moyens informatiques ouvrent des perspectives nouvelles encore inimaginables mais qui donnent à toutes les sciences des possibilités énormes.

Non seulement ces progrès font gagner chaque jour des combats contre les maladies et les souffrances les plus diverses, mais ils augmentent nos possibilités de rendre ce monde meilleur à tous points de vue.

On ne peut que s'en réjouir.

La théologie partage ces mêmes progrès. Les nouvelles possibilités d'étude et de connaissances se sont démultipliées.

Les connaissances nouvelles peuvent épurer nos compréhensions et interprétations des Écritures et de l'enseignement de l'Église qui étaient parfois davantage inspirées par des connaissances qui nous paraissent aujourd'hui naïves ou dépendantes de cultures anciennes dépassées que par la réalité de la Révélation transmise de génération en génération.

Mais, la richesse des connaissances nouvelles qui est une réelle joie ne doit pas devenir une ivresse aveuglante, ni ouvrir la porte à un orgueil qui menace toujours les riches de ce monde.

Nul doute que la science va découvrir de plus en plus de détails sur la manière dont les Écritures et la Tradition se sont formées humainement, sur leurs fortes racines dans la culture et les connaissances humaines de chaque époque.

Nous n'en voyons encore que les prémises.

Cela pourrait susciter un mépris pour toute autre connaissance, toute autre réalité.

Tout ce qui sort du champ magnifique de la science peut paraître de plus en plus fondamentaliste, naïf, simpliste, au fur et à mesure des progrès fulgurants des approches scientifiques.

Les rapprochements de la foi et de la science peuvent parfois paraître de plus en plus comme de vaines tentatives de concordisme vouées à être sans cesse contredites par des savoirs mieux développés.

Et pourtant, que les cerveaux humains sont petits dans l'univers !

Certes, chacun admet, même les athées, que la réalité que la science peut connaître n'est pas toute la réalité. Tous les croyants admettent qu'il y a une réalité autre, un royaume des cieux, qui n'est pas ailleurs, mais parmi nous, qui ne nous est pas étranger.

Certains continueront à dire que seul un péché originel nous empêche de le voir clairement, que cette réalité autre est pleinement présente dans notre histoire concrète depuis la création des premiers humains, que la force d'action qui peut provenir de cette réalité autre et surgir dans la réalité terrestre est infiniment plus grande que ce que la science peut observer dans ses limites.

À défaut de croire en cette réalité autre que ne nous pouvons guère percevoir avec notre seule intelligence terrestre, nous risquons d'être ceux qui ont des yeux pour ne pas voir, des oreilles pour ne pas entendre.

Jusqu'à la fin des temps de l'Église, il y aura des croyants qui affirmeront, avec toute leur conviction, que cette réalité autre que Dieu habite s'est pleinement manifestée dans l'histoire, d'abord par la création des cieux et d'un monde matériel, puis par la remise de ce monde matériel à des humains créés avec une âme immortelle, et enfin par la venue parmi eux du Créateur lui-même, avec une puissance qui transcende les seules réalités scientifiquement observables et analysables.

Ils continueront à annoncer que Dieu a créé les premiers humains dans le temps et dans l'histoire, que, malgré la blessure du péché des hommes, il n'a cessé d'y agir pour leur plus grand bien par des miracles et des signes dans la réalité concrète dont il ne cesse d'avoir la maîtrise tout en respectant la liberté des humains, qu'il s'y est incarné en Jésus-Christ qui, dans le temps et dans l'histoire, a vaincu le péché et la mort par une résurrection qui lui a permis de passer entièrement la barrière de la mort, avec son âme autant qu'avec son corps.

L'Écriture Sainte et la Tradition de l'Église n'ont cessé d'en rendre témoignage de manière fiable pour notre raison autant que pour notre esprit.

Il faut espérer que les théologiens ne cesseront de nous en présenter toute la réalité en évitant le piège de repousser dans l'abstrait tout ce qui échappe à l'emprise tellement impressionnante des approches scientifiques actuelles.

Une interprétation réductrice de la Genèse selon les seules finalités spirituelles de l'Écriture risque d'oublier que la foi chrétienne est fondée sur l'incarnation et ne se limite pas à l'abstrait.

Le monde est créé pour l'homme.

Du point de vue chrétien, le fondement de la création, c'est le Christ, vrai Dieu et vrai homme. C'est lui qui se fait chair dès le commencement, qui crée la première poussière. Celle-ci évoluera pour former des galaxies mais, avec beaucoup de branches collatérales où, dans la matière, se formera du vivant

avec aussi beaucoup de branches collatérales qui donnent toutes les plantes. Du vivant va devenir du vivant animé, avec encore beaucoup de branches collatérales qui donnent tous les animaux, mais, dans le vivant animé, le tronc aboutit à la création de l'homme et, un peu plus tard à l'incarnation du Christ, vrai Dieu et vrai homme.

La création et l'évolution ne s'excluent pas. À cet égard, la Genèse n'est évidemment pas la « *seule* » vérité sur nos origines, mais elle nous en dit l'essentiel, ce n'est pas la même chose. Bien sûr que la nature est autonome et que nous avons la liberté, mais Dieu « *fait* » beaucoup, tout en respectant cette autonomie autant que notre liberté, et il fait « *aussi* » que les choses se fassent.

La Genèse ne donne guère de détails. Certaines interprétations ne sont plus crédibles. Cela ne justifie cependant pas de rejeter la valeur de la Genèse elle-même en ce qui concerne la réalité concrète de la création qu'elle peut nous révéler.

Les critères scientifiques ne permettent pas un tel rejet. La science s'en tient à ce qu'elle peut observer, ce qui n'exclut pas ce qu'elle ne peut observer.

Les derniers papes ont beaucoup avancé dans les nouvelles approches du mystère de la création qui tiennent compte de la science moderne. Il ne s'agit pas d'abandonner une tradition mais seulement de mieux la comprendre, d'en redécouvrir toute la vérité.

Beaucoup ressentent cependant un désir d'éviter tout mélange

entre les réflexions temporelles, scientifiques, et la vie de foi, mais il reste important de ne pas exclure de la foi nos réalités terrestres, de ne pas cesser de réfléchir à ce que la Genèse nous enseigne sur la réalité concrète de la création de l'homme dans l'histoire.

La Genèse n'en donne certes qu'une approche de l'essentiel qui est, à bien des égards, exprimé d'une manière imagée qui empêche d'y chercher des détails concrets qui n'y sont pas.

Mais, si nous ne cherchons pas à comprendre de manière détaillée et concrète le récit de la Genèse dans son contexte, ne risquons-nous pas de nous limiter à une lecture littérale superficielle du texte en langue française ?

Dans les discussions sur la Genèse, il faut souvent constater que beaucoup s'attachent à une interprétation du récit de la création de l'humanité dont ils reconnaissent eux-mêmes l'impossibilité concrète sans considérer d'autres interprétations et pour en déduire une signification exclusivement symbolique.

Ceux qui pensent que le récit de la Genèse s'exprime littéralement de manière non imagée évitent certes toute difficulté puisqu'il leur suffit de croire à du miraculeux instantané à chaque difficulté rencontrée. Prenez la création d'Ève : une interprétation littérale non imagée ne pose pas de problème : Dieu endort Adam, lui prend une côte, la transforme en femme et lui présente Ève. Walt Disney en ferait un dessin animé sans aucune difficulté. Sauf leur croyance en l'historicité concrète du récit, ceux qui retiennent une telle interprétation littérale sont cependant étrangement rejoints par ceux qui n'y



voient qu'une légende. Les plus fundamentalistes et les plus modernistes se retrouvent autour de la même version, de la même interprétation. Pour les uns, c'est la réalité historique, pour les autres un enseignement symbolique. Mais, les uns et les autres s'accrochent à une même interprétation pour la rejoindre ou la rejeter, mais sans s'ouvrir à d'autres compréhensions.

Comment comprendre concrètement la Genèse en tenant compte des connaissances scientifiques actuelles autant que de l'action de Dieu dans ce monde dont l'incarnation du Christ est le sommet ?

À toutes les époques de l'histoire, et donc aussi aujourd'hui, il faut essayer de faire grandir notre intelligence de la foi en acceptant de dépasser les interprétations littérales incompatibles avec nos connaissances actuelles.

Méfions-nous de préférer nous accrocher de manière littérale à nos propres interprétations humaines injustifiées en les rejetant, au besoin, dans un vague symbolisme, plutôt que de reprendre le récit de la Genèse tel qu'il est, avec notre foi éclairée par le Christ mais aussi avec notre raison humaine éclairée par la science et ses nombreuses découvertes récentes,

À cet égard, l'incarnation bien historique du Christ et ce que le Christ nous révèle de l'homme doivent nous inciter à nous plonger attentivement dans ce que les Écritures nous disent de l'origine de l'homme sans négliger les détails concrets qu'elles nous en donnent.

Ce qui fait problème aux croyants d'aujourd'hui, c'est le spectre du discrédit attaché à des thèses créationnistes qui nient l'évolution, mais c'est aussi, contradictoirement, la difficulté de renoncer à la croyance d'un homme soudainement créé sur la terre en un instant comme un météorite venu d'ailleurs. Le croyant semble contraint de choisir entre un abandon complet de toute création historique (l'homme ne serait plus, dans l'histoire concrète, « *que* » le résultat progressif d'une évolution de milliards d'années) ou une plongée dans les difficultés très concrètes d'une création durant l'histoire par une émergence de l'humain au sein d'une espèce non humaine issue de l'évolution.

Alors, nous sommes confrontés à quelques questions de difficulté croissante que vos enfants et beaucoup d'incroyants pourraient bien vous poser.

1. Pensez-vous que, dans la nature, seul un humain a une âme immortelle qui peut vivre éternellement avec Dieu ?
2. Pensez-vous que, dans l'espace et le temps de l'histoire de l'univers, il y a toujours eu, après l'apparition de la matière, des êtres matériels ayant une âme immortelle qui peut partager éternellement avec Dieu ?
3. Pensez-vous que l'apparition de tels êtres est intervenue à un moment précis sans nouvelle intervention créatrice de Dieu au cours de l'histoire de l'univers, après une longue période durant laquelle notre terre était peuplée de nombreux êtres animés mais n'ayant pas une âme immortelle qui peut vivre éternellement avec Dieu ?

4. Pensez-vous, au contraire, qu'après une telle période de l'histoire de l'univers, l'apparition d'êtres ayant une âme immortelle qui peut vivre éternellement avec Dieu est intervenue à un moment précis par un acte créateur de Dieu ?
5. Pensez-vous que la création d'un tel être est intervenue dans l'histoire ex nihilo sans père ni mère terrestres ?
6. Pensez-vous que la création d'un tel être s'est produite dans l'histoire par une mutation physique et/ou une intervention spirituelle transformant un être issu d'un couple d'êtres pré-humains (n'ayant pas une âme immortelle qui peut vivre éternellement avec Dieu) ?
7. Pensez-vous que la création d'un être, ayant ou étant une âme immortelle qui peut vivre éternellement avec Dieu, s'est produite dans l'histoire par une intervention spirituelle, avec ou sans mutation physique, qui a pu intervenir ou s'achever à l'âge adulte pour le premier homme et/ou pour la première femme ?
8. Pensez-vous qu'il y a eu, dans l'histoire après le Big Bang, une création d'un premier couple et que seuls les descendants de ce premier couple sont humains avec une âme immortelle qui peut vivre éternellement avec Dieu ?

Qui voudra bien répondre ?

À cet égard, pour ceux qui croient au Christ et à l'Église qui prolonge sa présence depuis deux mille ans, l'antique récit de la Genèse reste une parole que Dieu lui-même a inspirée et c'est toujours dans la continuité de la foi telle qu'elle est proclamée par le Magistère que toute question difficile peut sans cesse être

approfondie au fur et à mesure des connaissances nouvelles.

Mais, sans les limites du cadre de la foi de l'Église, de l'enseignement authentique du Magistère, on peut envisager n'importe quoi.

En effet, en dehors de l'enseignement du Magistère, la pensée humaine peut s'égarer dans des dédales et des spéculations sans fin.

Par contre, avec la foi de l'Église, nous pouvons aborder sans peur les sujets les plus difficiles et approfondir tous les détails de la réalité concrète, historique, comme l'ont fait St Thomas d'Aquin ainsi que d'autres Pères de l'Église, mais en continuant leur œuvre avec la même détermination par rapport à toutes les connaissances modernes dont ils ne disposaient pas encore.

Le sens des mots, qui évolue aussi dans le temps, doit sans cesse être reprecisé.

La raison ne peut, bien sûr, donner toute la connaissance. Elle n'a accès qu'à une partie du réel puisqu'elle est un outil de notre cerveau et fonctionne dans les limites des lois de ce cerveau.

Mais, la raison peut découvrir Dieu, son existence et son action, de manière raisonnable. Notre raison, comme toute la création, est un chemin qui peut nous conduire à Dieu, car, comme l'Église ne cesse de le rappeler, il n'y a pas de contradiction possible entre la vérité de la raison et la vérité de la foi. Il n'y a que des approches différentes d'une seule réalité à partir de divers points de vue et beaucoup d'humains qui souvent se trompent dans leurs raisonnements.

Au bout d'une raison qui raisonne sans erreur (c'est bien sûr une perspective idéale dont nos raisonnements faillibles s'éloignent souvent), Dieu peut apparaître comme la seule réalité raisonnable. Cela ne signifie évidemment pas que c'est la raison qui nous fait connaître la réalité de Dieu qui la dépasse et la transcende infiniment. Il est bien plus grand que ce que notre raison humaine peut en penser.

Dans l'histoire d'un monde qui se mesure aujourd'hui en milliards d'années et sur une terre où des espèces se sont succédées et transformées depuis plus d'un milliard d'années, parmi lesquelles les humains ont émergé dans un buissonnement biologique, l'Église ne cesse d'affirmer que nous provenons d'un premier couple d'un homme et d'une femme.

Mais, attention, jamais l'Église n'affirme qu'il s'agirait des premiers hominidés de l'histoire, ni même des premiers homosapiens. Elle nous parle des premiers êtres ayant une double nature corporelle et spirituelle, capables de partager éternellement la vie de leur Créateur.

Selon le Catéchisme de l'Église Catholique, « *De toutes les créatures visibles, seul l'homme est " capable de connaître et d'aimer son Créateur " (GS 12, § 3) ; il est " la seule créature sur terre que Dieu a voulue pour elle-même " (GS 24, § 3) ; lui seul est appelé à partager, par la connaissance et l'amour, la vie de Dieu* » (CEC, 356).

C'est l'émergence de cet humain dans l'histoire concrète qui est aujourd'hui en question. Quelle réalité concrète est-il possible de reconnaître, à cet égard, au récit biblique des origines de l'humanité ?

Le 16 janvier 1948, en approuvant un avis de la Commission Biblique Pontificale, le Pape Pie XII a estimé qu'on ne pouvait enseigner que les trois premiers chapitres de la Genèse « *ne contiennent pas des narrations de choses véritablement arrivées, c'est-à-dire qui correspondent à la réalité objective et à la vérité historique, mais sont soit des fables empruntées aux mythes et aux cosmogonies des peuples anciens et adaptées par l'auteur sacré à la doctrine monothéiste après expurgation de toute erreur polythéiste, soit des allégories ou des symboles dépourvus du fondement de la réalité objective et qui ont été proposés sous l'apparence de l'histoire pour inculquer des vérités religieuses et philosophiques, soit enfin des légendes pour une part historiques et pour une part inventées qui ont été composées librement en vue de l'instruction et de l'édification des âmes* ».

Dans son encyclique *Humani Generis* du 12 mai 1950, le Pape Pie XII a précisé que les fidèles « *ne peuvent pas adopter une théorie dont les tenants affirment ou bien qu'après Adam il y a eu sur la terre de véritables hommes qui ne descendaient pas de lui comme du premier père commun par génération naturelle, ou bien qu'Adam désigne tout l'ensemble des innombrables premiers pères. En effet on ne voit absolument pas comment pareille affirmation peut s'accorder avec ce que les sources de la vérité révélée et les Actes du magistère de l'Église enseignent sur le péché originel* ».

Mais, le doute s'est insinué et la question est aujourd'hui ouverte. Cette question est scientifique et historique autant que théologique. Adam et Ève ont-ils réellement existé ? Quand et où ?

## **2. L'importance des bases historiques selon Benoît XVI**

Dans son troisième livre sur Jésus de Nazareth (*L'enfance de Jésus*), le Pape Benoît XVI laisse poindre, comme dans les tomes précédents, une humble souffrance devant l'incrédulité historique qui se développe, y compris chez beaucoup de théologiens.

Il constate « *qu'au cours des cinquante dernières années, dans l'évaluation de l'historicité, un changement d'opinion s'est vérifié, qui ne se fonde pas sur de nouvelles connaissances historiques, mais sur une attitude différente face à l'Écriture sacrée et au message chrétien dans son ensemble* » (p. 167-168).

« On concède à Dieu d'opérer sur les idées et les pensées, dans la sphère spirituelle – mais non dans la sphère matérielle. Cela dérange. Là n'est pas sa place. Mais, il s'agit justement de cela : c'est à dire que Dieu est Dieu, et qu'il n'évolue pas seulement dans le monde des idées... La question en jeu est : la matière lui appartient-elle ? » (p. 83-84).

Et, sa réponse est forte. Elle fonde la solidité des fondements historiques de notre foi parce que « Si Dieu n'a pas aussi pouvoir sur la matière, alors il n'est pas Dieu. Mais, il possède ce pouvoir » (p. 84).

Confirmant une observation du théologien Karl Barth, il rappelle que « dans l'histoire de Jésus il y a deux moments dans lesquels l'action de Dieu intervient directement dans le monde matériel : la naissance par la Vierge et la résurrection du tombeau ». Même si « Ces deux faits représentent un scandale pour l'esprit moderne », ce sont « des pierres de touche pour la foi » (p. 83-84).

Il nous encourage à poursuivre nos efforts d'interprétation de l'Écriture Sainte en nous rappelant quelques orientations fondamentales à suivre.

« D'abord, il faut se demander ce qu'ont voulu dire, à leur époque les auteurs de ces textes – c'est la composante historique de l'exégèse. Mais il ne faut pas laisser le texte dans le passé... La seconde question doit être « Ce qui est dit est-il vrai ? Cela me regarde-t-il ? Et si cela me regarde, de quelle façon ? ». Devant un texte biblique, dont l'ultime et le plus profond auteur, selon notre foi, est Dieu lui-même... le sérieux de la recherche historique n'est en rien diminué, mais augmenté » (p. 7-8).



Il ne faut pas oublier que « *toute interprétation reste en deçà de la grandeur du texte biblique* » (p. 8) et que, lorsque l'Écriture nous relate une histoire réelle qui a eu lieu, il s'agit d'une histoire « *interprétée et comprise selon la Parole de Dieu. Cela signifie qu'il n'y avait pas une intention de raconter de façon complète, mais de noter ce qui, à la lumière de la Parole et pour la communauté naissante de la foi, apparaissait important* » (p. 32). Bref, « *une histoire interprétée... écrite et condensée* » (id).

La foi chrétienne ne méprise pas l'histoire et la science.

Beaucoup affirment souvent que la Parole de Dieu nous dit le « *pourquoi* » en laissant à la science la question du « *comment* », mais le Pape observe que Marie n'a pas posé à l'ange de l'annonciation la question du « *quoi* », mais celle du « *comment* ». « *Comment cela sera-t-il, puisque je ne connais pas d'homme ?* » (p. 55).

« *l'universel et le concret se touche mutuellement... Le Logos éternel s'est fait homme, et le contexte de lieu et de temps en fait partie. La foi est liée à cette réalité concrète, même si ensuite, en vertu de la résurrection, l'espace temporel et géographique est dépassé* » (p. 94).

Dans le second tome de son ouvrage sur Jésus de Nazareth, le Pape Benoît XVI n'a pas peur de s'écarter d'une opinion de la « *plupart des exégètes* » (p. 303) pour défendre jusque dans les détails l'historicité concrète de la résurrection du Christ, sans éviter de répondre aux objections avec toutes les nuances nécessaires, d'une manière raisonnée accessible même aux non croyants.

À cet égard, les propos du Pape Benoît XVI sur les apparitions du ressuscité peuvent être rapprochés du récit de la création dans la Genèse.

Ainsi, de même que les témoignages sur la résurrection, le récit de la création de l'homme par la Genèse « *se présente à nous sous une forme particulièrement complexe, au point de susciter bien des questions* » (p. 276).

« *Bien sûr, il ne peut y avoir aucune opposition avec ce qui constitue un donné scientifique clair* » (p. 281).

Ne faut-il pas aussi, pour la création de l'homme, relire sans cesse l'Écriture d'une manière nouvelle, dans la lumière de l'Évangile, dans celle de l'incarnation et de la résurrection du Christ, sans opposition avec le « *donné scientifique clair* » ?

Mais, « *il existe une autre dimension par rapport à celles que nous connaissons jusqu'à présent. Cela peut-il être en opposition avec la science ? Est-ce que vraiment il ne peut exister que ce qui a existé depuis toujours ? Est-ce que quelque chose d'inattendu, d'inimaginable, quelque chose de nouveau ne peut pas exister ? Si Dieu existe, ne peut-il pas, lui, créer aussi une dimension nouvelle de la réalité humaine ? de la réalité en général ? La création n'est-elle pas, au fond, en attente de cette ultime et plus haute « mutation », de ce saut décisif de qualité ? N'attend-t-elle pas l'unification du fini avec l'infini, l'unification entre l'homme et Dieu, le dépassement de la mort ?* » (p. 281).

Comment ne pas penser que cette unification était voulue par Dieu, dès la création ?

Comment ne pas penser à ce surgissement inattendu, inimaginable, qu'a été la création d'un être à l'image de Dieu, d'une âme immortelle dans ce monde matériel : l'homme ?

*« Dans l'histoire tout entière de ce qui vit, les débuts des nouveautés sont petits, presque invisibles – ils peuvent être ignorés » (p. 281).*

De même que la résurrection du Christ, la création d'une âme immortelle dans une nature évoluant depuis des milliards d'années a pu ne se manifester que par des débuts concrets petits, presque invisibles, dans un corps façonné au fil des siècles antérieurs.

*« Dans la Résurrection de Jésus, une nouvelle possibilité d'être homme a été atteinte, une possibilité qui intéresse tous les hommes et ouvre un avenir, un avenir d'un genre nouveau pour les hommes » (p. 278), « une résurrection vers une condition définitive et différente, en plein milieu du vieux monde qui continue d'exister – cela n'était pas prévu et donc, de prime abord, ce n'était même pas compréhensible » (p. 279).*

Nouveau et incompréhensible pour nous. Mais, la résurrection du Christ n'est-elle pas une possibilité en réalité *« retrouvée »* ? Une possibilité donnée lors de la création de l'homme, mais perdue lors du péché originel. L'être humain n'a-t-il pas été créé *« en plein milieu du vieux monde qui continue d'exister »* ?

La résurrection est un fait qu'il nous faut essayer de comprendre. *« Maintenant le « fait » était là, et à partir de ce fait, il fallait lire l'Écriture d'une manière nouvelle » (p. 279) et « il nous faut aussi affronter la question concernant la résurrection en tant qu'événement historique » (p. 309).*

Elle « ouvre l'histoire au delà d'elle-même et crée le définitif. En ce sens, il est vrai que la Résurrection n'est pas un événement historique du même genre que la naissance ou la crucifixion de Jésus. C'est quelque chose de nouveau. Un genre nouveau d'événement.

Il faut pourtant en même temps, prendre acte du fait que celle-ci n'est pas simplement hors de l'histoire et au-dessus d'elle. En tant qu'éruption hors de l'histoire en la dépassant, la Résurrection commence toutefois dans l'histoire elle-même et elle lui appartient jusqu'à un certain point » (p. 309-310).

N'en est-il pas de même pour la création de l'homme, pour le péché originel ? N'y a-t-il pas un événement dans le temps et dans l'espace de notre monde concret, mais en même temps une communion originelle avec Dieu qui transcende l'histoire ?

À cet égard, la résurrection du Christ apporte un éclairage lumineux du fait que, comme la création de l'homme, la réalité de l'événement n'est pas que terrestre, ni que spirituelle, mais qu'elle est à la fois dans la réalité spirituelle de Dieu qui transcende l'histoire et dans l'histoire.

En effet, « les rencontres avec le Ressuscité sont quelque chose de différent d'événements intérieurs ou d'expériences mystiques – ce sont des rencontres réelles avec le Vivant qui, d'une manière nouvelle, possède un corps et demeure corporel. Luc le souligne avec beaucoup de force : Jésus n'est pas, comme les disciples le craignaient au premier abord, un « fantôme », un « esprit », mais il a chair et os » (p. 303).

« Il est totalement corporel. Et cependant il n'est pas lié aux lois de la corporéité, aux lois de l'espace et du temps. En cette étonnante

*dialectique entre identité et altérité, entre corporéité réelle et liberté vis-à-vis des liens du corps se manifeste l'essence singulière, mystérieuse de la nouvelle existence du Ressuscité. Les deux choses sont vraies : il est le même – un homme en chair et en os – et il est aussi le Nouveau, celui qui est entré dans un type d'existence différent » (p. 301).*

N'y a-t-il pas ici encore une description qui pourrait s'appliquer aussi à l'homme créé avant le péché originel ?

*« Pour comprendre les mystérieuses apparitions du Ressuscité, les théophanies de l'Ancien Testament peuvent, à mon avis, nous offrir une aide » (p. 301). « Dans le langage mythologique, se manifestent en même temps, d'une part la proximité du Seigneur qui apparaît comme un homme et, d'autre part, son altérité grâce à laquelle il est en dehors des lois de la vie matérielle » (p. 302).*

Ce langage mythologique, qui est utilisé par le début de la Genèse pour nous relater par des images l'essentiel de la réalité historique de la création des premiers humains, ne nous présente-t-il pas l'homme créé lui-même dans une telle réalité dialectique ? Présent en ce monde corporel et matériel et, en même temps, en proximité avec Dieu, dominant les lois de la vie matérielle et non soumis à ces lois, à commencer par celle de la mort qui ne cesse de renouveler sans cesse la nature matérielle.

Par sa résurrection, *« Jésus n'est pas revenu dans l'existence empirique, soumise à la loi de la mort, mais il vit d'une manière nouvelle dans la communion avec Dieu, soustrait pour toujours à la mort » (p. 302). « Ne pas subir la corruption » - cela est précisément*

*la définition de la résurrection » (p. 291).*

N'était-ce pas aussi, avant le péché originel, la situation de l'homme créé ? Ne voyons-nous pas ici une description de l'état d'Adam et Ève avant le péché ?

Nous pouvons « *considérer la Résurrection comme quasiment une sorte de saut qualitatif radical par lequel s'ouvre une nouvelle dimension de la vie, de l'être homme.*

*Bien plus, la matière elle-même est transformée en un nouveau genre de réalité. Désormais, avec son propre corps lui-même, l'homme Jésus appartient aussi et totalement à la sphère du divin et de l'éternel » (p. 308) et « dans la résurrection, un saut ontologique a été réalisé. Ce saut concerne l'être en tant que tel et ainsi a été inaugurée une dimension qui nous intéresse tous et qui a créé pour nous tous un nouveau milieu de vie, de l'être avec Dieu » (p. 309).*

*« Étant donné que nous-mêmes n'avons aucune expérience de ce genre renouvelé et transformé de matérialité et de vie, nous ne devons pas être étonnés du fait que cela dépasse complètement ce que nous pouvons imaginer » (p. 309).*

Ce milieu de vie, cet être avec Dieu, cela ne nous rappelle-t-il pas l'Eden, la communion d'Adam et Ève avec leur Créateur ?

Cette dimension nouvelle de « *l'être homme* » que manifeste le ressuscité, n'est-ce pas celle-là même que Dieu a donné à l'humanité lorsqu'il a créé, en ce monde matériel, un être radicalement nouveau à son image doté d'une âme immortelle, ayant vocation à vivre éternellement avec lui ?

À cet égard, l'insaisissabilité de la résurrection du Christ qui

survient dans l'histoire mais qui la transcende d'une manière unique et incomparable à aucun autre événement connu peut nous aider à comprendre l'insaisissabilité de la création de l'humanité, du surgissement dans le monde matériel d'une créature immortelle.

Le Christ, en ressuscitant, n'a-t-il pas refait en sens inverse le chemin suivi par Adam et Ève ? Ils ont quitté la vie éternelle qui leur était donnée pour se mettre sous l'emprise de la mort. Le Christ est ressorti de la mort par sa résurrection.

*« Le Fils de Dieu vient dans l'humilité. Les deux choses vont ensemble : la profonde continuité dans l'histoire de l'action de Dieu et la nouveauté de la graine de moutarde cachée »* (Benoît XVI, L'enfance de Jésus, p. 39). C'est un *« nouveau commencement qui, paradoxalement, avec la continuité de l'action historique de Dieu, caractérise l'origine de Jésus »* (p. 20).

*« Il est le nouvel Adam qui encore une fois vient « de Dieu » – d'une façon plus radicale que le premier, il n'existe pas seulement grâce à un souffle de Dieu, mais il est vraiment son « Fils » ... en Jésus l'humanité commence de nouveau »* (p. 21).

*« C'est l'obéissance de Marie qui ouvre la porte à Dieu. La parole de Dieu, son Esprit, crée en elle l'Enfant. Il le crée à travers la porte de son obéissance. Jésus est le nouvel Adam, un nouveau commencement ab integro... De cette façon a lieu une nouvelle création »* (p. 83) et *« un commencement tout nouveau, par lequel Dieu lui-même intervient, donnant une naissance qui ne provient plus d'un « engendrement » humain »* (p. 166).

Ainsi, comme pour Adam et Ève, le Pape nous indique qu'il s'agit d'une création. C'est une parole forte, cachée dans la discrétion de ce petit livre. L'incarnation est une création.

Certes, le Christ est « *engendré, non pas créé* », comme le dit le Credo. En ce sens, l'incarnation de Dieu qui vit de toute éternité n'est pas une création.

Mais, le Pape porte un regard neuf : avant l'incarnation, Dieu n'était pas « *dans* » le monde. Le monde et ses êtres étaient créés sans confusion avec leur Créateur. Il n'était pas dans le monde. Il était au milieu de nous, avec nous, mais Il nous a créés libres et autonomes.

Avec l'incarnation, Dieu a fait exister en ce monde du neuf : il y est entré Lui-même. Il a assumé notre nature humaine, créée auparavant, par une action tout à fait nouvelle à partir de rien. Rien dans la nature ne pouvait engendrer le Christ. En ce sens, le mot création devient adapté pour exprimer la nouveauté radicale, absolue, par rapport à toute réalité antérieure.

Est-ce une approche théologique nouvelle offerte par notre Pape pour ouvrir davantage notre intelligence de la foi ?

Dans le livre du Pape, le mot « *création* » n'est pas réservé à une action de Dieu qui fait exister quelque chose à partir de « *rien* » mais est appliqué à une action qui fait exister quelque chose de nouveau à partir de deux êtres qui existent déjà : Celui qui se fait homme ne vient pas de « *rien* » mais est Dieu de toute éternité, et toute l'humanité du Christ lui vient par Marie, qui n'est pas « *rien* » mais qui vit déjà depuis plusieurs années au



moment de l'incarnation.

Dans le langage courant, il y a longtemps que le mot « *création* » a déjà reçu un sens plus large. Par exemple, on parle de « *création* » artistique ou littéraire.

Mais, en ce qui concerne la foi, en ouvrant le sens du mot « *création* », le Pape ouvre aussi notre compréhension de la création de l'humanité.

Cette ouverture est d'autant plus importante que la création lors de l'incarnation n'est pas évoquée de manière ponctuelle mais dans une « *continuité historique* » qui oriente la pensée sur la cohérence globale de l'action du Créateur, ce qui rejoint la sensibilité de l'homme moderne qui perçoit l'apparition de l'humanité dans le cours de l'histoire par l'effet d'une évolution.

Dans cette perspective, si l'incarnation du nouvel Adam, le Christ « *engendré non pas créé* », dans le sein d'une jeune fille de Palestine, est une création, alors que le Christ est déjà vivant de toute éternité, que cette création lui fait assumer une forme terrestre déjà existante, et que son corps créé est issu de Marie déjà vivante, alors ne faut-il pas penser que la création d'Adam et Ève, dans le temps et dans l'espace, a pu, a fortiori, créer des êtres nouveaux dans une forme terrestre déjà existante ?

La lumière de l'Évangile peut alors éclairer notre compréhension de la création de l'humanité : de même que, parmi les humains, l'Esprit Saint « *crée [en Marie] l'Enfant [vrai Dieu et vrai homme]* », comme nous le dit le Pape, en lui donnant un corps d'homme dans la continuité historique, de

même le souffle de l'Esprit a pu, parmi des hominidés issus de la préhistoire, « créer » des êtres nouveaux à l'image de Dieu avec un corps d'hominidé issu de l'évolution, dans la même continuité historique.

Ainsi, la création nouvelle qui fait surgir Dieu lui-même dans sa création, sans modification biologique mais en assumant une nature terrestre en tout semblable à la nôtre, peut apporter un éclairage sur la première création.

En utilisant le mot création pour l'incarnation du Christ, le Pape nous montre qu'une création dans le monde matériel n'implique pas nécessairement une nouveauté biologique, terrestre. Elle intervient « avec la continuité de l'action historique de Dieu » (p. 20).

Jésus, nouvel Adam, est vrai homme et vrai Dieu dans un « profond entrelacement entre l'une et l'autre dimension » (p. 181). Adam, avant Lui, n'a-t-il pas été vrai hominidé et vraie créature nouvelle à l'image de Dieu, dans un autre entrelacement profond entre une nature biologique et un souffle spirituel nouveau ?

Le Christ, le nouvel Adam, a été créé dans le monde matériel sans aucune différence nouvelle de son être terrestre en tout semblable au nôtre. La création nouvelle lors de l'incarnation du Christ dans l'histoire bien réelle, a fait exister le vrai Dieu en vrai homme, en tout semblable aux hommes qui vivaient déjà sur terre à cette époque. La première création n'a-t-elle pas fait exister un vrai homme, un être nouveau capable de partager éternellement la vie de Dieu, en tout semblable aux hominidés

qui vivaient déjà sur terre à cette autre époque ?

Dans l'état actuel de nos connaissances, nous pouvons considérer de ce point de vue que, par le souffle créateur de l'Esprit, le premier Adam a été créé, dans la nature préexistante, capable de vivre éternellement en communion avec Dieu, vrai hominidé, parmi d'autres hominidés, mais aussi vrai être nouveau, créé à l'image de Dieu, et que le nouvel Adam, le Christ, Fils éternel de Dieu, a été créé, dans la nature préexistante, vrai homme, parmi d'autres semblables, et y a été intégré pleinement par le souffle de l'Esprit qui, lors de cette nouvelle création, n'a plus seulement insufflé une vie éternelle créant un être nouveau à son image, mais est venu y faire vivre Lui-même.

Le Fils de Dieu n'est pas créé puisqu'il est Dieu éternel et dans la Trinité de toute éternité. Il est « *engendré, non pas créé* », mais, de même qu'il y avait déjà des humains avant que Dieu lui-même ne vienne être un vrai homme, il me semble qu'il faut considérer aujourd'hui qu'il y avait déjà des hominidés (ou des préhumains, car il reste difficile de qualifier avec exactitude ces ancêtres biologiques qu'il n'est pas exact de confondre avec l'ensemble des « *bêtes* ») avant que Dieu ne vienne créer un couple d'êtres radicalement nouveaux à son image, avec une âme immortelle capable de partager sa vie et son amour.

Pour l'incarnation du Christ comme pour Adam et Ève, le mot création s'applique à une réalisation absolument nouvelle à partir du néant.

C'est en cela que se manifeste l'audace de la parole de Benoît

XVI. Bien sûr, le corps de Jésus vient de Marie. Au sens biologique, terrestre, la réalité matérielle du corps de Jésus n'est pas nouvelle. Toute son humanité lui vient par Marie. Mais, l'incarnation de Dieu, du Fils de Dieu éternel qui vient se faire homme, est une création absolument nouvelle.

Rien, absolument rien dans la nature ne pouvait faire advenir une telle incarnation. Dieu a fait du radicalement nouveau. Une création. Le mot est fort, audacieux, exact, et tellement éclairant, à notre époque, pour mieux comprendre ce qu'a été la création de l'homme et de la femme à l'image de Dieu à un autre moment de l'histoire.

Jésus est vraiment, très concrètement, un homme « *nouveau* », une « *recréation* » ou un « *renouvellement* » de la création de l'homme à l'image de Dieu.

Comme Jésus, Adam et Ève ont bien eu une ascendance biologique naturelle. Mais leur création qui les a fait exister dans l'éternité de Dieu fut absolument nouvelle.

Le but de tout cela n'est pas de se plonger dans de vaines curiosités historiques ou théologiques, mais de faire redécouvrir à l'homme d'aujourd'hui sa vocation à vivre dans la communion de Dieu.

Puisque Dieu s'est fait homme, n'est-il pas trompeur de faire glisser la foi de la réalité bien concrète que nous révèle l'Évangile vers l'abstraction, ou de renoncer à savoir comment notre histoire à commencé ?

Se contenter de dire que c'est un mystère ne nous délivrera pas

des questions légitimes de nos enfants et de tous les hommes en recherche.

Ne pas annoncer la création de l'humanité dans la réalité bien concrète de l'histoire, celle que la science peut étudier, n'est-ce pas affaiblir notre foi et l'annonce de l'Évangile ?

Les athées ont raison sur un point : ce n'est pas parce qu'à travers une longue histoire de milliards d'années, notre cerveau humain a été développé pour atteindre des capacités nettement supérieures à celles de tous les autres vivants de la terre, ni parce que nous avons des capacités d'abstraction et d'intelligence très grandes, ni même parce que nous sommes sensibles à l'art ou parce que nous avons un sens religieux, que nous avons une âme immortelle, que notre vie a une vocation au delà de notre réalité terrestre qui prendra fin lors de notre mort physique, que nous sommes capables de partager la vie éternelle de Dieu.

Comment annoncer aujourd'hui que l'âme immortelle est une création de Dieu, un don gratuit fait à un moment de l'histoire et qui s'est réalisé dans un couple d'hominidés, nommés Adam et Ève dans la Genèse, puis qui a été transmis à leurs descendants ?

Nous ne savons pas comment Dieu a façonné un homo sapiens à travers une histoire extrêmement longue et ancienne, mais rien dans la nature ne Lui imposait nécessairement de créer sur terre un être à son image, capable de partager sa vie et son amour avec une âme immortelle.

À cet égard, le Pape François a fait avancer l'enseignement de l'Église.

### **3. Le Pape François éclaire la création de l'homme**

Beaucoup n'ont guère été attentifs à l'enseignement doctrinal que contient la dernière encyclique du Pape François.

*Laudato si* n'est pas un texte écolo ayant pour objet des considérations politiques ou environnementales relativement éloignées de la doctrine de l'Église et des spécificités de la foi chrétienne.

C'est une encyclique lumineuse du Pape François sur la création en général, mais aussi sur la création de l'homme.

Il n'est pas excessif de penser qu'il s'agit de l'enseignement du Magistère le plus large depuis les théories de l'évolution développées par Darwin.

En ce qui concerne le commencement dans l'histoire de l'humanité à l'image de Dieu, les avancées concrètes ou scientifiques des papes précédents n'ont guère dépassé quelques allusions brèves et prudentes comme la déclaration de Saint Jean-Paul II considérant que l'évolution est « *plus qu'une*

*hypothèse* ».

Avec l'encyclique *Laudato si*, le Pape François nous enseigne de manière plus précise les grands axes de la création que la foi de l'Église peut retenir aujourd'hui en l'état actuel des connaissances scientifiques autant que théologiques.

Depuis 2.000 ans, cette foi catholique reste inchangée et nous est transmise fidèlement par la Tradition et le Magistère de l'Église, mais elle s'enrichit et s'approfondit au fil des générations et des découvertes nouvelles.

Le résumé de « *l'Évangile de la création* », dans l'enseignement du Pape, peut tenir en quatre affirmations.

1. Les humains font partie de la nature.
2. Cette nature est indivisible.
3. Le corps naturel des humains provient de processus évolutifs.
4. La création de l'âme spirituelle immortelle des humains est une intervention surnaturelle de Dieu.

Désormais, cet enseignement du Magistère permet d'écarter les croyances fondamentalistes qui pensent que le corps humain n'est pas un produit d'une évolution physique selon les lois naturelles.

Non, il n'y a pas, à l'origine de l'humanité, un « *fait physique* » non naturel par lequel, un jour, en dehors de tout processus naturel dans le temps, Dieu aurait fabriqué un humain avec un peu de poussière qu'il aurait miraculeusement transformée en un instant en corps d'Adam.

Non, Ève n'a pas été tirée d'un os transformé en un instant, en dehors de tout processus naturel dans le temps, en corps humain de sexe féminin.

Dieu, qui a créé la nature, y a mis tout ce qui lui était nécessaire pour que les processus physiques puissent produire le corps des humains.

Il a créé le corps des humains avec les éléments chimiques qui forment aussi la poussière du sol, mais, pour créer les humains que nous sommes, Dieu n'a pas ajouté de nouveaux éléments physiques ou de nouvelles règles naturelles qui auraient ajouté miraculeusement à la nature un corps matériel nouveau créé séparément ou qui auraient miraculeusement façonné ce corps par d'autres règles naturelles que celles de la nature indivisible qu'il a lui-même créée.

Dans l'encyclique *Laudato si*, le Pape François a écrit :

« 1. ... notre maison commune est aussi ... comme une mère, belle, qui nous accueille à bras ouverts...

2. ... nous-mêmes, nous sommes poussière (cf. Gn 2, 7). Notre propre corps est constitué d'éléments de la planète...

138. Il n'est pas superflu d'insister sur le fait que **tout est lié**. Le temps et l'espace ne sont pas indépendants l'un de l'autre, et même les atomes ou les particules sous-atomiques ne peuvent être considérés séparément. Tout comme les différentes composantes de la planète – physiques, chimiques et biologiques – sont reliées entre elles, de même les espèces vivantes constituent un réseau que nous n'avons pas encore fini d'identifier et de comprendre. Une bonne partie de notre information génétique est partagée par beaucoup d'êtres vivants.



139. ... Cela nous empêche de concevoir la nature comme séparée de nous ou comme un simple cadre de notre vie. Nous sommes inclus en elle, nous en sommes une partie, et nous sommes enchevêtrés avec elle.

6. ... le livre de la nature est unique et indivisible...

9. ... C'est notre humble conviction que le divin et l'humain se rencontrent même dans les plus petits détails du vêtement sans coutures de la création de Dieu, jusque dans l'infime grain de poussière de notre planète...

80. L'Esprit de Dieu a rempli l'univers de potentialités qui permettent que, du sein même des choses, quelque chose de nouveau peut surgir...

99. ... Dès le commencement du monde, mais de manière particulière depuis l'Incarnation, le mystère du Christ opère secrètement dans l'ensemble de la réalité naturelle, sans pour autant en affecter l'autonomie ».

Après la création du monde, dans le cours de l'histoire concrète de cette unique nature indivisible et dans tout l'univers, les êtres différents ne sont pas apparus à partir de rien mais à partir de divisions, de différenciations, de mutations, de rassemblements distincts de groupes d'éléments de la création dans des formes de plus en plus complexes et diverses.

Cette nature indivisible ne produit que des êtres naturels.

Et jamais cette nature n'a pu produire par elle-même une vie autre que celle que les règles naturelles lui permettent.

La nature ne produit que des êtres éphémères qui se reproduisent infiniment avec des mutations diverses infiniment

variées et qui se dissolvent de sorte que les éléments qui les constituent peuvent être réintégrés dans d'autres êtres éphémères ou des choses inertes.

Selon le Pape François, « *Bien que l'être humain suppose aussi des processus évolutifs, il implique une nouveauté qui n'est pas complètement explicable par l'évolution d'autres systèmes ouverts. Chacun de nous a, en soi, une identité personnelle, capable d'entrer en dialogue avec les autres et avec Dieu lui-même. La capacité de réflexion, l'argumentation, la créativité, l'interprétation, l'élaboration artistique, et d'autres capacités inédites, montrent une singularité qui transcende le domaine physique et biologique. La nouveauté qualitative qui implique le surgissement d'un être personnel dans l'univers matériel suppose une action directe de Dieu, un appel particulier à la vie et à la relation d'un Tu avec un autre tu... » (Laudato si, 81),*

Comment, en effet, un être éphémère de la nature pourrait-il produire du non éphémère, un être immortel ?

C'est par un acte créateur que Dieu a créé des âmes immortelles dans la nature, des êtres humains capables de partager éternellement sa vie d'amour.

Avant son encyclique *Laudato si*, le Pape François avait déjà exprimé les bases de son enseignement dans un discours du 27 octobre 2014 à l'Académie pontificale des sciences.

Le Pape nous y invite à la prudence lorsque nous essayons d'« affronter » la « complexité scientifique » du « thème extrêmement complexe de l'évolution du concept de nature ».

Sans entrer dans les détails scientifiques et sans s’immiscer dans les questions très complexes du temps qui précède le Big Bang (actuellement évalué dans l’infiniment petit), de la réalité physique qui l’a précédé ou de ses causes antérieures dans les limites du temps et de l’espace que la science peut appréhender, le Pape François nous montre cependant la concordance de la foi avec les découvertes récentes de la science : « *Le ‘Big-Bang’, que l’on place aujourd’hui à l’origine du monde, ne contredit pas l’intervention créatrice divine mais l’exige. L’évolution de la nature ne s’oppose pas à la notion de Création, car l’évolution présuppose la création d’êtres qui évoluent* ».

Dans ce discours, le Pape François a indiqué que « *Quand nous lisons dans la Genèse, le récit de la création nous risquons d’imaginer que Dieu a été un magicien, avec une baguette magique en mesure de faire toutes les choses. Mais il n’en est pas ainsi. Il a créé les êtres et les a laissés se développer selon les lois internes qu’Il a données à chacun, pour qu’ils se développent et pour qu’ils parviennent à leur plénitude. Il a donné l’autonomie aux êtres de l’univers en même temps qu’il les a assurés de sa présence permanente, donnant existence à chaque réalité. Et ainsi la création est allée de l’avant pendant des siècles et des siècles, des millénaires et des millénaires jusqu’à devenir celle que nous connaissons aujourd’hui, précisément parce que **Dieu n’est pas un démiurge ou un magicien**, mais le Créateur qui donne l’existence à toutes les créatures. Le début du monde n’est pas l’œuvre du chaos qui doit son origine à un autre, mais dérive directement d’un Principe suprême qui crée par amour. Le Big-Bang, que l’on place aujourd’hui à l’origine du monde, ne contredit pas l’intervention créatrice divine mais l’exige. **L’évolution de la nature ne s’oppose***

pas à la notion de Création, car l'évolution présuppose la création d'êtres qui évoluent.

En ce qui concerne l'homme, en revanche, il y a un changement et une nouveauté. Quand, au sixième jour du récit de la Genèse, a lieu la création de l'homme, Dieu donne à l'être humain une autre autonomie, une autonomie différente de celle de la nature, qui est la liberté. Et il dit à l'homme de donner un nom à toutes les choses et d'aller de l'avant dans le cours de l'histoire. Il le rend responsable de la création, également pour qu'il domine la création, pour qu'il la développe et ainsi jusqu'à la fin des temps...

Alors, bien que limitée, l'action de l'homme participe de la puissance de Dieu et est en mesure de construire un monde adapté à sa double vie corporelle et spirituelle ».

Le Pape écarte ainsi les croyances qui considèrent Dieu comme un « magicien » ou comme un grand architecte (un « démiurge ») qui aurait fixé toute la création dans un cadre ou selon un dessein intelligent que nous n'aurions plus qu'à dérouler. Nous ne sommes pas des jouets ou des robots prédéterminés pour tenir un rôle préétabli.

Le Pape est très ferme sur ce point : « il n'en est pas ainsi. Il a créé les êtres et les a laissés se développer selon les lois internes qu'Il a données à chacun, pour qu'ils se développent et pour qu'ils parviennent à leur plénitude. Il a donné l'autonomie aux êtres de l'univers en même temps qu'il les a assurés de sa présence permanente, donnant existence à chaque réalité ».

Mais, l'homme n'est pas que le produit d'une évolution naturelle.

Au contraire, comme il l'a confirmé dans son encyclique, le Pape François observait déjà en 2014 que « *En ce qui concerne l'homme, en revanche, il y a un changement et une nouveauté* ».

Sa survenance dans l'histoire concrète est un événement qui manifeste une action créatrice de Dieu.

L'humain reçoit une « *double vie corporelle et spirituelle* » et « *Dieu donne à l'être humain une autre autonomie, une autonomie différente de celle de la nature, qui est la liberté* ».

Admettre « *le surgissement d'un être personnel dans l'univers matériel* », par des « *processus évolutifs* » dans une nature « *unique et indivisible* », présente la création de Dieu d'une manière concrète qui peut remettre en cause ce qui a longtemps paru une évidence.

Cela s'est produit dans l'histoire concrète aussi sûrement que notre propre conception, aussi sûrement que l'incarnation du Christ à Nazareth en Palestine.

Un jour, par une action de l'Esprit Saint, le corps humain d'une jeune femme a conçu un être à qui elle a transmis sa nature humaine dans laquelle l'Esprit Saint a incarné Dieu lui-même. C'est un fait historique. Ce n'était qu'une femme, mais elle a conçu une créature nouvelle, un être qui était plus que sa nature provenant de sa mère biologique : un vrai homme, dont le corps était issu de la nature comme le nôtre, qui était aussi vrai Dieu.

Ne faut-il pas admettre, dès lors que notre corps vient de « *processus évolutifs* » qu'un autre jour, longtemps avant, par une autre action de l'Esprit Saint, le corps d'une hominidée de sexe

féminin a conçu un être à qui elle a transmis sa nature d'hominidée dans laquelle l'Esprit Saint a créé une âme immortelle ? N'est-ce pas un fait historique ? Ce n'était qu'une hominidée issue de longs processus évolutifs, mais elle a conçu une créature nouvelle : un être qui était plus que sa nature provenant de sa génitrice biologique : un humain à l'image de Dieu avec une âme immortelle capable de partager éternellement la vie d'amour de Dieu.

Dans la nature, tout est « *enchevêtré* », et cela implique que, dans la réalité historique, nous descendons d'Adam et Ève, premiers humains créés à l'image de Dieu...

... mais pas « *uniquement* » d'Adam et Ève.

Toute l'encyclique *Laudato si* du Pape François met en lumière notre profonde incorporation dans la nature tout entière. Non seulement notre corps est composé d'éléments physiques de la planète, mais nous en provenons par des « *processus évolutifs* ». C'est la nature qui a produit notre corps « *comme une mère* ».

Dans notre ascendance généalogique comprenant d'innombrables ancêtres biologiques successifs depuis le Big Bang situé il y a des milliards d'années, notre humanité à l'image de Dieu avec notre âme spirituelle immortelle capable de partager la vie de Dieu vient uniquement d'Adam et Ève et de leurs descendants, mais notre corps matériel ne vient pas « *uniquement* » d'Adam et Ève, mais aussi de l'ensemble de la nature créée, par une succession d'autres couples d'hominidés de leur époque et des temps plus anciens, et même d'ancêtres biologiques communs à tous les autres êtres de la nature, plus

ou moins éloignés dans le temps.

Cela implique aussi, dans la réalité historique concrète, que les premiers humains à l'image de Dieu avaient dans leur environnement social des hominidés « préhumains » : non seulement leurs géniteurs biologiques, leurs « père » et « mère » naturels, mais aussi des proches parents, des voisins, et diverses populations qui pouvaient être dispersées sur la terre.

C'est un fait historique concret que beaucoup de croyants refusent ou hésitent à admettre tout en étant incapables de proposer une alternative concrète. De nombreux croyants considèrent que les récits de la Genèse sont symboliques et que les humains proviennent d'une longue évolution, mais leur pensée s'arrête lorsqu'il s'agit de considérer une création de Dieu dans le cours de l'histoire concrète, de considérer la survenance d'humains avec une âme immortelle à un moment de cette histoire.

Les « père et mère » biologiques d'Adam et Ève n'étaient cependant pas des animaux, mais des êtres préhumains façonnés par Dieu au fil des générations et d'une longue évolution jusqu'à produire un corps apte à la création des premiers humains à l'image de Dieu. Ces « père et mère » biologiques d'Adam et Ève étaient dotés d'une vie éphémère comme toutes les autres créatures vivantes de la création, les plantes, les arbres ou les animaux.

Et le Pape François nous invite à considérer avec respect toute cette vie naturelle éphémère que Dieu a créée : « *Même la vie éphémère de l'être le plus insignifiant est l'objet de son amour, et, en*

*ces peu de secondes de son existence, il l'entoure de son affection » (Laudato si, n° 77).*

Parmi les hominidés préhumains, la création à l'image de Dieu a créé une vie spirituelle et un état de conscience extrêmement nouveaux car cette nouveauté est à la mesure du projet particulier de Dieu : créer des humains à l'image de Dieu. Elle est à la mesure de l'énormité spirituelle que constitue l'aptitude nouvelle à partager la vie et l'amour de Dieu, à accéder à une vie immortelle, que Dieu a fait advenir dans sa création.

Toute la beauté de la nature est déjà magnifique à contempler. Que dire alors de la création dans cette nature d'êtres d'une double nature corporelle et spirituelle à ce point semblables à Dieu qu'il va s'y incarner lui-même un peu plus tard dans l'histoire concrète ?

Le Pape François relève que la création de l'humain à l'image de Dieu a introduit une « *singularité qui transcende le domaine physique et biologique* » mais qui se manifeste aussi concrètement dans diverses capacités cérébrales telles « *La capacité de réflexion, l'argumentation, la créativité, l'interprétation, l'élaboration artistique, et d'autres capacités inédites* » (Laudato si, n° 81).

Toutes ces capacités pouvaient déjà exister dans diverses mesures parmi les hominidés de l'époque de la création des premiers humains à l'image de Dieu, mais le Pape François observe que chez ces premiers humains, elle « *montrent* » une « *singularité* » qui « *transcende le domaine physique et biologique* ». Elle nous amène au-delà des limites des capacités que la nature peut transmettre dans le seul domaine physique et biologique.



C'est de la transcendance qui est entrée dans l'histoire concrète.

Cette transcendance a donné un surplus dépassant le physique et le biologique à des capacités cérébrales qui donnaient déjà à des hominidés des capacités techniques, rationnelles, esthétiques et autres.

Il y a, par l'effet de la création des premiers humains à l'image de Dieu, du nouveau, du spécial, de l'original, qui a donné un surplus ou une étendue nouvelle à diverses capacités de notre cerveau terrestre dont la paléontologie et toutes les sciences nous détaillent aujourd'hui l'évolution depuis des millions d'années parmi les hominidés qui se sont succédés sur la terre.

Ainsi, ce qui fut nouveau, ce ne fut donc pas seulement des réalités spirituelles, une immortalité et une aptitude à partager la vie de Dieu. Ce fut aussi une modification concrète et perceptible des capacités terrestres de l'hominidé qui a été façonné à l'image de Dieu. Les sciences pourront peut-être un jour repérer et détailler cette modification dans l'histoire concrète de l'humanité.

Repenser ainsi la création concrète des premiers humains par Dieu est possible dans l'Église parce que, quoi que certains puissent en penser, la vision historique des temps passés n'a pas été fixée dans des dogmes, mais que des nuances et des ouvertures ont toujours laissé des distances par rapport aux connaissances scientifiques de chaque époque. L'Église s'en est toujours tenu, dans son enseignement infaillible, à l'essentiel sans se perdre dans des détails de type scientifique.

L'Église n'a jamais douté que la création de l'humanité ne vient pas d'une évolution naturelle mais d'une action divine. Rien d'essentiel ne menaçait la foi de ceux qui ont pensé une création physique en six jours et une création immédiate des premiers humains avec de la poussière. Mais, en l'état actuel des connaissances, il y a de vraies menaces pour la foi si nos connaissances empêchent de découvrir la vérité de la création de l'humanité dans l'histoire.

L'Église avance avec prudence.

Attention de ne pas penser que « *tout* » aurait été dit dans les enseignements du passé. Des dogmes importants peuvent émerger de manière plus précise parfois longtemps après avoir été médités dans le cœur des croyants depuis les temps apostoliques.

Ainsi, il lui a fallu près de vingt siècles pour mettre en lumière et définir, seulement en 1951, le dogme de l'immaculée conception de la Sainte Vierge.

C'est un fait historique par rapport au péché originel qui n'avait cessé de se transmettre auparavant à tous les autres descendants d'Adam et Ève. Dans le cours de l'histoire, par une action divine en vue de l'incarnation du Fils Unique, une jeune fille a été préservée, dès sa conception, du péché d'Adam et Ève qui a blessé toute leur descendance.

Avant elle, Adam et Ève ont aussi été créés par une « *immaculée conception* » (une conception d'un être sans péché) et nous pouvons espérer que l'Église pourra bientôt définir, dans des

termes adaptés à notre époque, ce que fut historiquement cette première immaculée conception dans l'histoire.

Voyons-en déjà les prémisses dans la dernière encyclique *Laudato si* : pas question d'une nature déchue, mais de la beauté d'une création à aimer et à défendre, le corps des humains provient bien de processus évolutifs, mais nous sommes créés directement par Dieu.

Et, notons bien les termes du Saint Père : il nous présente « *L'Évangile de la création* ». Il serait dommage d'oublier qu'une encyclique c'est un « *enseignement* » officiel du Magistère, et de n'y voir qu'un discours sur l'environnement.

C'est dans ce contexte qu'il nous faut désormais aborder le livre de la Genèse qui nous parle de nos origines.

#### **4. À la recherche des textes primitifs**

Dans son encyclique *Divino afflante Spiritu* du 30 septembre 1943 sur les études bibliques, le Pape Pie XII a rappelé que « Désormais Nous avons de bonnes et justes raisons d'espérer que notre temps lui aussi apportera sa contribution à une interprétation plus pénétrante et plus exacte des Saintes Lettres. Car bien des points, en particulier parmi ceux qui touchent à l'histoire, ont été expliqués à peine ou insuffisamment par les exégètes des siècles écoulés, parce qu'il leur manquait presque toutes les connaissances nécessaires pour les élucider. Combien il était difficile et quasi impossible aux Pères mêmes de traiter certaines questions, Nous le voyons, pour ne rien dire d'autre, aux efforts réitérés de beaucoup d'entre eux pour interpréter les premiers chapitres de la Genèse » (n° 33).

« L'exégète doit donc s'efforcer, avec le plus grand soin, sans rien négliger des lumières fournies par les recherches récentes, de discerner quel fut le caractère particulier de l'écrivain sacré et ses conditions de vie, l'époque à laquelle il a vécu, les sources écrites ou orales qu'il a employées, enfin sa manière d'écrire. Ainsi pourra-t-il bien mieux connaître qui a été l'hagiographe et ce qu'il a voulu exprimer en écrivant. Il n'échappe, en effet, à personne que la loi suprême de l'interprétation est de reconnaître et de définir ce que l'écrivain a voulu dire » (n° 34).

« Or, dans les paroles et les écrits des anciens auteurs orientaux, souvent le sens littéral n'apparaît pas avec autant d'évidence que chez les écrivains de notre temps ; ce qu'ils ont voulu signifier par leurs paroles ne peut pas se déterminer par les seules lois de la grammaire ou de la philologie, non plus que par le seul contexte. Il faut

*absolument que l'exégète remonte en quelque sorte par la pensée jusqu'à ces siècles reculés de l'Orient, afin que, s'aidant des ressources de l'histoire, de l'archéologie, de l'ethnologie et des autres sciences, il discerne et reconnaisse quels genres littéraires les auteurs de cet âge antique ont voulu employer et ont réellement employés. Les Orientaux, en effet, pour exprimer ce qu'ils avaient dans l'esprit, n'ont pas toujours usé des formes et des manières de dire dont nous usons aujourd'hui, mais bien plutôt de celles dont l'usage était reçu par les hommes de leur temps et de leur pays » (n° 35).*

Dans ces conditions, *« il importe d'expliquer le texte primitif qui, écrit par l'auteur sacré lui-même, a plus d'autorité et plus de poids qu'aucune version, même la meilleure, ancienne ou moderne » (n° 20).*

Mais, quelle est l'origine des récits de la Genèse incluse dans le Pentateuque traditionnellement attribué à Moïse ?

En fait, rien ne prouve à quel moment le texte hébreu de la Genèse traduit dans la version grecque des Septante, vers 270 avant Jésus-Christ, a été composé dans son état définitif qui nous est parvenu, sous réserve de modifications secondaires, lors des multiples copies et traductions qui ont pu et dû se succéder d'autant plus nombreuses que le texte serait ancien.

Même si les textes les plus anciens dont nous disposons en hébreu et en grec sont relativement récents, datés de quelques siècles avant le Christ, ils ne sont évidemment pas sortis de rien ou d'une dictée du Ciel.

C'est une longue tradition orale et écrite qui a abouti aux textes que nous écoutons aujourd'hui.

Faut-il considérer, pour autant, que l'essentiel du texte a été rédigé ou, du moins, composé, comme l'indique la Tradition, par Moïse lui-même plus de mille ans avant notre ère ou peut-on retenir une date postérieure, notamment lors de l'exil à Babylone entre 586 et 538 avant Jésus-Christ ?

La rédaction de la Torah est attribuée à Moïse par la Tradition, y compris dans le Nouveau Testament et dans des paroles de Jésus lui-même, mais deux questions demeurent car la « *Torah* » c'est d'abord la loi et ce n'est que par extension que ce mot s'applique à l'ensemble de cinq livres qui forme le Pentateuque.

La Genèse, qui est un récit et non un texte légal, est-elle comprise dans « *la loi* » rédigée par Moïse et qui lui est attribuée, y compris par Jésus, ou n'est-elle qu'un texte rattaché, à une époque ignorée, dans ce qui constitue actuellement le Pentateuque ?

Il ne subsiste aucun manuscrit certain de la Genèse, antérieur à la traduction des Septante vers 270 avant Jésus-Christ, qui nous permettrait de situer dans le temps le regroupement de la Genèse et des textes légaux rédigés par Moïse, dans l'ensemble intitulé Torah ou Pentateuque.

Dans une lettre du 16 janvier 1948 de la Commission Biblique Pontificale, le Pape Pie XII a confirmé formellement un avis de la Commission biblique pontificale du 27 juin 1906 sur l'authenticité mosaïque du Pentateuque (approuvé en son temps par le Pape Pie X) qui contredit l'opinion fréquente d'une invention du récit de la Genèse durant l'exil ou peu avant.

Selon cet avis, on peut considérer que « *Moïse, pour composer son ouvrage, s'est servi de sources, documents écrits ou traditions orales* », mais on ne peut affirmer que les livres du Pentateuque « *n'ont pas Moïse pour auteur, mais ont été composés d'éléments pour la plus grande partie postérieurs au temps de Moïse* ».

Quoi qu'il en soit, s'agissait-il d'une révélation nouvelle à Moïse, comme celle de l'Apocalypse de Saint Jean, d'une première élaboration écrite de traditions exclusivement orales, d'une composition de textes écrits antérieurs, ou d'un mélange de traditions orales et d'écrits réalisés par Moïse ?

Plusieurs récits sumériens de la création et du déluge indiquent que de tels récits existaient déjà à l'époque d'Abraham sans que rien ne permette d'affirmer quelles ont été les influences réciproques de ces divers récits.

Ils ont pu se nourrir des mêmes réalités historiques avec diverses déformations légendaires.

Beaucoup de rapprochements ont été faits avec des mythes mésopotamiens sans qu'il puisse cependant en être tiré de conclusions en l'absence de datation suffisamment certaine car rien n'exclut que des faits évoqués dans la Genèse aient été développés de manière légendaire et aient eux-mêmes influencé certains mythes mésopotamiens.

Ce qui doit être constaté, c'est le fait que la Genèse relate les origines de Jacob, le père d'Israël et qu'elle le présente comme un Sumérien, petit-fils d'Abram (devenu Abraham) issu de Ur, en Chaldée, dans le pays de Sumer en Basse-Mésopotamie, à

environ 240 km au sud-est de Babylone.

À cette époque, au début du deuxième millénaire avant Jésus-Christ, le peuple juif n'existe pas encore puisqu'il s'agit des descendants d'Abraham, Isaac et Jacob, et que ce peuple ne s'est constitué comme tel que durant l'exil postérieur en Égypte.

Abraham, « *l'hébreu* » (Gn 14, 13), n'est en réalité qu'un Sumérien que rien ne distingue des autres Sumériens, sauf ce qualificatif (en hébreu : « *ibri* »), mot qui semble signifier « *qui vient d'au-delà, de l'autre côté* » et que le peuple juif en Égypte va reprendre pour sa propre identité, comme étant un peuple différent de celui des égyptiens, un peuple qui vient d'ailleurs.

Lorsque Abraham est qualifié de « *hébreu* », qui vient d'ailleurs, il est dans le pays de Canaan, loin de sa ville d'origine de Ur, et loin aussi de la ville de Charan où sa famille s'était d'abord installée.

Ur, c'est une des plus importantes cités antiques de l'époque, située dans le sud-est de la Mésopotamie (la Basse Mésopotamie) qui est le pays de Sumer où l'écriture est apparue vers 3300 avant Jésus-Christ.

Les faits de l'histoire antérieure à Abraham, que nous relate la Genèse, ont-ils fait l'objet d'écrits antérieurs à Abraham qui auraient pu être retrouvés lors de l'exil des Juifs à Babylone entre 586 et 538 avant Jésus-Christ, voire emportés par Abraham puis par ses descendants exilés en Égypte jusqu'à parvenir à Moïse ?

Que sait-on de la pratique de l'écriture au temps d'Abraham ?



L'écriture des Sumériens se faisait sur des tablettes d'argile et cette pratique s'est rapidement étendue, comme le montre, notamment, l'extraordinaire découverte, en 1975, de plus de 14.000 tablettes et fragments de tablettes d'argile dans une salle d'archives de l'ancienne cité de **Ebla** (à environ 55 km au sud-ouest d'Alep en Syrie), datées d'environ 2400 à 2250 avant Jésus-Christ, soit plusieurs siècles avant qu'Abraham ne vienne s'installer à Charan (Harran), à environ 250 km de Ebla, à mille km au nord-ouest de sa ville natale d'Ur.

Ce que révèlent ces archives, c'est que, plusieurs siècles avant Abraham, on écrivait déjà beaucoup et on conservait ces écrits.

Dans la salle d'archives précitée, il a pu être constaté que les tablettes étaient disposées par groupe de quinze sur trois rangées d'étagères de bois (80 cm de profondeur et 50 cm de hauteur environ) alignées le long des murs nord et est. Les plus grandes étant posées sur le sol. Elles étaient classées de façon thématique, et sont restées disposées ainsi malgré l'incendie qui a ravagé les lieux lors de sa destruction et la disparition des étagères. Sur le mur du côté est se trouvaient les tablettes enregistrant les livraisons de tissus. Dans l'angle, les tablettes relatives à des livraisons de métaux précieux et de cuivre. Le long du mur nord, l'étagère supérieure portait les listes lexicales sumériennes et des textes de chancellerie (décrets royaux, donations, traités). Les autres étagères portaient des comptes rendus relatifs à l'agriculture et à l'élevage, ainsi que des listes bilingues en langue éblaïte et en langue sumérienne.

La plupart des tablettes sont rédigées en sumérien, qui était

alors la langue la plus prestigieuse culturellement à l'époque, mais plusieurs tablettes sont rédigées dans une langue locale inconnue auparavant, qui a finalement été qualifiée d'« éblaïte ».

L'hébreu biblique ultérieur, comme l'arabe, paraît provenir de la même racine que cette langue.

Par exemple, il a été constaté, dans les tablettes d'Ebla, qu'en langue éblaïte, un humain se dit « *adamu* » ce qui montre l'ancienneté du terme de la Genèse.

Une de ces tablettes mentionne, exactement dans le même ordre, les cinq mêmes villes qui, selon la Genèse, auraient été impliquées dans une guerre du temps d'Abram : Sodome, Gomorrhe, Adma, Tseboïm et Tsoar (Gn 14, 2).

Plusieurs tablettes évoquent la création que l'une d'elles mentionne comme suit dans une prière où l'on retrouve des expressions proches de celles du début de la Genèse :

*Seigneur du ciel et de la terre :*

*La terre n'était pas, vous l'avez créée.*

*La lumière du jour n'était pas, vous l'avez créée.*

*La lumière du matin vous n'aviez pas encore fait exister.*

(source : <https://pleinsfeux.org/le-mystere-des-tablettes-debla/>)

On est près de mille ans avant Moïse !

Il s'agit d'une preuve solide de l'existence de textes écrits de la création dès avant l'exil d'Abraham, bien avant la composition de la Genèse. L'usage d'écrits pour relater les faits importants, qu'ils soient administratifs, légaux, commerciaux, religieux ou

familiaux, peut être considérée comme bien établie du temps d'Abraham.

Compte tenu des développements de l'écriture en Égypte, il est probable que des écrits ont aussi consigné, dans le peuple hébreu exilé en Égypte durant le deuxième millénaire avant notre ère, les faits dont ils voulaient garder mémoire et qui pouvaient consolider leur identité spécifique en terre étrangère.

Mais, Abraham, Isaac et Jacob ont-ils disposé d'écrits transportés lors de leur exil en Canaan puis en Égypte ?

En quittant Ur, sa patrie sumérienne, Abraham a-t-il emmené des tablettes, voire des papyrus ou des parchemins, relatant par écrit et en sumérien (ou en akkadien, également pratiqué à Ur à cette époque) l'histoire de ses origines, soit une version ancienne (qui a pu être corrigée et modifiée par la suite, au fil des copies et des traductions) des onze premiers chapitres du livre actuel de la Genèse ?

Dans ce cas, il s'agirait de textes écrits en sumérien ou en akkadien qui auraient été traduits ultérieurement en hébreu.

Il n'est pas exclu qu'une telle version ancienne ait pu être retrouvée dans les archives de Babylone (au nord-ouest de Ur) lors de l'exil des Juifs entre 586 et 538 avant Jésus-Christ, ce qui a pu, le cas échéant, permettre aux scribes juifs de revoir et de recomposer les onze premiers chapitres de la Genèse. On n'en sait rien.

Quoi qu'il en soit, le calendrier du temps dans le récit biblique de la Genèse concernant Abraham, Isaac et Jacob semble

indiquer une rédaction selon un usage antérieur à l'exil en Égypte.

En effet, comment expliquer qu'un récit inventé durant le premier millénaire avant Jésus-Christ aurait attribué à Abraham, Sarah, Isaac et Jacob les durées de vie non réalistes de 175 ans (Gn 25, 7), de 180 ans (Gn 35, 28) et de 147 ans (Gn 47, 28) que nous trouvons dans le texte actuel, si nous le comprenons selon le calendrier annuel d'environ 365 jours déjà généralisé à cette époque, ? Comment comprendre que Sarah aurait enfanté à l'âge de 90 ans (Gn 17, 17) et serait décédée à 127 ans (Gn 23, 1) ? Comment comprendre qu'Abraham, âgé de 137 ans à la mort de Sarah (Gn 17, 17) se serait remarié ensuite avec Keturah dont il a encore eu 6 enfants (Gn 25, 1-2) ?

En effet, tant à Babylone qu'en Canaan ou en Égypte, durant tout le premier millénaire avant Jésus-Christ, le temps se mesurait déjà, comme aujourd'hui, selon le retour des saisons semblables déterminé par le soleil par des années d'environ 365 jours parfois calculée sur la base de 12 mois lunaires d'un total de 354 jours avec l'ajout de mois intercalaires.

Par contre, dans la cité antique de Ur d'où provenait Abraham, environ deux millénaires avant Jésus-Christ, la nouvelle année se célébrait à chaque équinoxe lorsque le jour est d'une durée égale à la nuit (soit, actuellement les 21 mars et 21 septembre). Une année entre les deux équinoxes, c'était ainsi seulement 182 jours, comme le nombre des années de vie de Lamech lorsqu'il engendra Noé (Gn 5, 28).

Dans son livre, « *Histoire des Religions* », Tome II, Edwin

Oliver James observe que, dans le pays de Sumer, « *Les deux moments les plus importants de l'année agricole sont le printemps, dans lequel la croissance est apparente, et l'automne, quand les récoltes ont été moissonnées* » et que « *Chacun de ces deux moments peut être considéré comme le début de l'année et, au travers des textes rituels babyloniens, nous savons que, lors de ces deux moments, on célébrait le festival de l'An nouveau dans les villes d'Erech et de Ur* » (p. 59-60).

Cette fête de la nouvelle année, qui s'y déroulait alors deux fois dans l'année, aux deux équinoxes, se nommait a-ki-ti en sumérien ou akitu en akkadien et elle est mentionnée dans des textes relatifs à plusieurs des villes majeures du pays de Sumer, dans la seconde moitié du III<sup>e</sup> millénaire av. J.-C. Outre Ur, la cité d'où cette fête semble originaire, et Uruk, elle est notamment attestée à Nippur.

Dans une étude de 1999 intitulée « *La chronologie biblique d'Adam à la mort de Moïse* », le professeur Bernard Barc, spécialiste de l'herméneutique juive ancienne qui a enseigné dans les universités de Nancy II, Lyon et Laval et s'est intéressé à mettre en lumière les règles anciennes d'interprétation de la Bible, a observé que « *des années doubles (existent) après le Déluge, comme si la sortie du Déluge avait pour conséquence la mise en place d'un double modèle du temps...* ».

Le professeur Barc estime que « *Le lien étroit de cette architecture numérique avec les événements de l'histoire me semble exclure l'hypothèse d'une chronologie plaquée a posteriori et de façon artificielle par un ultime rédacteur. Les nombres font corps avec le*

*récit. Le sens symbolique ressort de la mise en correspondance des nombres et des faits rapportés, ce qui suggère une écriture du texte en fonction d'un projet chronologique global ».*

Ainsi, dans le pays de Sumer, les années se comptaient par six mois et seule l'application d'un tel décompte du temps, qui était en vigueur à Ur vers deux mille ans avant Jésus-Christ, paraît pouvoir expliquer les âges d'Abraham, Sarah, Isaac et Jacob relatés par la Genèse.

D'un point de vue sumérien, les années du récit primitif de la famille sumérienne d'Abraham, Isaac et Jacob n'ont donc pas la même signification que la nôtre et n'ont, en réalité, qu'une durée équivalente à une demi-année actuelle.

Nous pouvons alors comprendre que lorsque Abraham quitte Charan à l'âge de « 75 » ans (Gn 12, 4), il en a, en réalité, de notre point de vue, seulement 37. Il a 50 ans lorsque Sara donne naissance à Isaac (Gn 21, 5). Et Sara n'enfante pas à 90 ans (Gn 17, 17), mais à 45 ans.

Lorsque Sara meurt à « 127 » ans (Gn 23, 1), elle en a en réalité 63. Abraham devient donc veuf à 68 ans (et non 137) ce qui permet de comprendre qu'il est encore capable d'avoir six autres enfants après s'être remarié avec Ketura (Gn 25, 1-2).

Isaac n'enfante pas Jacob à l'âge de 60 ans (Gn 25, 26) mais à l'âge de 30 ans.

Ce n'est pas à l'âge de 130 ans (Gn 47, 28) que Jacob arrive en Égypte, mais à 65 ans.

Cela montre toute l'importance pour l'exégèse biblique d'être

attentif au lien historique avec la ville antique de Ur citée trois fois dans la Genèse (Gn 11, 28 et 31 ; Gn 15, 7).

Il faut seulement accepter que les faits historiques ne sont pas relatés dans la Bible à la manière d'une chronologie historique moderne mais selon les usages culturels en vigueur lorsque les textes primitifs ont été rédigés.

À cet égard, dès lors que déjà du temps de Moïse, le temps était calculé sur une base de 12 mois, comme on le faisait en Égypte, si le récit ancien d'Abraham, Isaac et Jacob a été repris sans adaptation des années mentionnées, on peut encore y percevoir un indice d'une tradition déjà bien fixée qui concorde avec l'existence d'un texte primitif écrit dans un contexte sumérien à une époque encore proche du moment où la famille sumérienne d'Abraham a quitté Ur, la capitale du pays de Sumer.

Les textes de la Genèse qui relatent des faits antérieurs à Abraham portent aussi des traces d'une possible origine sumérienne si l'on considère le fait que les écrits sumériens du troisième millénaire avant Jésus-Christ étaient consignés dans des tablettes d'argile ne permettant que des textes relativement courts « *d'une page* » alors que les Égyptiens utilisaient, pour leurs écrits, des rouleaux de papyrus.

Le professeur Donald Wiseman (1918-2010), archéologue qui a enseigné l'assyriologie à l'université de Londres, a repris une hypothèse de son père Percy Wiseman qui suggère que de nombreux passages utilisés par Moïse ou d'autres auteurs pour composer le livre de la Genèse sont issus de récits et de généalogies enregistrées dans un script cunéiforme

mésopotamien sur des tablettes d'argile cuite, transmises par Abraham.

Percy Wiseman a constaté que les tablettes narratives anciennes se terminaient habituellement par une note finale, un « *colophon* », qui, placé à la fin du texte sur une tablette, un rouleau ou un manuscrit, pouvait contenir une indication sur son auteur, sur le copiste ou sur sa date, et que ces colophons avaient souvent un format très spécifique composé de trois parties :

- 1) « *ceci a été l'histoire / le livre / la généalogie / le compte-rendu / de ...* »
- 2) le nom de la personne qui a écrit ou possédé la tablette, et
- 3) une date (par exemple « *dans l'année du grand tremblement de terre* » ou « *la 3ème année du roi* », etc).

Ces colophons permettaient aussi de relier des tablettes, dont le support limitait le contenu, à d'autres tablettes par une répétition du colophon d'une tablette au début de la tablette suivante.

Wiseman a découvert que des milliers de tablettes babyloniennes d'argile que l'on a découvertes finissaient, chacune, avec l'expression « *tolédoth* » ou « *towledah* » (un mot subsistant en hébreu) et un sceau de signature.

Or, dans la Genèse, Wiseman a observé que l'on peut retrouver de tels colophons présentant les caractéristiques des colophons des tablettes sumériennes.

Une composition du début de la Genèse par la réunion de textes



qui ont le format et les caractéristiques de tablettes sumériennes et non de papyrus égyptiens peut fournir un indice sérieux d'une rédaction antérieure à l'exil en Égypte.

Sur la base de ses observations, Wiseman a envisagé l'hypothèse que le début du texte écrit de la Genèse a pu faire l'objet, avant cet exil, d'un ensemble de tablettes sumériennes distinctes mais reliées entre elles par des colophons que le mot hébreu « *towledah* » continue à indiquer.

Ce mot est souvent traduit en français par « *postérité* » et oriente le lecteur vers la généalogie descendante qui le suit, mais Wiseman a observé que le mot hébreu peut aussi indiquer les « *origines* », l'histoire passée, la généalogie ascendante.

C'est même le sens certain de son premier usage dans la Genèse lorsqu'il est relaté que « *Telle fut l'histoire (« towledah ») du ciel et de la terre lorsqu'ils furent créés* » (Gn 2, 4).

Le double sens du mot « *towledah* » permet ainsi de l'utiliser tant pour clôturer une histoire passée (les origines, ce qui précède) que pour ouvrir une histoire qui va suivre (la postérité, ce qui suit) et servir aussi de lien entre deux tablettes.

Lors de la réunion ultérieure de diverses tablettes en un seul livre, la répétition, devenue sans objet, des colophons a pu être effacée.

Selon l'hypothèse Wiseman, la Genèse pourrait ainsi être une réunion de plusieurs documents matériellement distincts, antérieurs à sa subdivision en chapitres et versets, avec d'abord, pour l'histoire antérieure à Abraham, des tablettes en argile

d'origine sumérienne avec chacune un contenu limité aux capacités variables d'une tablette, puis, ensuite, pour les récits à partir d'Abraham, des papyrus, avec un contenu pouvant être plus long, qui ont pu être utilisés après le premier séjour d'Abraham en Égypte et a fortiori lorsque ses descendants y ont émigré.

Dans ces conditions, la Genèse a pu être composée par la réunion, par Moïse ou d'autres rédacteurs, de plusieurs documents plus anciens, de tailles variables, qui pourraient être :

Une première tablette en argile non attribuée, peut-être parce qu'il s'agit de l'oeuvre de Dieu lui-même (Gn 1, 1 à Gn 2, 4a), qui s'achève par le colophon : « *Tel fut le « towledah » du ciel et de la terre, quand ils furent créés* » (Gn 2, 4a), qui raconte l'oeuvre accomplie de la création de Dieu soit, actuellement, 35 versets.

Une deuxième tablette en argile attribuée à Adam (Gn 2, 4 à Gn 5, 1a) qui commence par une répétition du colophon de la première tablette : « *Tel fut le « towledah » du ciel et de la terre, quand ils furent créés* » (Gn 2, 4a) pour présenter un autre récit de la création qui est tourné vers sa suite humaine (la postérité de la création), et qui s'achève par le colophon : « *Voici le « towledah » » d'Adam* » (Gn 5, 1a), par lequel cette tablette est présentée comme le récit par Adam (ou en son nom) de son histoire, soit, actuellement 73 versets.

Une troisième tablette en argile attribuée à Noé (Gn 5, 1 à Gn 6, 9a) qui commence par une répétition du colophon de la deuxième tablette : « *Voici le « towledah » d'Adam* » (Gn 5, 1a), où

le mot « *towledah* » est tourné vers le futur (la postérité d'Adam), et qui s'achève par le colophon : « *Voici le « towledah » de Noé* » (Gn 6, 9a), par lequel cette tablette est présentée comme le récit par Noé (ou en son nom) de son histoire, soit, actuellement, 41 versets.

Une quatrième tablette en argile attribuée aux fils de Noé (Gn 6, 9 à Gn 10, 1) qui commence par une répétition du colophon de la troisième tablette : « *Voici le « towledah » de Noé* » (Gn 6, 9a), où le mot « *towledah* » est tourné vers le futur (la postérité de Noé), et qui s'achève par le colophon : « *Voici le « towledah » des fils de Noé, Sem, Cham et Japhet auxquels des fils naquirent après le déluge* » (Gn 10, 1), par lequel cette tablette est présentée comme le récit par les fils de Noé (ou en leur nom) de leur histoire, soit, actuellement, 89 versets.

Une cinquième tablette en argile attribuée aux familles des fils de Noé (Gn 10, 1 à Gn 10, 32a) qui commence par une répétition du colophon de la quatrième tablette : « *Voici le « towledah » des fils de Noé, Sem, Cham et Japhet auxquels des fils naquirent après le déluge* » (Gn 10,1), où le mot « *towledah* » est tourné vers le futur (la postérité des fils de Noé), et qui s'achève par le colophon : « *Voici le « towledah » des familles des fils de Noé, selon leurs nations* » (Gn 10, 32a), par lequel cette tablette est présentée comme le récit par la famille des fils de Noé de leur histoire, selon leurs nations, soit, actuellement, 32 versets.

Une sixième tablette en argile attribuée à Sem (Gn 10, 32 à Gn 11, 10a) qui commence par une répétition du colophon de la cinquième tablette : « *Voici le « towledah » des familles des fils de*

Noé » (Gn 10, 1), où le mot « *towledah* » est tourné vers l'explication de leur dispersion parmi les nations dans le futur (la postérité des fils de Noé), et qui s'achève par le colophon : « *Voici le « towledah » de Sem* » (Gn 11, 27a), par lequel cette tablette est présentée comme le récit par Sem (ou en son nom) de son histoire, soit, actuellement, 12 versets.

Une septième tablette en argile attribuée à Terach, père d'Abraham (Gn 11, 10 à Gn 11, 27a) qui commence par une répétition du colophon de la quatrième tablette : « *Voici le « towledah » de Sem* » (Gn 11, 10a), où le mot « *towledah* » est tourné vers le futur (la postérité de Sem), et qui s'achève par le colophon : « *Voici le « towledah » de Terach* » (Gn 11, 27a), par lequel cette tablette est présentée comme le récit par Térach (ou en son nom) de son histoire, soit, actuellement, 18 versets.

Vient ensuite un premier document, beaucoup plus long que le contenu de l'unique page d'une tablette normale, qui a pu être rédigé sur un papyrus ou un parchemin, attribué à Isaac, fils d'Abraham (Gn 11, 27 à Gn 25, 19a) qui commence par une répétition du colophon de la sixième tablette : « *Voici le « towledah » de Terach* » (Gn 11, 27a), où le mot « *towledah* » est tourné vers le futur (la postérité de Terach), et qui s'achève par le colophon : « *Voici le « towledah » d'Isaac, fils d'Abraham* » (Gn 25, 19a), par lequel ce document est présenté comme le récit par Isaac (ou en son nom) de son histoire, soit, actuellement, 384 versets.

Puis, un deuxième papyrus ou parchemin attribué à Jacob (Gn 25, 19 à Gn 37, 2a) qui commence par le colophon du document

précédent : « *Voici le « towledah » d'Isaac, fils d'Abraham »* (Gn 25, 19a), où le mot « *towledah* » est tourné vers le futur (la postérité d'Isaac), et qui s'achève par le colophon : « *Voici le « towledah » de Jacob »* (Gn 37, 2a), par lequel cette tablette est présentée comme le récit par Jacob (ou en son nom) de son histoire, soit, actuellement, 408 versets.

Et, enfin, un troisième papyrus ou parchemin non attribué (Gn 37, 2 à Gn 50, 26) d'un total actuel de 448 versets, qui commence par une répétition du colophon du document précédent : « *Voici le « towledah » de Jacob »* (Gn 37, 2a), où le mot « *towledah* » est tourné vers le futur (la postérité de Jacob), mais qui ne contient pas de colophon final.

Cette hypothèse envisage ainsi que, compte tenu de l'écriture inventée à Sumer dès environ 3300 avant Jésus-Christ et de son développement attesté par les découvertes archéologiques, Adam lui-même (ou quelqu'un en son nom) aurait laissé un témoignage de son histoire extraordinaire dans le jardin d'Eden qui aurait été rapidement reproduit dans un écrit.

Dès que les ancêtres d'Abraham se sont installés dans le pays de Sumer, après le déluge, d'autres tablettes ont pu recueillir l'histoire de ses ancêtres.

Ce qui paraît assez manifeste aujourd'hui, c'est que la version hébraïque traduite par les Septante vers 270 avant Jésus-Christ est elle-même une traduction de versions écrites antérieures dont les plus anciennes ont pu être rédigées en sumérien.

À cet égard, la datation de la Genèse ne peut se limiter à une

recherche dans le style et les caractéristiques du texte hébreu des derniers siècles qui manifeste la date d'une traduction mais laisse inconnue la date de l'original antérieur, voire des originaux antérieurs. Qui sait si l'original n'a pas été successivement traduit du sumérien en éblaïte, puis de l'éblaïte en égyptien, puis de l'égyptien en hébreu, puis que sa traduction en hébreu a été revue au fil de l'évolution de cette langue, voire lors de la redécouverte de versions anciennes, notamment lors de l'exil à Babylone ?

Les Sumériens sont évidemment plus anciens que les Hébreux qui ont formé un peuple issu d'Abraham, Isaac et Jacob bien après la disparition des Sumériens située vers 2004 avant Jésus-Christ.

Abraham, qui provient de la capitale du pays de Sumer (Ur, en Chaldée), était un Sumérien et, sauf à imaginer une pure invention ultérieure, il paraît raisonnable de considérer que, dans le milieu littéraire très développé du pays de Sumer à l'époque, Abraham a dû apprendre une histoire des débuts de l'humanité telle qu'elle lui a été relatée, que ce récit a dû faire l'objet d'écrits et que c'est ce récit qui a été repris dans le texte hébreu ultérieur.

Rien ne permet de dater ce récit sumérien de l'époque d'Abraham par rapport aux autres récits qui pouvaient circuler à l'époque.

Durant la seconde moitié du quatrième millénaire avant le Christ, tout récit primitif a dû être d'abord écrit avec les premières écritures qui étaient principalement composées de

dessins, d'images.

Tant le récit de la création que le récit du jardin d'Eden doivent être reçus en nous rappelant qu'à cette époque, les communications se faisaient avec beaucoup de gestes et beaucoup moins de sons qu'aujourd'hui. Les premiers écrits n'étaient pas faits principalement de signes exprimant des sons du langage qui nommaient des choses ou des événements, mais étaient composés d'images (des idéogrammes ou des pictogrammes).

Dans les communications directes, lorsque les sons d'une même langue manquaient pour désigner des choses ou des événements, ce sont des gestes qui tentaient de les désigner, un peu comme le langage actuel des signes des sourds-muets.

Les premières écritures ont essayé de traduire ces gestes dans des images.

Peut-être retrouverons-nous un jour une tablette d'argile cuite qui nous donnera un texte primitif des récits de la création de la Genèse.

Si nous observons une tablette de l'époque et que nous regardons les traits sommaires des images qu'elle présente dans des cases comme une bande dessinée, cela montre à quel point un récit était imagé de manière sommaire dans son écriture même.

Ce n'est que durant le troisième millénaire avant le Christ que, progressivement, l'écriture est devenue davantage, puis uniquement, une retranscription des sons du langage plutôt

qu'une communication par images.

Mais, en écoutant les récits des débuts du monde et de l'humanité, n'oublions pas que les premiers écrits étaient d'abord composés d'images des choses elles-mêmes, de gestes significatifs, ou de choses représentant symboliquement d'autres choses, des idées ou des événements plus difficiles à dessiner eux-mêmes.

Les récits primitifs du quatrième ou du troisième millénaire avant Jésus-Christ ont dû ensuite, du fait de l'évolution de l'écriture et de la langue, être traduits dans une écriture qui, progressivement, a remplacé les idéogrammes (les images des idées) et les pictogrammes (les images des choses) des premiers textes (vraisemblablement sumériens puisqu'ils paraissent les inventeurs de l'écriture) par des signes représentant les sons du langage.

Faisons attention aujourd'hui de ne pas transformer notre compréhension de ces traductions antiques en oubliant la gestuelle et les images des récits primitifs antérieurs qu'ils ont traduits avec d'inévitables interprétations qui ont dû être influencées par les traditions orales.

Ce serait aussi injustifié que si, aujourd'hui, on interprétait « *matériellement* » les signes du langage des sourds-muets.

Dans ce langage des signes, le mot humain (équivalent de l'adam de la Genèse) est représenté par une évocation de la parole : un mouvement de pincement de l'index et du pouce venant de la bouche. Mais, ce même geste qui définit l'humain



(par son sens symbolique) peut aussi définir l'action de parler (par sa représentation matérielle).

Le mot argile est représenté par un pouce qui semble retirer de la matière. Ce même geste qui définit l'argile (par son sens symbolique) peut aussi définir l'action du potier (par sa représentation matérielle).

Le mot souffler est représenté par un mouvement de la main s'ouvrant en venant de la bouche. Ce même geste qui définit l'action de souffler (par sa représentation matérielle) peut aussi définir l'action de l'Esprit (par son sens symbolique).

Un geste sinueux peut être utilisé pour son sens symbolique de raisonnement tortueux et trompeur ou pour sa représentation matérielle d'un serpent.

Lorsque la représentation primitive par images a été traduite, durant le troisième millénaire avant le Christ, dans une écriture sumérienne cunéiforme qui représentait des sons du langage, il a fallu respecter le récit original en conservant le symbolisme des images autant que possible, malgré le risque d'interprétations « littérales » erronées, mais les mots décrivant les images ont pu parfois être compris littéralement et matériellement au lieu d'être compris dans le sens symbolique des images primitives.

Voilà qui ouvre déjà des perspectives nouvelles pour la compréhension du récit biblique du jardin d'Eden.

La Genèse nous révèle la réalité historique dans un langage ancien qui utilise des images. Ne l'oublions pas !

Mais, le récit ne perd pas sa valeur historique du fait des images utilisées à son origine. Au contraire, ces images concordent avec la réalité historique de l'écriture, d'abord faite d'images à son origine, et constitue un indice de l'ancienneté possible des récits de la création.

## 5. L'adam, une image écrite dans l'argile rouge

Le premier livre de la Bible, le livre de la Genèse, est d'abord l'histoire, depuis leurs origines, d'une famille de Sumériens exilés en Égypte, descendants d'Abraham, Isaac et Jacob.

L'origine géographique et ethnique du peuple hébreu, c'est la ville de Ur, dans le pays de Sumer, des Sumériens, le foyer de l'invention de l'écriture. C'est de là que provient Abraham. Le pays de Sumer, cela n'a rien de mythique : c'est une région bien précise au sud-est de Bagdad où coulent le Tigre et l'Euphrate.

Les Sumériens étaient d'abord et surtout les inventeurs de l'écriture dans de l'argile rouge.

Au temps de Noé et d'Abraham, les Sumériens pratiquaient depuis plus de mille ans une écriture dont ils ont développé les potentialités à un point tel que cette écriture sumérienne était connue dans tous les pays avoisinants jusqu'en Égypte. À Ur, comme dans la plupart des villes que l'abondance de la production de briques d'argile cuites a permis d'édifier, d'immenses bibliothèques accumulaient des tablettes d'argile rouge, gravées de textes divers puis cuites pour leur conservation. Des dizaines de milliers de tablettes de cette époque ont été retrouvées.

Le rayonnement du sumérien et le développement de l'écriture cunéiforme des sumériens ont été attestés jusqu'à Ebla, cette cité antique située à près de mille km de Sumer (dans le nord-ouest actuel de la Syrie) où on a retrouvé plus de 17.000

tablettes d'argile datant d'environ 2300 avant Jésus-Christ, soit plusieurs siècles avant Abraham, rangées dans une salle d'archives, selon leur objet (administratif, commercial, ou autres), comme dans une bibliothèque moderne, dont la plupart étaient en sumérien mais d'autres dans la langue locale différente (l'éblaïte) avec, notamment, parmi ces tablettes, un dictionnaire de traduction de l'éblaïte et du sumérien.

Au temps d'Abraham, même s'il y avait de nombreuses langues différentes dans les pays voisins, tous utilisaient le sumérien comme référence pour l'écriture. Une même langue dont l'usage oral semble avoir soudainement disparu comme semble l'évoquer le récit biblique de la tour de Babel (future Babylone), autre ville de Sumer près de l'Euphrate (Gn 11, 1-9).

Dans ce contexte historique, n'y a-t-il pas là un surplus de sens à méditer lorsque le Créateur dit : « *Faisons l'homme à notre image et selon notre ressemblance* » (Gn 1, 27) ?

Il est difficile d'avancer dans notre compréhension de l'image et de la ressemblance sans amener notre réflexion dans le contexte culturel sumérien des premiers chapitres de la Genèse.

A priori, une image doit normalement ressembler à ce qu'elle représente et nous considérons spontanément que « *à l'image de Dieu* » ou « *à la ressemblance de Dieu* » sont des équivalents. Et, nous ne nous étonnons pas lorsque le récit nous dit d'abord que Dieu créa l'homme « *à son image* » (Gn 1, 27) puis, plus loin, que Dieu créa l'homme « *à la ressemblance de Dieu* » (Gn 5, 1).

Pour nous, une image c'est une représentation généralement

apposée sur un papier et « à l'image de » signifie « qui ressemble à ».

Mais, en a-t-il toujours été ainsi ? Que signifiait une image à l'époque où le récit de la création a pu être écrit pour la première fois ?

Rien ne permet d'alléguer ni que le récit de la création de la Genèse ait été dicté, ni qu'il ait été inventé par Moïse ou un scribe quelconque sans provenir d'une tradition antérieure. Il n'y a aucune raison de penser que, dès que les descendants d'Adam et Ève ont commencé à écrire des textes religieux, ils n'auraient pas mis par écrit le récit de la création dont ils avaient connaissance, ni veillé à sa transmission avec tout le soin apporté à un texte sacré.

N'oublions pas qu'Abraham est issu de Ur, la capitale du pays des Sumériens, les inventeurs de l'écriture. Les Sumériens ont longtemps dominé intellectuellement tout le Moyen Orient par leur écriture. L'étendue de la pratique de l'écriture dans le Moyen Orient ne semble pas permettre de penser que les récits de la création n'aient fait l'objet que de traditions orales avant Moïse et même avant Abraham.

Des récits de la création rédigés en sumérien et datés de près de quatre mille ans ont été retrouvés avec de nombreuses similitudes avec les récits bibliques. Des récits sumériens évoquent un déluge similaire. Le récit de la tour de Babel concerne la même région des Sumériens. Le Tigre et l'Euphrate qui baignent le jardin d'Eden coulent dans le pays de Sumer.

Dans ces conditions, bien avant l'apparition de la langue hébraïque, le récit des premiers chapitres de la Genèse a pu faire l'objet d'une rédaction écrite en sumérien dès les premiers temps de l'écriture, inventée au quatrième millénaire avant Jésus-Christ.

Dans le contexte sumérien des débuts de l'écriture, l'image et la ressemblance apparaissent tout autrement. Il est étonnant que les exégètes semblent y avoir été si peu attentifs.

Et il ne faut pas s'arrêter ici à l'écriture cunéiforme la plus connue qui s'est répandue dans tout le Moyen Orient durant le troisième millénaire avant Jésus-Christ.

En effet, la première observation qu'il faut faire c'est que l'écriture sumérienne primitive fut d'abord iconographique ou pictographique. Lors de ses débuts, durant le quatrième millénaire, elle était faite principalement d'images que les Sumériens traçaient dans de petites mottes de terre d'argile, un matériau disponible en abondance dans le pays de Sumer par le fait des alluvions des crues fréquentes du Tigre et de l'Euphrate.

Avant l'écriture phonétique dite « *cunéiforme* » des Sumériens dans laquelle, comme maintenant encore, les signes écrits exprimaient des sons, l'importance de l'image comme élément de base de l'écriture peut aider à mieux comprendre la création de l'humanité à l'image et à la ressemblance de Dieu que relate la Genèse.

Pour les Sumériens de cette époque, une image c'est comme une lettre alphabétique pour nous, c'est la base de l'écriture, sauf

qu'une image pour les Sumériens, c'est d'emblée plus qu'une simple lettre, c'est un mot ou une phrase. Une parole.

Une image, c'est une parole écrite, une parole faite chair, une pensée immatérielle inscrite dans un objet matériel.

N'est-ce pas ce qu'il faut entendre en premier lorsqu'il est question d'image dans la création d'Adam et Ève ?

Faisons attention de ne pas nous précipiter trop vite sur la question de savoir à quoi elle ressemble, cette image. Ne confondons pas de suite une « *image* » (l'objet sur lequel une écriture est tracée) et sa « *ressemblance* » (le sujet qu'elle représente qui peut être une chose, un personnage, une situation, ou un événement).

C'est ici que, d'emblée, l'image et la ressemblance évoquées dans le début de la Genèse peuvent être brouillées par notre lecture qui oublie trop aisément, d'une part, la réalité matérielle de la réalisation de l'image (indépendamment de son objet) et, d'autre part, le fait que l'image est aussi un symbole qui exprime et écrit, de manière générale, une action : celle de créer une réalité nouvelle (une parole écrite) dans un support matériel (un écrit) par une pensée immatérielle.

On veut s'intéresser directement et « *littéralement* » à ce que le dessin représente. Une image, cela nous paraît d'emblée une image de ce qu'elle représente avec plus ou moins de ressemblance.

Ainsi, on pense facilement que, puisque l'homme est à l'image de Dieu, cela veut dire qu'il lui ressemble. De ce seul point de

vue, image et ressemblance paraissent des équivalents.

Mais, dans le contexte d'une écriture sumérienne faite d'images assez sommaires sur des morceaux d'argile, ce n'est guère équivalent.

Il y a même plusieurs niveaux de perception à considérer pour l'image chez un Sumérien.

Au niveau particulier, l'image, pour un Sumérien comme pour nous, c'est ce que nous percevons d'emblée : c'est ce qui est représenté par un dessin qui ressemble (plus ou moins bien) à ce qu'il montre. C'est le niveau de la ressemblance concrète.

A un niveau plus général, l'image, pour un Sumérien, c'est l'outil de base de l'écriture.

Au niveau de l'écriture elle-même, l'image peut être un dessin symbolique qui représente l'outil de base de l'écriture ou l'action d'écrire.

Et l'action d'écrire peut elle-même être une image d'une réalité plus générale, celle de créer une réalité nouvelle par une pensée immatérielle dans la réalité matérielle.

Comment ne pas être interpellé par cette variété de quatre points de vue et ne pas y chercher des pistes de réflexion pour essayer de mieux comprendre l'image et la ressemblance au cœur de notre création ? S'agit-il vraiment et simplement d'équivalents ? N'y a-t-il rien de plus à découvrir ?

Dans le texte hébreu, chacun des deux mots (image et ressemblance) est précédé par une préposition différente.



La traduction française officielle relève bien la différence en traduisant « *Faisons l'homme à notre image et selon notre ressemblance* ». La traduction anglaise officielle la relève davantage encore en traduisant « *Let us make man in our image, after our likeness* ».

En lisant « *Faisons l'homme à notre image* », il ne faut pas trop vite penser à l'objet ou au sujet de cette image, à ce qu'elle représente, mais pensons d'abord à ce qu'est une image en général.

Une image, c'est d'abord un concept général et abstrait (comme : une maison), avant d'être appliquée à un cas particulier (une image de telle maison de tel style à tel endroit).

Il n'y a pas de répétition dans les mots image et ressemblance si on accepte de considérer que l'image est un concept général et la ressemblance une indication sur l'objet ou le sujet d'une image.

Et ici, la différence des deux prépositions hébraïques (*beth* devant le mot image et *caph* devant le mot ressemblance) peut se comprendre. Pour savoir ce que représente une image, il est normal d'utiliser le mot « *caph* » (selon) car la ressemblance renvoie au modèle qu'une image concrète représente. La ressemblance concerne le sujet ou l'objet d'une image concrète.

D'emblée, il faut observer, par contre, que la préposition « *beth* » traduite par « à », dans l'expression « à notre image », n'a pas le sens de « comme » ou « selon » de la préposition « *caph* » dans la suite du verset biblique en cause, ni ailleurs dans le

même premier chapitre de la Genèse.

La préposition « *beth* » peut être traduite par « *dans* », ou « *sur* » ou « *à* », mais semble toujours accompagner un verbe actif et renvoyer à une action, et donc ici au fait même de faire une image.

Cette préposition « *beth* » se retrouve répétée à cinq reprises dans la suite du même verset où elle est appliquée à la vocation de l'humain créé qui est de « *dominer sur* » (le texte hébreu comprend un verbe actif suivi de cinq objets précédés chacun de la préposition *beth*).

À cet égard, la traduction officielle italienne traduit bien le texte hébreu de Gn 1, 26 : « *E Dio disse : "Facciamo l'uomo ... e domini sui pesci del mare e sugli uccelli del cielo, sul bestiame, su tutte le bestie selvatiche e su tutti i rettili che strisciano sulla terra".* ».

Il me semble que si un texte répète cinq fois une préposition qui vient d'être utilisée dans le même verset pour la création de l'humain, cela peut vouloir attirer notre attention sur l'importance de cette préposition pour bien comprendre le sens de ce qui nous est dit.

Littéralement, le texte hébreu, généralement traduit par « *Faisons l'homme à notre image* », peut être traduit par « *Faisons l'humain dans une image de Nous* ». C'est proche de la version officielle du Vatican en anglais : « *Let us make man in our image* ». Le site internet Lexilogos propose une traduction mot à mot encore plus précise: « *and he is saying Elohim we shall make*

*human in image of us as likeness of us* ». (Scripture4all [PDF] Bible interlinéaire : hébreu & traduction de chaque mot en anglais).

Une image « *de* » Dieu (« *Notre* » image) cela peut signifier une image qui « *provient de Dieu* » ou une image qui « *représente Dieu* » ou les deux (une image qui provient de Dieu et qui le représente). Faire « *dans* » une image cela peut signifier « *à l'intérieur d'une image* » ou « *par le moyen d'une image* ».

Mais, ici, comme la ressemblance fait l'objet de la seconde partie du projet divin lorsque, après avoir indiqué « *Faisons l'homme à notre image* », la parole de Dieu précise « *et selon notre ressemblance* », il semble qu'on peut comprendre, par cette double précision, que l'humain créé est à la fois une image « *de* » Dieu, en ce sens qu'il s'agit, d'une part, d'une « image » réalisée par Dieu, d'une œuvre de Dieu qui est une « image » (qui, comme symbole de base de l'écriture sumérienne, indique une création par l'inscription d'une pensée ou d'une parole immatérielle dans du matériel), et, d'autre part, d'une image qui ressemble à Dieu.

Et, nous retrouvons ici l'utilité de comprendre ce qu'est une image dans la culture sumérienne du quatrième millénaire avant Jésus-Christ : un nouveau mode de langage pour exprimer une pensée, une parole. Non plus par un langage oral qui ne peut être entendu que dans le temps et l'espace du présent, mais par un langage écrit qui permet à la parole de dépasser les limites du présent, pour être communicable à un absent, ailleurs, à un autre moment. Le langage écrit demeure,

en effet, dans le temps, et peut être déplacé dans l'espace.

Pour un Sumérien, lorsque Dieu fait une image, il écrit. Il transforme une pensée, une réalité immatérielle, pour en faire une parole qui sort de Lui-même pour demeurer dans une réalité matérielle. Et, lorsqu'il fait une image (l'homme) à son image (qui lui ressemble), il indique que l'homme lui-même comme Dieu auquel il ressemble est créé capable de faire à son tour une image, d'écrire comme Dieu.

La création de l'humain, n'est-ce pas d'abord cela ? De l'immatériel dans du matériel. Une réalité nouvelle qui est créée par de l'immatériel dans du matériel mais qui, en outre, demeure au-delà des limites du présent tant dans le temps que dans l'espace.

Dans la réalité corporelle où tout se renouvelle sans cesse, les êtres de la nature sont précaires comme une parole orale qui n'est entendue qu'au moment où elle est dite, qu'à l'endroit où elle est dite.

L'humain est créé dans le matériel par une pensée immatérielle et pour y demeurer dans le temps, s'y mouvoir et y agir dans l'espace.

Pour créer l'humain, Dieu fait une image, une écriture, c'est-à-dire une action qui fixe dans un support matériel une pensée immatérielle pour en faire une réalité nouvelle, matérielle et immatérielle, corporelle et spirituelle. Aujourd'hui, c'est de l'encre et du papier qui forment matériellement un écrit. Pour les Sumériens, c'était un petit paquet (une tablette) d'argile

creusé par un roseau qui formait matériellement un écrit.

Pour créer l'humain, un être corporel et spirituel, il fallait, et c'est ce que le Créateur a fait, réaliser une image, c'est-à-dire fixer de l'immatériel dans du matériel.

N'est pas là l'élément essentiel qui caractérise notre création comme « être à la fois corporel et spirituel » (CEC, 362) en qui « L'unité de l'âme et du corps est si profonde que l'on doit considérer l'âme comme la « forme » du corps » de sorte que « l'esprit et la matière, dans l'homme, ne sont pas deux natures unies, mais leur union forme une unique nature » (CEC, 365) ?

Et, pour confirmer que c'est bien ainsi qu'on peut comprendre que Dieu, pour créer l'homme, a décidé de « faire une image », une image faite par Dieu, une image provenant de lui, ne suffit-il pas de lire, dans la suite du récit, ce que Dieu a réellement fait ?

Le récit de la Genèse va très exactement nous montrer Dieu qui fait une image pour créer l'humain, tel que pouvaient le comprendre les Sumériens, le lecteur d'une écriture primitive pictographique faite principalement d'images.

Pour décrire et représenter, par une image écrite, l'action de Dieu qui crée une réalité immatérielle dans la réalité matérielle qui est elle-même une image, c'est précisément la réalisation d'une image qui en donne une représentation symbolique adéquate.

Dieu dit, d'abord, « faisons l'homme dans une image de nous », une image faite par nous, une écriture (un acte qui crée de

l'immatériel dans du matériel, qui inscrit de la pensée dans du corporel). Dieu crée l'homme en faisant une image.

L'image dont Dieu parle lorsqu'il dit « *Faisons l'humain dans une image de Nous* » ne nous montre pas Dieu lui-même, dans sa substance abstraite en dehors de toute action, mais Dieu à l'œuvre lorsqu'il crée l'humain. Une image de Dieu qui écrit une image.

Pour écrire cela, comme on le faisait chez les Sumériens lorsqu'ils ont inventé l'écriture, il fallait écrire (dessiner, graver) une ou des images montrant Dieu qui extrait de la poussière d'un morceau d'argile du sol pour y graver une écriture de sorte que la masse d'argile qui n'était que matière devienne une parole écrite, une parole faite chair.

La Genèse nous dit que « *Dieu forma l'homme de la poussière de la glaise et lui insuffla un souffle de vie, de sorte que l'homme devint une âme vivante* » (Gn 2, 7).

Quelle est cette action de Dieu dans la réalité terrestre qui se trouve liée, pour la création de l'humain, à un souffle de vie qui fait exister dans la chair une âme capable de partager éternellement la vie de Dieu, une âme immortelle ?

Adam et Ève ont été créés à un endroit et à un moment de l'histoire, lors duquel « *Dieu a façonné l'humain [en hébreu : adam] de la poussière du sol [ en hébreu : adamah ]* ».

Comment comprendre cette étape ultime du développement terrestre de l'humain au moment de la création lorsque Dieu « *forma l'homme avec la poussière du sol* ». (Gn 2, 7) ?

Le mot hébreu « *yatsar* », traduit par « *façonna* », est le même que le mot utilisé ailleurs pour décrire l'action d'un potier qui travaille l'argile (2 Sa 17,28 ; Ps 2,9 ; Is 29, 16 ; Is 41, 25 ...etc.) et auquel nous pensons spontanément, même si nous avons quelque peine à imaginer qu'il soit possible d'insuffler de la vie dans de l'argile.

Mais, attention, le mot français « *sol* » nous renvoie trop vite et à tort à la surface du sol sous nos pieds. En réalité, le mot du texte hébreu est « *adamah* », ce qui renvoie à un matériau et à un matériau particulier caractérisé par sa couleur, l'argile rouge, et non à la surface du sol de la terre indépendamment de son matériau.

L'humain, ce n'est pas n'importe quel homo sapiens, mais un « *adam* », ce qui signifie, en hébreu, un « *rouge* », et ce mot qui le caractérise vient d'une matière : le sol. Et ce sol, c'est en hébreu : l' « *adamah* », la « *terre rouge* ». Ce n'est pas n'importe quelle terre ou n'importe quel sol.

Le texte biblique ne dit pas que l'humain est tiré de la poussière de la « *terre* » (en hébreu : l' « *erets* ») sans autre précision.

La référence est faite expressément à de la poussière de l'argile rouge.

C'est avec de l'argile rouge que Dieu forme la réalité terrestre de l'humain dans lequel Dieu va insuffler un souffle spirituel de vie pour qu'il soit créé à son image.

Mais, qu'a-t-il modelé, façonné comme un potier, au moment où il insuffle à l'humain sa propre vie, son souffle spirituel ?

Contrairement au potier, Dieu ne façonne pas une masse d'argile pour lui donner une forme globale comme un potier qui transforme un morceau d'argile en vase ou en sculpture.

Ce que Dieu façonne, c'est de la « *poussière* » de la glaise, de l'argile rouge.

Le mot hébreu « *aphar* » traduit par « *poussière* » est un mot qui peut aussi se traduire par poudre, mortier, rebuts, débris.

Le mot latin de la nouvelle vulgate traduit ce mot « *aphar* » par « *pulverem* », ce qui évoque une matière « *pulvérisée* », réduite en poudre. Ainsi, cela n'exprime pas seulement une poussière présente passivement, mais une poussière produite par une action dans l'argile, un résidu provenant d'une action dans une masse d'argile.

Dieu ne forme pas l'humain en modelant une masse d'argile comme pour en faire un objet utilitaire ou esthétique, mais par de la matière qui en est retirée.

Et, ici, il faut constater que la référence au potier perd de sa pertinence car, si le potier travaille et façonne de l'argile pour en former un objet, ce n'est pas avec la poussière de l'argile qu'il retire, mais avec sa masse agglomérée. Une masse d'argile est moulée par le potier pour en faire l'objet souhaité.

Par contre, le Sumérien, lorsqu'il réalise une image, doit graver dans l'argile et en gratter un peu de matière pour y tracer un signe.

La traduction latine de la Vulgate ouvre ici la compréhension du mot « *poussière* » en ce qu'elle le traduit par le mot



« *pulverem* » ce qui renvoie davantage à une poussière produite volontairement, « *pulvérisée* », de la masse de l'argile rouge.

Il faut ici se détacher de notre compréhension de l'écriture qu'à notre époque, nous percevons matériellement davantage comme une peinture (de l'encre colorée ajoutée sur un support) que comme une gravure (des traits marqués par un retrait d'un peu de matière du support).

Comment, pour des Sumériens qui dominent le monde, à cette époque, par leur maîtrise de l'écriture sur des tablettes d'argile rouge, ne pas y percevoir, au-delà d'un premier sens qui renvoie à la formation générale du corps humain dans son ensemble, une possible référence à la poussière extraite d'une tablette d'argile rouge par l'écriture ?

Car, pour un Sumérien, écrire c'est retirer une fine couche de poudre d'argile en creusant un trou dans une tablette d'argile rouge afin de lui donner un sens.

Voilà qui peut renverser la compréhension d'un texte et faire apparaître une signification « *autre* ».

L'humain, créé par un souffle spirituel de Dieu, n'est-il pas aussi créé, dans la chair terrestre, par le don d'un accès au langage symbolique que l'humain découvre par l'écriture qui lui donne accès à un « *autre* », par des signes écrits dans l'argile matérialisant la parole ? L'humain est créé par la parole. Celle qui se parle, s'écrit et se lit.

Est-ce par la poussière de l'argile qui est retirée par l'écriture, que Dieu a formé l'adam de manière singulière ? Par ce grattage

d'un argile rouge, Dieu a-t-il fait surgir la singularité qui caractérise l'adam, qui va lui donner son nom ? Il devient l'adam. Pas n'importe quelle créature : celle qui est façonnée par la poussière retirée de l'argile rouge, par un accès à l'écriture et la lecture.

Le vide, le trou, creusé dans l'argile par le retrait d'un peu de poussière lors d'une écriture, ne contribue-t-il pas à former l'intelligence libre de l'homme dans laquelle Dieu a insufflé un souffle spirituel qui en a fait une âme immortelle d'une double nature terrestre et spirituelle ?

Dans l'argile, la parole orale se fait matière. Elle se fait chair.

La poussière d'argile que le calame retire dans l'argile fait surgir un trou qui fait sens et qui devient symbole pour lui et pour tout autre qui peut en partager le sens.

Cette ouverture au symbole permet à l'homme de se construire, s'édifier, et se développer avec un autre que lui-même.

Pensons à ce qu'est, concrètement, l'écriture.

Avec des gestes et un langage oral sans écriture, l'adam peut dialoguer avec ses semblables, mais uniquement en la présence de l'autre. La parole orale n'est entendue que par celui qui est présent au moment et à l'endroit de celui qui parle. Seule la parole fixée sur un support matériel extérieur à lui-même permet à l'humain de la transmettre et de l'accumuler au-delà du présent, dans le temps et dans l'espace. La parole écrite étend la parole à d'autres que les yeux ne peuvent voir au moment et à l'endroit de l'écriture.

En creusant des signes dans l'argile, l'humain dispose aussi d'un moyen de penser lui-même ses propres écrits, mais aussi de partager ses pensées avec un autre que lui-même.

Dès le moment où un humain a acquis un moyen de représenter matériellement sa pensée, en dehors de lui, son psychisme transcende la limitation dans le temps et l'espace de la parole orale et entre dans une perspective qui peut le tourner vers l'infini de Dieu qui est présent sans limite dans le temps ou l'espace. L'écrit, au contraire de l'oral, peut être transmis et partagé avec d'autres qui ne sont ni au même endroit, ni au même moment.

Dans son dernier livre « *Où en sommes-nous ? Une esquisse de l'histoire humaine* », Emmanuel Todd observe que : « Nous aurions tort de ne voir, dans l'apprentissage de la lecture que l'acquisition d'une technique. On commence aujourd'hui à mesurer l'élargissement du fonctionnement cérébral induit par un usage intensif et précoce de la lecture... On peut évoquer un cerveau modifié par l'alphabétisation...

*La lecture crée un homme nouveau. Elle change le rapport au monde. Elle permet une vie intérieure plus complexe et réalise une transformation de la personnalité, pour le meilleur et pour le pire... la transformation psychique qui accompagne la pratique régulière de la lecture ... la transformation d'une personnalité... en une personnalité nouvelle dirigée par un gyroscope intérieur » (p. 159).*

A-t-on assez perçu ce que l'écriture peut nous dire de la création de l'humanité ?

Au cœur de la création de l'humain à son image, façonné en être libre d'aimer, de choisir ou non la vie en communion avec Dieu, en être responsable, Dieu n'a-t-il pas forgé sa conscience en rendant l'humain capable de distance et de réflexion hors de lui-même, comme l'écriture en est la manifestation concrète ?

Le Christ, Parole faite chair, n'en donne-t-il pas un écho ou une image lorsqu'il est confronté à un adultère, ce péché qui symbolise l'infidélité d'Israël autant que l'infidélité de tout homme ?

En effet, nous pouvons observer qu'outre une parole, par laquelle Jésus invite chaque auditeur à comprendre l'universalité du péché depuis le péché originel, ce choix libre fait par les humains (« *Que celui qui parmi vous est sans péché lui jette la première pierre !* »), n'est-ce pas la formation de la conscience de chacun qui se trouve évoquée lorsque Jésus se baisse et écrit sur le sol, par des traits qui enlèvent un peu de poussière du sol ? (cf. Jn, 8, 1-10) N'est-ce pas comme au jour de la création lorsque Dieu forme l'humain avec de la poussière retirée du sol ?

En présence du péché (l'infidélité de tout homme à son Créateur), le Christ, par qui tout a été fait, n'a-t-il pas refaçonné la conscience de ceux qui se trouvaient en présence du mal en écrivant sur le sol ? N'était-ce pas une évocation de l'acte créateur de la conscience humaine ? Y a-t-il une responsabilité d'un choix conscient devant le bien ou le mal sans une possibilité de mise à distance en dehors de soi ?

Que nous dit le texte de la Genèse, dans sa version française

officielle ? : « *Alors le Seigneur Dieu modela l'homme avec la poussière tirée du sol ; il insuffla dans ses narines le souffle de vie, et l'homme devint un être vivant* » (Gn 2, 7).

Ne pensons-nous pas trop vite que l'adam c'est la poussière elle-même (que Dieu rassemblerait puis façonnerait après l'avoir enlevée du sol argileux) ? Le texte ne le dit pas expressément, ni certainement.

Si Dieu fait une image, s'il écrit, la poussière qu'il pulvérise de l'argile rouge est-elle, elle-même, l'image ? Non, bien sûr ! Cette poussière est seulement ce qui est retiré de l'argile rouge pour que l'image y apparaisse.

Ne sommes-nous pas ici comme ce fou d'un proverbe chinois qui, lorsque le sage lui montre la lune avec le doigt, regarde le doigt et non la lune ?

Ce qui importe ici, ce qui est créé, il ne faut pas le regarder dans la poussière retirée mais dans ce que la masse d'argile est devenue après que la poussière en ait été retirée.

Le récit biblique nous montre que Dieu réalise bien ce qu'il a dit : Faisons l'homme dans une image que nous allons réaliser et Il l'a fait, lorsqu'il a enlevé de la poussière de l'argile rouge pour en faire l'homme.

C'est en faisant une image que Dieu a créé l'homme. Nous sommes une lettre vivante de Dieu.

Mais, ceci ne suffit pas pour nous préciser ce qu'est l'homme, quel est le sujet de l'image que Dieu fait. Quel est l'être nouveau que Dieu décide de créer ? Quel est l'objet ou le sujet de l'image

réalisée par Dieu ? Qui est cet humain voulu par Dieu ?

N'est-ce pas ce que révèle la précision distincte « *selon notre ressemblance* » ?

Relevons d'abord le pluriel dans lequel nous pouvons percevoir aujourd'hui une évocation de la Trinité. « *Selon notre ressemblance* », cela ne parle pas d'abord de l'humain qui est encore à créer, mais de Dieu Lui-même, de la ressemblance du Père, du Fils et de l'Esprit Saint.

La référence à la Trinité dans la compréhension de la Genèse peut surprendre si nous pensons que ce concept n'a été précisé qu'au cours des premiers siècles de la Chrétienté, mais, en fait, ses racines sont beaucoup plus anciennes et il est cohérent de penser que la réalité de Dieu n'a jamais cessé de se manifester telle qu'elle est, même si la pluralité dans l'unicité de Dieu n'était que confusément perçue avant sa pleine manifestation par l'incarnation du Christ qui nous permet depuis lors de relire autrement l'histoire antérieure.

Dans notre culture chrétienne, Dieu le Père est souvent représenté comme un vieux Monsieur avec une grosse barbe planant là-haut sur des nuages, mais comment les ancêtres sumériens d'Abraham issu de Ur, la capitale de Sumer, ont-ils représenté Dieu dans la toute première écriture de la création ?

À cet égard, la perception de la Trinité apparaît déjà dans le récit d'une rencontre faite par Abraham près du chêne de Mambré (Gn 18, 1-2).

En effet, Abraham, qui provenait d'Ur, la capitale du pays de

Sumer, connaissait les religions de son pays dans lequel chaque cité indépendante développait son propre culte avec des divinités principales et secondaires mais avec surtout, pour l'ensemble du pays, une triade dominante de trois dieux issus d'une même matrice, ce qui donne un contexte particulier à la rencontre de trois personnes divines dans lesquelles Abraham a pu reconnaître la Trinité d'un Dieu unique, malgré le polythéisme des Sumériens qui ne doit pas être trop rapidement caricaturé.

L'indépendance des cités sumériennes et de leurs prêtres a suscité de multiples variantes religieuses, mais, dans le pays de Sumer, il y avait cependant trois cités dominantes sur le plan religieux : Uruk, Eridu, et Nippur. La divinité honorée principalement dans chacune de ces trois cités a pu susciter chez beaucoup une perception de trois dieux partageant les rivalités et les différences des trois cités, mais rien ne permet d'affirmer a priori que tous les Sumériens, dont Abraham et ses pères, partageaient cette perception polythéiste. Certains ont pu considérer que la divinité que chaque cité indépendante adorait, n'était pas nécessairement un dieu autre que celui de la cité voisine et qu'en réalité, c'est une même divinité qui était invoquée sous des noms différents attribués à un même Dieu adoré de manières différentes et sous des traits différents.

Les Sumériens évoquaient déjà une matrice divine unique (« *l'absu* ») pour chaque divinité adorée dans chaque cité. Ils ont perçu cette matrice unique de manière impersonnelle comme étant des eaux primordiales, mais ils l'ont aussi perçue comme

une mère primordiale au point de considérer la divinité des trois principales cités religieuses comme trois enfants de cette mère.

Au-delà des développements polythéistes, on peut y percevoir une certaine conscience de l'unicité de Dieu.

Le début de la Genèse évoque aussi des eaux primordiales qui précèdent toute création et, comme dans la Genèse, les Sumériens considéraient les eaux primordiales (l'absu) comme la matrice de toute vie et de toute création, une sorte de désignation de « *la* » réalité créée qui « *est* » fondamentalement.

Dans l'absu, les Sumériens avaient déjà une possibilité de reconnaître un Dieu unique. Ils ont d'ailleurs personnalisé l'absu sous le nom de Nammu ou Ninhursag, la déesse mère, la matrice des dieux. Avec diverses variantes explicatives, cette déesse mère, qui paraît se confondre avec l'absu impersonnel, est considérée comme l'origine des trois divinités principales considérées elles-mêmes comme les créateurs du monde : An adoré à Uruk, Enki adoré à Eridu et Enlil adoré à Nippur.

Les eaux primordiales connues des Sumériens, l'absu qui englobe une triade de trois êtres divins, n'est-ce pas déjà une image encore floue de la « *réalité* » de Dieu, une représentation ou une préfiguration, non encore clairement conscientisée, du Dieu unique comprenant une pluralité de personnes ?

An était le plus important des dieux sumériens. Il personnifiait le ciel et les constellations. Il était le dieu par excellence, le dieu



suprême, le dieu souverain qui dirigeait tout l'univers : dieux, esprits ou démons. Il présidait l'assemblée des dieux et des êtres devenus immortels. Toutes les divinités l'honoraient comme leur chef, comme leur père. Comment ne pas penser au Père dans la Trinité ?

Enki est enfanté par An (le Père) et Nammu (les eaux primordiales). C'est à Enki que Nammu, matrice de toute vie, confie la création de l'homme. Son nom est composé, en sumérien, de « en » (Seigneur) et « ki » (la terre). Il est le maître de la sagesse, le lien entre la terre, le monde d'en bas, et les cieux. Comment ne pas penser au Logos, au Fils éternel incarné ?

Enlil est constitué, en sumérien, des termes « en » (Seigneur) et « lil » (air, vent, souffle) ce qui évoque déjà l'Esprit Saint. Il fait le lien entre le ciel et la surface de la terre. Il a été considéré comme la divinité du vent. Celui par qui vient l'onction qui fait les rois. Comment ne pas y percevoir déjà les prémises d'une révélation de l'Esprit Saint dans la Trinité ?

Abraham n'ignorait rien de cette triade divine lorsqu'il reçut trois messagers près du chêne de Mambré. Mais, rien n'impose d'imaginer que le père des croyants ait cru que An, Enki et Enlil étaient trois dieux distincts. Les considérait-il, pour autant et seulement, comme de faux dieux sans autre nuance ?

Il pouvait y avoir du vrai dans la pluralité divine sumérienne. De même que St Paul n'hésita pas à se référer à une statue d'un dieu inconnu pour attirer les Athéniens vers le vrai Dieu (Ac 17, 23) ou que le Concile Vatican II a reconnu que toute religion peut contenir une part de vérité, Abraham a pu reconnaître une

part de vérité dans les trois principaux personnages divins de la religion sumérienne.

Avant l'incarnation du Christ, et même déjà avant Abraham, Dieu qui est Trinité n'a jamais manqué de se révéler aux hommes autant que possible à travers leurs connaissances même erronées.

À travers la religion des Sumériens, Dieu n'a-t-il pas fait apparaître une préfiguration discrète de Sa Trinité, pleinement révélée plus tard dans le Christ, qui a pu aider Abraham à reconnaître le Dieu unique dans les trois personnes qui le visitaient près du chêne de Mambré ?

Abraham a pu percevoir qu'au-delà de l'apparence des trois noms et des particularités de la divinité adorée dans chacune des trois cités principales de la religion sumérienne, il n'y avait, en réalité, qu'un même Dieu unique adoré sous trois représentations d'un même Dieu. Il a pu y percevoir le Dieu unique adoré de trois points de vue différents comme on peut percevoir un individu sous divers aspects.

Mais, c'est ici que le récit du chêne de Mambré se révèle bouleversant, car ce n'est pas un individu mais trois personnes qui viennent à la rencontre d'Abraham. Il en voit trois, mais il n'en adore qu'une. En trois personnes distinctes, Abraham reconnaît que Dieu est un sans aucune division, mais aussi qu'Il est plus qu'une seule personne, qu'un seul individu.

La foi d'Abraham ne se laisse enfermer ni dans un polythéisme ne percevant la divinité que dans une multitude d'individus

divins, ni dans la vision trop étroite d'un monothéisme trop humain réduisant Dieu à un seul individu, mais accède à une transcendance qui lui fait percevoir qu'au-delà du point de vue humain incapable de concilier le un et le multiple, Dieu est un et trine. Un et pluriel. Il voit trois personnes venir à sa rencontre et il y reconnaît un seul Dieu.

Près du chêne de Mambré, Abraham accueille ses trois visiteurs divins avec les mêmes honneurs, mais, c'est un seul, le Dieu unique, qu'il adore en eux.

L'Écriture et la foi de l'Église y reconnaissent un acte de foi fondamental du père de tous les croyants : malgré les multiples divinités sumériennes, Abraham accueille trois personnes divines, mais il n'adore qu'un seul Dieu.

Abraham écarte ainsi toutes les allégations légendaires des divers mythes sumériens opposant des dieux entre eux dans des rivalités complexes et des alliances précaires. Il comprend ce qui sera, plus tard, détaillé de manière abondante : Dieu est un. Il a compris qu'il est profondément insensé d'imaginer des conflits, des divisions ou des contradictions en Dieu, des divinités opposées entre elles d'une quelconque manière, ou des divinités séparées dans le temps par des générations successives.

Face aux dieux multiples imaginés par les hommes, Abraham sait que Dieu est un et qu'il faut l'adorer Lui seul. Ce sera le cœur de la foi du peuple de ses descendants. Tu n'adoreras qu'un seul Dieu.

Mais, Abraham comprend aussi que cette unicité de Dieu ne correspond pas à la perception humaine d'un individu isolé dans le temps et l'espace, que Dieu qui est unique est aussi davantage qu'une individualité.

Cette pluralité divine est présente dans le premier verset du récit de la création de la Genèse, mais aussi lorsque Dieu crée l'homme en s'exprimant au pluriel : Faisons l'homme à notre image.

Abraham n'a-t-il pas compris que Dieu est amour ? La vie de Dieu est une vie d'amour. Il n'y a pas de vie sans amour. Dieu ne peut donc pas être réduit à un seul individu, à une personne isolée. Il est davantage, car il n'y a pas d'amour possible sans pluralité. L'amour unit des personnes. Pluralité et unité sont inséparables en Dieu.

Abraham semble déjà comprendre que la vie divine est une communion d'amour dans une unité parfaite et que le Dieu unique ne peut être compris dans une perception humaine qui le réduit à un individu mais qu'il est davantage, qu'il est une unité d'amour qui implique en Lui une pluralité.

Si Dieu était solitude, si la vie divine pouvait être vécue par un être seul, alors la vie serait une réalité sans amour. On pourrait certes y ajouter de l'amour, mais l'amour ne serait pas essentiel ni à la vie de Dieu, ni à la vie des hommes créés à son image, puisque, sans la création, Dieu vivrait seul de toute éternité. En accueillant un seul Dieu en présence de ses trois visiteurs, Abraham comprend que la vie de Dieu est davantage qu'une solitude, qu'elle est une vie d'une pluralité de personnes en

parfaite unité, en communion parfaitement harmonieuse, dans un lien d'amour éternel.

Et cette pluralité se trouvait déjà dans l'image elle-même lorsque Dieu dit « *Faisons l'homme à notre image* ».

« *À notre image* » évoque une création trinitaire qui se retrouve dans l'image de la création de l'homme.

À cet égard, l'inspiration du texte primitif a pu dépasser ce dont son auteur a pu avoir conscience.

En effet, cette image de Dieu qui crée en écrivant dans l'argile rouge nous montre le Père créateur, mais aussi, ce qui sera révélé plus tard, Celui par qui tout a été fait, la parole qui se fait chair (le Christ est Lui-même image en tant que Parole qui se fait chair) et qui va s'incarner dans cette image, et, enfin, l'Esprit Saint. Ce n'est que lorsque le souffle de l'Esprit Saint vient dans l'image créée que l'homme devient un être vivant.

Mais, il reste à préciser la ressemblance de l'image. Comment l'humain va-t-il être réalisé selon la ressemblance du Père, du Fils et de l'Esprit Saint ?

Pour l'humain, il faudra aussi un vis-à-vis semblable dans une communion d'amour pour que l'humanité ressemble à la communion d'amour de semblables dans la Trinité. L'humain ne trouvera pas un tel semblable dans la nature. Il faudra une création nouvelle pour réaliser cette ressemblance dans l'humanité. C'est la création d'une femme, une semblable, qui va faire advenir une communion d'amour entre un homme et une femme semblables, selon la communion divine de

semblables. Une communion qui ressemble à la communion de la Trinité de Dieu. Cette ressemblance sera créée dans le jardin d'Eden, dans cette réalité spirituelle du monde de Dieu.

Mais, dans un premier stade, lorsque Dieu fait l'humain, il le crée d'abord dans sa singularité. Il crée une personne. La ressemblance n'est pas immédiatement trinitaire.

Reprenons ici les extraits en cause de la Genèse dans le texte officiel français :

« *Faisons l'homme à notre image et selon notre ressemblance » (Gn 1, 26).*

« *Dieu créa l'homme à son image, à l'image de Dieu il le créa, il les créa mâle et femelle » (Gn 1, 27)*

« *Le jour où Dieu créa l'homme, il le fit à la ressemblance de Dieu ; il les créa homme et femme ; il les bénit et il leur donna le nom d'« homme » », le jour où ils furent créés. » (Gn 5, 1-2)*

« *Adam vécut cent trente ans, puis il engendra un fils à sa ressemblance et selon son image » (Gn 5, 3)*

Dieu est un. Il n'y a pas de ressemblance de Dieu, ni de vie de Dieu, sans amour et communion, sans pluralité, sans altérité, mais, en tout, Dieu est toujours « un ».

L'humain à la ressemblance de Dieu doit être « un » autant que « communion ». Singulier et en communion avec d'autres.

Avant de réaliser la ressemblance à Dieu, en ce qu'il est une communion d'amour de trois personnes, « selon notre ressemblance », Dieu crée d'abord l'humain selon « sa » ressemblance. Au singulier. C'est d'abord l'unicité de Dieu

qui est montrée. Il crée d'abord à « *son* » image (ou « *dans* » » une image de Lui). C'est dans une image de « *Lui* » qu'il crée. Et le texte précise que cette singularité et cette unicité ne disparaissent pas dans la différence sexuelle. Mâle et femelle, il les crée, l'un comme l'autre, dans Son image, dans une image de Lui. Mais, le seul fait de la différence sexuelle n'est pas suffisant pour accomplir une création selon « *notre* » ressemblance.

Sans l'amour librement choisi de l'homme lui-même, Dieu peut réaliser et créer une ressemblance avec l'unicité de Dieu, en créant un être singulier. Un être qui, comme son créateur, peut écrire, c'est-à-dire, dépasser mentalement le présent pour créer de l'immatériel dans du matériel.

Mais, pour ouvrir un accès à une ressemblance trinitaire, l'être singulier sexué doit encore découvrir un vis-à-vis semblable mais distinct dans une réelle altérité, pour pouvoir accéder lui-même à l'amour d'une communion.

La ressemblance de plusieurs personnes en communion d'amour sera réalisée dans le jardin d'Eden. L'amour conjugal d'Adam et Ève va montrer l'achèvement de la création divine selon « *Notre* » ressemblance.

Après le péché originel, le pluriel disparaît et il demeure seulement que Dieu a créé l'humain à « *sa* » ressemblance. L'amour trinitaire n'est plus pleinement présent, mais seulement la singularité, l'image de l'unicité de Dieu.

Adam ne va plus réaliser une image pour engendrer, mais il va seulement engendrer « *à sa ressemblance* » et « *selon son image* ».

Il n'a plus que lui-même pour modèle. Il ne peut pas lui-même créer un être nouveau qui pourrait être autre, sans la marque de son choix originel, mais seulement reproduire un semblable selon ce qu'il est lui-même devenu.

Mais, le modèle de Dieu pour l'homme, c'est la Trinité, la ressemblance avec la communion d'amour des personnes de la Trinité. Le modèle d'Adam, après le péché originel, ce n'est plus qu'une image qui lui ressemble.

Il transmet et reproduit cette image créée par Dieu : un être nouveau, corporel et spirituel, fait d'immatériel dans du matériel. Nous sommes des images d'Adam qui est lui-même image de Dieu. Nous sommes bien ainsi à l'image et à la ressemblance de Dieu.

Mais, hélas, la ressemblance n'est plus celle du Dieu trinitaire, mais celle d'Adam blessé par le péché originel, séparé de Dieu.

Il reproduit non plus dans une image qu'il crée librement, mais il engendre directement à l'identique, à sa ressemblance.

## **6. L'âme, l'esprit et le corps**

La création de l'humain est décrite par l'Écriture comme étant la création d'une âme par un souffle spirituel dans un corps :

Gn 2, 7 : *Alors Yahvé Dieu modela l'homme (litt. : l'humain) avec la*



*glaise du sol, il insuffla dans ses narines une haleine de vie (litt. : un souffle de vie) et l'homme devint un être vivant (litt. : une âme vivante)*

*1Thess 5, 23 : Que votre être entier, l'esprit, l'âme et le corps soit gardé sans reproche.*

Que dit le Catéchisme de l'Église ?

n° 355 : « *L'homme tient une place unique dans la création : il est à l'image de Dieu; dans sa propre nature il unit le monde spirituel et le monde matériel.* »

n° 362 : « *La personne humaine, créée à l'image de Dieu, est un être à la fois corporel et spirituel.* »

n° 364 : « *Le corps de l'homme participe à la dignité de l'"image de Dieu" : il est corps humain précisément parce qu'il est animé par l'âme spirituelle* »

n° 365 : « *c'est grâce à l'âme spirituelle que le corps constitué de matière est un corps humain et vivant ; l'esprit et la matière dans l'homme, ne sont pas deux natures unies mais leur union forme une unique nature.* »

Le corps, c'est une réalité matérielle. Mais, le corps n'est pas que matériel. Notre cerveau matériel détermine aussi notre caractère, notre sensibilité, notre intelligence, notre affectivité.

L'esprit que Dieu a insufflé en nous et l'Eden, la réalité spirituelle de Dieu, dans lequel il a plongé nos premiers parents créés à son image, ne peuvent pas être clairement compris par le cerveau de notre corps. Mais, la Genèse nous montre que ce souffle spirituel divin est la source de notre être.

L'âme humaine créée, c'est le produit de la rencontre de cet esprit qui vient de Dieu et d'un corps matériel humain qui a été lentement façonné dans la création de Dieu depuis le Big Bang.

Une image pertinente pour comprendre ce qu'est l'âme de l'humain créé à l'image de Dieu, qui est une réalité spirituelle dans et par un corps, c'est celle d'une sculpture (l'âme) dans un moule (le corps) par un « *matériau* » (l'esprit). Désolé pour cette inévitable contradiction qui matérialise ce qui est spirituel pour présenter une image...

Imaginez le corps humain comme un moule. Chaque corps humain, qui est le produit absolument unique d'une lignée de millions de combinaisons successives depuis le Big Bang, est comme un moule original, différent pour chacun. On dira aujourd'hui son ADN.

Imaginez l'esprit comme un matériau liquide d'une sculpture qui prend exactement et parfaitement la forme du moule naturel jusque dans ses moindres détails et qui se solidifie de manière définitive dans ce moule naturel.

Si vous retirez le moule, vous gardez une sculpture qui correspond parfaitement au moule et à lui seul.

Cette sculpture dont le matériau est spirituel, c'est l'âme, c'est la personne humaine. Son corps (le moule) peut être détruit lors de notre mort physique, mais l'âme spirituelle de ce corps garde la forme de ce corps et d'aucun autre. À la résurrection, chaque âme retrouvera et ne peut retrouver que son propre corps, même s'il sera d'une nature autre.

L'âme spirituelle, la personne « *moulée* » dans un corps, ne peut être créée sans ce corps personnel dans lequel elle a été façonnée. Cette âme spirituelle ne peut davantage exister sans l'esprit insufflé dans ce corps.

Corps, âme et esprit définissent ainsi chaque humain de manière indivisible.

Sans esprit, il n'y a qu'un corps matériel et animal, même s'il peut être très intelligent et plein de sensibilité.

Sans corps, il n'y a pas d'humain.

L'humain, c'est une âme qui est créée au moment de la conception de chacun de nous, lorsque l'esprit insufflé par Dieu dans l'humanité rencontre un nouveau corps humain façonné par Dieu, lors de la fusion des gamètes provenant de chacun de ses père et mère.

On peut parler des âmes pour désigner les personnes. L'âme, c'est la personne.

Dans la Genèse, c'est le même mot hébreu « *néfesh* » qui est utilisé pour les animaux et pour les humains.

Le mot « *âme* » qui traduit ce mot « *néfesh* » concerne, dans le texte biblique, tous les êtres corporels qui ont une autonomie de déplacement. C'est le principe de vie qui anime chacun d'eux.

Pour chaque être vivant animé, c'est la vie de son ADN, mais, pour l'humain créé à l'image de Dieu, c'est un ADN naturel avec une trace du souffle spirituel qui en a fait un être tout autre.

Selon le texte de la Genèse qui utilise le même mot pour les animaux et pour les humains, les animaux ont donc aussi une « âme » immatérielle, mais elle n'a pas d'existence distincte du corps. L'âme animale, au contraire de l'âme humaine, n'a pas de subsistance personnelle sans corps vivant. Par contre, notre âme humaine, c'est nous. Elle est créée immortelle. Elle subsiste au-delà de notre mort physique. Elle correspond à un corps, son corps. Les âmes des humains défunts demeurent actuellement dans l'attente de la résurrection des corps. Chaque âme va retrouver son propre corps, même s'il aura dans la résurrection une nature différente de celle que nous connaissons. Quelle que soit la réalité corporelle, celle d'aujourd'hui ou celle de la résurrection, à chaque âme correspond un corps, un seul, qui n'est celui d'aucune autre âme.

L'esprit, c'est une trace du souffle spirituel créateur dans un corps qui est, pour l'humain, une faculté de connaissance et d'amour. C'est ce qui nous permet d'être en communion avec Dieu. C'est l'équivalent, pour connaître le monde immatériel de Dieu et être en rapport avec Dieu, de ce qu'est le corps pour connaître le monde matériel et être en rapport avec lui.

Par le corps naturel, nous pouvons connaître tout ce qui est de ce monde terrestre, y compris les réalités immatérielles de ce monde. Par l'esprit que Dieu a insufflé dans tout humain, son âme peut connaître tout ce qui est du monde de Dieu.

On touche à l'essentiel de ce que nous sommes et cela mérite toute notre attention.

Il me semble que l'esprit de l'homme (qui peut recevoir l'Esprit

Saint) reste une réalité difficile à ne pas confondre avec son âme.

La question est au cœur de notre être et de ce qui nous différencie des animaux, mais elle est aussi une question centrale pour comprendre ce que fut la création de l'humanité, en quoi Adam et Ève furent une création nouvelle, des enfants de Dieu faits à son image, en quoi Dieu lui-même a pu s'incarner dans une telle créature.

Dans la création, le récit de la Genèse nous montre que les animaux sont produits par la terre. C'est de la terre seule que Dieu fait advenir la vie des animaux (Gn 1, 24).

Par contre, pour l'homme créé à l'image de Dieu, la Genèse nous révèle que Dieu fait advenir la vie humaine par son propre souffle divin. Ce souffle ne dépose aucune matière supplémentaire, mais il donne à l'âme humaine sa réalité particulière en ce qu'elle est formée et devient ainsi un nouvel être vivant en même temps par ce souffle spirituel de Dieu et par son corps naturel façonné spécialement par son créateur. L'âme humaine qui advient à la vie s'en trouve ainsi façonnée d'une manière qui la crée tant spirituelle que terrestre.

Chaque humain est ainsi le produit unique d'un corps unique qui est le résultat naturel d'innombrables croisements généalogiques et d'un esprit insufflé par Dieu lors de la création de l'humanité puis transmis sans interruption à tous les descendants biologiques d'Adam et Ève.

Dans chaque âme humaine, il n'y a pas que la sensibilité ou l'intelligence qui provient d'un cerveau naturel. Il y a aussi la

marque du souffle spirituel qui a créé l'humanité : c'est l'esprit humain.

Certains semblent confondre cet esprit de l'homme avec son intelligence, sa raison, voire sa sensibilité alors que notre cerveau terrestre, qui détermine aussi ces capacités, est parfois faible ou malade, au contraire de l'esprit inaltérable qui vient de Dieu, nous permet d'entrer en relation avec Lui et nous ouvre à l'immortalité.

Ne confondons jamais l'esprit humain insufflé par Dieu avec les capacités intellectuelles, psychologiques et affectives de notre cerveau qui sont variables et affectées par la précarité de notre corps naturel. Ces capacités sont quasi imperceptibles chez l'embryon au début de la vie et parfois extrêmement dégradées par de la sénilité à la fin de l'existence naturelle, alors que l'esprit transmis dès la conception ne cesse jamais d'être présent et inaltérable.

De très belles observations sur l'esprit sont souvent attribuées à l'âme, ce qui n'est pas faux puisque l'esprit est indissociablement dans l'âme, mais cela maintient parfois de la confusion, car l'âme est la personne résultant de sa double nature terrestre (le corps) et spirituelle (l'esprit). Elle procède autant de son corps que de son esprit, puisque c'est précisément l'union de son corps (qui vient de la terre) et de son esprit (qui vient de Dieu) qui constitue son être.

C'est par l'esprit que la connaissance spirituelle peut parvenir. C'est par l'esprit qu'aujourd'hui encore, l'Esprit peut être reçu en chacun de nous.

L'esprit est un « *chemin* » qui permet à l'âme humaine d'être en relation avec Dieu.

Cet esprit que Dieu a créé en l'homme est le chemin d'accès à l'amour de Dieu, mais aussi le chemin par lequel Dieu se fait proche de chacun de nous.

Ce « *chemin* » de notre esprit façonné pour notre relation avec Dieu peut, hélas, être délaissé, nié, rejeté. Ce chemin qui nous permet de recevoir Dieu, de faire circuler la vie entre Lui et nous, de l'entendre, est, hélas, obstrué par un péché originel et peut être rendu inerte par l'homme.

Mais, n'oublions jamais que l'esprit insufflé par Dieu, puis transmis à tous les descendants d'Adam et Ève, fait de nous tous des enfants de Dieu et nous façonne immortels, capables d'une communion d'amour éternelle avec notre Créateur.

Le Pape Benoît XVI l'évoque dans un questionnement : « *qu'est-ce qui rend effectivement l'homme immortel ? Ce qui rejoint l'autre question : comment définir ce qui différencie l'homme, quel est le caractère « humain » de l'être humain, quelle est en définitive la spécificité de l'homme ?* » Cela lui permet d'observer que « *la différence réside dans le fait que l'homme est une personne, qu'il est capable de Dieu... Celui qui est en dialogue avec Dieu ne meurt pas* ».

« *Il y aurait donc l'âme, union du corps charnel et de l'esprit qui vient de Dieu, lequel esprit nous rend immortel puisqu'il est le lien entre nous et Dieu* » (Credo pour aujourd'hui, p. 196).

Le Pape en parle comme d'une « *dynamique* », une « *capacité de vérité* » qui est telle qu'elle est « *l'être même qui perdure* », sa

« *substance* ».

Il considère l'esprit humain comme une « *dynamique de l'action de l'Esprit* » qui caractérise l'âme humaine.

Le Pape nous confirme que la personne, sa « *réalité fondamentale qui caractérise l'humain* » qui est appelée « *âme* », est bien davantage que ce qui vient du corps, « *ce qui suppose que nous ne pensions plus la substance [la personne, l'âme] à partir d'en bas, de la « masse » [du corps, de la réalité terrestre], mais comme venant de l'action de l'Esprit, et enfin que nous cessions de considérer « la masse solide » comme ce qui est vraiment réel, car c'est l'inverse qui est vrai* » (p. 197).

Souvent, le mot âme est utilisé pour exprimer uniquement la réalité spirituelle d'un être humain. Et, c'est pourquoi l'âme et l'esprit sont souvent confondus sans distinction.

C'est d'autant plus facile que nous expérimentons tous le fait que le corps est mortel et que sa mort naturelle le désagrège. Alors, il reste l'âme et on ne sait que faire de la notion distincte d'esprit.

Mais, cette perception peut entraîner dans une approche dualiste trompeuse qui finit par réduire l'humain à son esprit et à mépriser le corps réduit à un accessoire temporaire à utiliser durant la vie terrestre.

Or, en réalité, nous avons été créés dans un corps et nous ne sommes pas davantage spirituels que corporels. Nous sommes créés par le produit unique d'un corps façonné par Dieu tout au long de l'évolution du monde à travers une longue chaîne de



croisements généalogiques et d'un esprit insufflé par Dieu. Aussi corporels que spirituels, aussi spirituels que corporels.

Notre corps nous est essentiel malgré la mort naturelle qui peut nous en séparer et notre esprit donné par Dieu nous est tout aussi essentiel mais cet esprit qui vient de Dieu reste un don distinct qui vient de Dieu mais ne nous absorbe pas en Dieu. Moi, je ne peux pas davantage être réduit à l'esprit qui me constitue qu'au corps qui me constitue.

Mon âme ne peut pas non plus être réduite à mon corps, mais elle ne peut pas davantage être réduite à mon esprit.

Mon corps, c'est moi. Mon esprit, c'est moi. Mon âme, c'est moi.

Toute tentative de dissocier mon âme de mon esprit serait vaine car le souffle de Dieu qui m'a façonné n'a pas formé une partie de moi mais il m'a formé tout entier.

Toute tentative de dissocier mon âme de mon corps serait tout aussi vaine, malgré le détachement de la mort naturelle, car le souffle de Dieu dans mon corps n'a pas fait de mon corps une partie de moi, mais mon corps m'a formé tout entier par le souffle de Dieu.

L'âme procède ainsi de cette double réalité spirituelle et corporelle de l'être humain, de la personne humaine.

Il est donc particulièrement juste de dire que l'âme c'est la personne.

Il en résulte, par contre, qu'il n'est pas adéquat d'affirmer que Dieu a insufflé une âme immortelle « *dans* » Adam et Ève, comme si Dieu leur avait « *ajouté* » « *quelque chose* » (qui serait

un élément spirituel transmissible) dont les autres créatures auraient été privées, exclues.

En fait, il faut résolument sortir de cette perspective d'un « ajout » qui aurait corrigé un « manque » et constitué un « privilège » réservé à certaines créatures.

En effet, la création de l'humain à l'image de Dieu fait surgir de l'inexistence un être absolument nouveau, même si Dieu a créé la nature pour la faire contribuer à cette création nouvelle.

Nous ne sommes pas composé d'un corps « et » d'une âme. Non, l'homme est « corps animé » et, selon une belle parole attribuée à Péguy, « le spirituel est lui-même charnel ».

Il n'y a pas de dissociation possible entre un « corps animé » et une « âme ». L'âme ne peut pas être dissociée du corps animé qui est le sien. Ce corps n'est pas une partie de l'âme ou de la personne : elle constitue cette personne en entier autant que son esprit.

Ce qui est vrai, c'est que d'un point de vue scientifique et terrestre, il est possible de considérer le corps animé de manière distincte. Mais, le regard terrestre réducteur ne change rien à la double réalité spirituelle et terrestre de l'âme humaine.

Le corps de chacun est unique et seul son « matériau » peut varier. Seul le matériau physique de notre corps actuel peut disparaître par l'effet de la mort naturelle et le « matériau » de notre corps ressuscité sera autre que celui de notre corps naturel actuel, mais le corps d'une personne est indissociablement lié à son âme. Le corps peut être « en bronze

*puis en or* », mais sa singularité unique pour chacun demeure.

Comment le dire mieux que la Genèse lorsqu'elle révèle que l'âme humaine est le produit d'un corps humain et d'un esprit insufflé dans ce corps (Gn 2, 7). Il n'y a pas d'âme sans corps. Il n'y a pas d'âme sans esprit. Le corps vivant c'est la personne. L'esprit dans un corps c'est la personne. L'âme, c'est la personne. C'est la merveille de notre création : nous ne sommes pas de purs esprits, nous existons par notre corps. Tout dualisme qui tente de séparer le corps de l'essence même de notre personne ne peut qu'être trompeur. Il y a un corps différent et unique pour chaque âme différente et unique.

Comme le dit Job, lors de la résurrection, « *mes yeux le verront, non ceux d'un autre* » (Jb 19,27).

Mais, que pouvons-nous dire avec nos pauvres mots de notre esprit, de ce qui est au-delà de notre corps physique actuel, y compris son cerveau ?

Il y a une différence dans l'hébreu biblique entre le « *neshama* » et le « *ruwach* ». Le « *neshama* », c'est le souffle de vie que Dieu a insufflé pour créer spirituellement l'homme dans un corps dans le texte de base de Gn 2, 7.

Le mot « *ruwach* » est utilisé beaucoup plus souvent dans la Bible et est souvent traduit par souffle ou esprit.

Il est difficile de distinguer ces mots proches. Leur origine met cependant l'accent sur une perspective différente : « *neshama* » est un mot qui vient du mot « *nasham* » qui n'est utilisé qu'une fois dans la Bible pour exprimer le halètement d'une femme qui

accouche (Is 42, 14 : « *Comme la femme qui enfante, je gémissais, je soupirais tout en haletant* ») alors que le mot « *ruwach* » a comme premier sens celui de sentir (le souffle qui entre plutôt que le souffle qui sort).

C'est peut-être une clé de compréhension : le « *neshama* » semble mettre l'accent sur celui qui souffle alors que le « *ruwach* » met l'accent sur celui qui reçoit le souffle. Le « *neshama* » insufflé par Dieu crée le « *ruwach* » de l'homme. Les deux mots peuvent être traduits par « *esprit* ».

Il semble, dès lors, que l'esprit se réfère à ce qui, en l'homme, lui permet d'être en lien, en connexion (en langage informatique) avec Dieu. Par l'esprit, l'homme a accès au monde spirituel. Par l'esprit, il peut accueillir l'Esprit Saint dans son propre cœur. Il peut entendre la voix de Dieu dans son cœur, recevoir sa lumière. Il nous ouvre à la transcendance. Et, inversement, cet esprit façonne son intelligence, sa sensibilité et son être tout entier.

Il semble important, à cet égard, de ne pas confondre psychologique et spirituel. Ces deux mots ne sont en rien synonymes et sont, au contraire, initialement étrangers l'un à l'autre dans la nature.

Le psychologique, comme le sentimental, dépend largement du neurologique et de nos cellules cérébrales et nerveuses. On est, bibliquement, dans le domaine de la chair, du terrestre. Il peut être influencé par l'état physique de la personne et par des médicaments.

Le spirituel concerne notre possibilité de communion avec Dieu, notre lien avec l'au-delà du terrestre.

Nous pouvons être très mal psychologiquement tout en étant dans un excellent état spirituel. Et inversement, nous pouvons être gravement blessé et affaibli spirituellement, alors que nous nous sentons psychologiquement en pleine forme, très heureux.

L'esprit qui nous relie à Dieu provient du souffle spirituel qui nous crée. La Genèse nous montre que nous existons (nous sommes créés) par un tel souffle spirituel dans une réalité terrestre. De ce point de vue, n'est-il pas aussi impossible de parler du corps sans l'âme dont il est le corps que de parler de l'esprit sans le corps dans lequel cet esprit est insufflé ?

En fait, l'esprit humain n'a pas de réalité distincte du corps ou de l'âme. Il n'est que la trace dans le corps du souffle spirituel divin qui permet à l'âme de vivre, d'une part, par un corps qui lui permet d'être en relation avec la création terrestre (visible ou invisible), mais aussi, d'autre part, par son esprit dans ce corps qui lui permet d'être en relation avec ce qui dépasse la réalité corporelle.

Lorsque Dieu façonne l'humain dans la nature, nous pouvons comprendre aujourd'hui qu'il a façonné, en réalité, l'ADN génétique progressivement augmenté et qui organise le corps. Le corps n'est pas dissociable de son ADN qui peut être perçu comme son âme végétative.

Mais, dans la nature, corps et âme c'est une seule réalité naturelle, une réalité terrestre.

Le corps et l'âme de l'être humain naturel (terrestre, psychique), issu de l'évolution et constitué par une longue complexification de son ADN, a été insufflé, à un moment, par un souffle spirituel qui y a tracé une trace transmissible. C'est son esprit.

Ne pouvons-nous comprendre aujourd'hui, dans le récit de la Genèse, que le souffle spirituel a créé une nouvelle « âme » par l'effet de ce souffle dans une âme terrestre (dans l'adam). On peut utiliser pour le comprendre l'image génétique de l'ADN. L'ADN naturel ne fait pas l'objet ici d'une augmentation supplémentaire dans sa complexification terrestre (encore que...), mais reçoit un souffle spirituel qui crée un être nouveau dans et par un ADN génétique préexistant, par une augmentation ou complexification spirituelle qui transcende le terrestre.

Par l'effet de la trace de ce souffle spirituel (l'esprit humain qui subsiste), la somme de l'ADN préexistant et de cette trace spirituelle dans le corps et l'âme terrestre préexistants crée un être nouveau. Ici, on est au cœur du mystère de la création. Ici,  $1 + 1 = 3$ .

De ce point de vue, l'esprit humain n'a pas une réalité distincte du corps puisqu'il s'agit d'une trace dans ce corps. Si le corps disparaît, son esprit disparaît nécessairement avec lui. Où est alors l'immortalité ?

Ce qui peut subsister, c'est l'âme nouvelle créée par le message d'informations ADN enrichi lui-même d'une trace spirituelle par le souffle créateur de Dieu. C'est l'âme humaine, d'une double nature terrestre et spirituelle. C'est la personne créée.

Elle ne peut être dissociée ni de son corps terrestre, ni de l'esprit qui lui a été insufflé. L'humain est âme, corps et esprit.

Pas plus que le corps ne peut être « *ajouté* » à l'âme naturelle (ce qui n'a pas de sens puisqu'il n'est que de la matière organisée par l'âme végétative ADN et que cette âme ADN n'existe pas sans un corps qu'elle informe même si c'est initialement dans une mesure infime au moment de la conception physique et dans les heures suivantes), l'esprit ne peut être « *ajouté* » à l'âme nouvelle. Cette âme « *est* » le corps et l'esprit ensemble qu'elle « *organise* » comme l'ADN organise le corps. Cette âme n'existe ni sans le corps, ni sans l'esprit.

Certes, le corps meurt, mais cela signifie seulement que la matière agglomérée et organisée par l'âme naturelle a cessé d'être vivante, d'être le corps de cette âme, d'être le corps vivifié par cette âme. L'esprit tracé dans ce corps n'a pas davantage de subsistance distincte.

L'âme humaine créée, la personne, peut, par contre, avec sa double nature terrestre et spirituelle, avoir un avenir immortel. Pour chacun de nous, dans le passé, il n'y a que de la poussière du sol et une potentialité de rencontre de gamètes avec une trace spirituelle insaisissable qui peuvent se mélanger. Dans le futur, une fois réalisée la rencontre, n'est-ce pas cet être nouveau qui est « *destiné à ne pas mourir* » ?

De ce point de vue, l'esprit insufflé par Dieu n'est pas « *réservé* » à l'être humain, comme s'il y était « *ajouté* » par un privilège dont les autres créatures seraient privées. Mais, aucune âme humaine capable de partager l'amour de Dieu ne peut advenir

si le souffle spirituel rencontrait un autre corps quelconque non façonné à cette fin.

L'Esprit souffle où il veut, répond Jésus à Nicodème. Il est le même toujours et partout. Aucune créature n'en est privée.

Mais, l'effet du souffle divin dépend de la créature qui le reçoit. Au moment de la création de l'humanité, n'est-ce pas parce qu'il souffle sur l'adam façonné par Dieu, tel qu'il a évolué jusqu'à atteindre un seuil adéquat de la conscience réfléchie, que la trace spirituelle singulière dans cette réalité terrestre façonnée devient une âme unique « *destinée à ne pas mourir* » ?

Encore faut-il qu'elle revête l'immortalité.

A priori, le seul fait de porter une trace spirituelle dans un corps naturellement mortel n'implique pas, en effet, nécessairement un accès à l'immortalité.

C'est ici que nous pouvons peut-être retrouver Nicodème et ce que Jésus a voulu lui exprimer lorsqu'il lui a parlé d'une nouvelle naissance autre que la naissance biologique.

*« Jésus lui répondit : « Amen, amen, je te le dis : à moins de naître d'en haut, on ne peut voir le royaume de Dieu. »*

*Nicodème lui répliqua : « Comment un homme peut-il naître quand il est vieux ? Peut-il entrer une deuxième fois dans le sein de sa mère et renaître ? »*

*Jésus répondit : « Amen, amen, je te le dis : personne, à moins de naître de l'eau et de l'Esprit, ne peut entrer dans le royaume de Dieu.*

*Ce qui est né de la chair est chair ; ce qui est né de l'Esprit est esprit.*



*Ne sois pas étonné si je t'ai dit : il vous faut naître d'en haut.*

*Le vent souffle où il veut : tu entends sa voix, mais tu ne sais ni d'où il vient ni où il va. Il en est ainsi pour qui est né du souffle de l'Esprit » (Jn 3, 3-8).*

Jésus nous montre ainsi lui-même l'étendue de la difficulté pour un humain de percevoir et de comprendre la réalité spirituelle à laquelle notre âme immortelle participe par son esprit.

Beaucoup de gens parlent de la spiritualité comme d'une aptitude de notre cerveau physique, comme d'un surplus d'intelligence et de sensibilité de notre cerveau naturel. Ils ne perçoivent pas qu'il s'agit surtout d'une participation à une autre réalité.

Nous sommes nés biologiquement à une date que nous connaissons parfaitement, mais cette naissance biologique ne montre que du terrestre et notre intelligence peut aisément y penser. Mais notre naissance est précédée d'une conception qui n'est pas que biologique mais qui est aussi spirituelle.

De même qu'il y a une naissance biologique en ce monde terrestre qui ne se produit qu'après un temps de gestation dans le sein maternel environ neuf mois après notre conception, il y a aussi une autre naissance après notre conception qui doit se produire dans la réalité spirituelle.

Cette naissance ne concerne pas le fait de croire, ni la pratique d'une religion, ni la compréhension ou l'adhésion intellectuelle à des vérités religieuses. De même que nous sommes nés dans la réalité terrestre, nous devons aussi naître dans la réalité

spirituelle.

À Nicodème qui s'en étonnait, Jésus répondit « *Ne sois pas étonné si je t'ai dit qu'il vous faut naître... Toi, tu es chargé d'instruire Israël, et tu ne connais pas ces choses-là ?* » (Jn 3, 7 et 10).

Tant de gens d'aujourd'hui ne sont-ils pas déroutés devant la même réalité ?

De même que le corps humain vivant animé par son ADN est pleinement présent dès la conception, l'esprit humain insufflé par Dieu est aussi pleinement présent dès la conception. Le corps et l'esprit humain sont indissociables.

Mais, de même que le corps humain doit vivre une gestation avant sa naissance qui ne se produit que neuf mois plus tard, par le seul effet des règles naturelles terrestres, l'esprit humain ne doit-il pas aussi vivre une gestation avant sa naissance ?

Notre être spirituel, qui est présent dans la réalité terrestre dès la conception, tant avant qu'après la naissance physique, attend aussi sa naissance. Cette seconde naissance, de l'esprit humain, ne nous est-elle pas montrée par le baptême d'Adam et Ève lorsqu'ils sont plongés dans le jardin d'Eden et, plus tard, par le baptême de Jésus, le nouvel Adam, dans le Jourdain ? Ne s'agit-il pas d'entrer dans la communion de l'humanité avec Dieu ?

Selon St Augustin, « *Le souffle de Dieu vint ajouter le sens et la raison à l'âme vivante, lorsqu'en vertu de cette insufflation l'homme fut fait âme vivante, non pas que le souffle eût été changé en âme vivante, mais il agit sur l'âme vivante. Jusque-là néanmoins nous ne devons pas encore voir l'homme spirituel dans celui qui a été fait âme*

*vivante, mais toujours l'homme animal : il ne devint spirituel que quand placé dans le Paradis, c'est-à-dire mis en possession d'une vie heureuse » (De la genèse, 208, Chap. 8, 10).*

## **7. Quelle différence entre homme et animal ?**

La création de l'humain à l'image de Dieu nous présente du radicalement nouveau par rapport aux animaux et à tous les êtres antérieurs de la création.

On peut, dès lors, rechercher la spécificité qui marque la différence entre un humain créé et l'animal.

Le corps d'Adam et Ève provient de processus évolutifs déjà largement connus par les sciences, mais leur création provient d'un souffle spirituel qui, dans la réalité corporelle que la science peut étudier, a créé des âmes immortelles capables de partager la vie éternelle d'amour de Dieu.

Quelle différence entre l'homme et l'animal peut-on en retenir ici, dans la réalité terrestre ?

Comme les derniers papes l'ont enseigné, le corps humain provient de processus évolutifs comme celui des animaux. Le corps humain est issu de la nature comme le corps de tous les animaux. Au niveau de la nature, il y a d'innombrables différences entre toutes les espèces et les humains ne sont qu'une espèce parmi d'autres.

La différence essentielle entre l'humain et l'animal est certes dans sa spécificité spirituelle et sa vocation à partager la vie de Dieu. Cette différence tient dans le fait que les humains sont des âmes immortelles, mais, d'un point de vue strictement philosophique et naturel, comment comparer avec l'animal qui est un être de la création matérielle, de la nature ?

L'ADN définit chaque espèce, mais elle n'est pas un critère directement observable de la différence concrète que nous recherchons ici.

Nous cherchons ici quelle différence peut être trouvée dans la nature dont nous faisons aussi partie.

Faut-il exclure toute modification concrètement observable dans l'histoire lorsque Dieu a créé l'humanité ?

Pas nécessairement, car le lien entre le spirituel et le naturel nous échappe et on ne peut exclure que la création de l'humanité ait eu un effet biologique observable. Mais, c'est une vraie question à laquelle il est difficile de répondre. On sait cependant que, sur le plan biologique, les neurosciences actuelles retiennent des effets importants du psychique sur le physique.

Le père **Thierry Magnin**, de Lyon, qui est à la fois théologien et ingénieur, développe d'intéressantes réflexions sur cette question qu'il a présentées dans des vidéos sur *Youtube* qui donnent à réfléchir et dont voici quelques extraits avec leur position dans le minutage de chaque vidéo :

Par exemple, dans la vidéo intitulée « *Qu'est-ce que l'homme ?* » :

15.00 « Et voilà qu'en biologie aujourd'hui, autant on dit depuis longtemps qu'il y a une influence du biologique sur le psychique, autant aujourd'hui le biologiste est en train de voir des effets du psychique sur ses propres mécanismes biologiques. Si nous ne prenons pas en compte ces effets du psychisme nous n'entrons pas dans la complexité du vivant en tant que biologiste »

16.45 « Avant on disait que tout est génétique et puis aujourd'hui on parle d'épi-génétique qui est l'influence de l'environnement des gènes sur l'expression de ces gènes et cet environnement concerne aussi l'environnement psychique »

22.18 « Si ce vivant est complexe, s'il y a des liens entre biologie et psychisme, qu'est-ce que l'homme ? On retrouve les grandes visions de l'homme corps, âme, esprit qui débordent largement la question chrétienne »

22.55 « St Irénée de Lyon, quand on lui demandait qu'est-ce que l'homme, parlait d'esprit, d'âme et de chair. Il disait déjà que la chair participe à son corps, mais c'est pas tout l'homme, l'âme c'est pas l'homme, l'esprit, c'est essentiel, mais on dit c'est un esprit et pas c'est l'homme. Ce qui fait l'homme, c'est le mélange et l'union de ces trois dimensions en interaction. Aujourd'hui on pourrait dire que c'est l'union dynamique, le mélange dynamique, l'interaction dynamique et complexe entre ces trois dimensions qui s'interfèrent en interaction avec ses écosystèmes, que ces écosystèmes soient biologiques, psychiques, spirituels, culturels, sociaux. Il y a toujours quelque chose qui échappe quelque chose qui est reçu avant d'être construit »

**Ou encore, dans la video intitulée « L'homme est-il un animal comme les autres ? » :**

24.00 « La question de l'émergence n'est pas scientifiquement complètement résolue. Il y a de la continuité et de la nouveauté à la fois et voilà que, dans la complexification, une nouveauté radicale surgit. La nouveauté est plus que la somme des constituants et le tout a une influence sur chaque partie. Dans cette émergence, il y a à la fois de la matière au sens classique du terme et un dynamisme et un principe d'organisation qui est beaucoup plus difficile à définir »

31.05 « Lorsque Dieu donne une âme à l'homme (cela) ne se confond pas avec la matérialité de son évolution »

Adam est un être absolument nouveau, un « *filis de Dieu* ». Les auteurs biologiques de son corps ne peuvent être, avant la création, que des êtres naturels, des « *filis de l'adame* (litt : le terrien) », dont nous parle Gn 6, 1-4. Des néphilims.

C'est déroutant, mais que l'événement de la création de l'humanité se soit produit il y a un million d'années ou il y a six mille ans, la difficulté est exactement la même, peu importe que les auteurs biologiques soient des homos sapiens, des homos erectus ou des primates.

Quoi qu'il en soit, les ancêtres biologiques préhumains ne sont pas des humains créés à l'image de Dieu. Rien ne permet de penser que les australopithèques ou leurs ancêtres primates avaient une âme immortelle. Et que penser de leurs ancêtres plus anciens jusqu'aux invertébrés ?

Cette impasse demeure complète si vous faites d'Adam une synthèse symbolique abstraite de l'humanité et non plus une personne concrète créée à un moment dans le cours de l'évolution.

Les préhumains ne sont cependant pas des singes. Le corps des humains fait l'objet de processus évolutifs depuis les origines du monde. Il est seulement exact que les singes et les préhumains peuvent avoir des ancêtres biologiques communs.

Ce qui est prouvé c'est une arborescence dans laquelle des primates et des hominidés préhumains se développent en de multiples branches dont la plupart sont éteintes depuis des dizaines, des centaines ou des millions d'années.

Ce qui est raisonnablement prouvé aussi c'est que les primates

viennent eux-mêmes d'une généalogie biologique qui remonte à des organismes invertébrés et, plus loin, encore à des organismes unicellulaires.

Mais, dans les mêmes conditions concrètes à certains moments du passé, la vie a pu, à chaque étape, susciter plusieurs formes semblables mais différentes.

Rien de scientifique n'impose d'imaginer que tous les vivants descendent nécessairement d'un premier vivant unique (une sorte d'adam végétal ancêtre commun unique de tous les vivants), ni que tous les animaux descendent nécessairement d'un premier animal (une sorte d'adam animal, ancêtre commun unique de tous les animaux actuels), ni que tous les mammifères descendent d'un ancêtre unique (une sorte d'adam de tous les mammifères), ni donc que tous les singes et hominidés descendent d'un ancêtre simiesque unique (une sorte d'adam de tous les singes et hominidés).

Quelle que soit l'opinion de chacun sur Adam et Ève, sur l'évolution et sur la création divine de l'humanité, tous nous pouvons réfléchir à l'émergence dans l'histoire de la différence qui caractérise l'humanité, telle que cette différence s'exprime dans la réalité concrète. Rien ne permet d'exclure des traces historiquement observables de l'émergence à laquelle nous réfléchissons ici.

La question de la différence qui est posée ici, d'un point de vue philosophique, examine en quoi, par rapport à l'animal, et donc dans la nature, l'humain peut être différent.

De beaucoup de points de vue, les différences qui peuvent être constatées dans la réalité naturelle terrestre entre l'humain et l'animal sont de l'ordre de différences de mesures, de degrés. En plus et en moins.

Certains animaux ont un odorat, une ouïe ou une vue bien meilleure que nous.

Les animaux ont des affections parfois beaucoup plus étendues ou plus fidèles.

Ils ont une certaine capacité de langage en ce sens qu'ils sont capables d'émettre des sons pour s'exprimer et de comprendre, par un apprentissage, quel comportement leur est demandé par certains sons particuliers.

Il est clair qu'aucun animal ne peut pratiquer le langage oral des humains, mais les possibilités animales par rapport au langage oral sont imprécises et il est compliqué de préciser les spécificités du langage oral humain qui a longuement évolué durant la préhistoire.

Entre le langage oral animal et le langage oral humain, il y a une différence qualitative ou de complexité. Mais, y a-t-il une spécificité plus précise permettant l'expression de réflexions profondes ?

Il n'y a pas de doute que, par un apprentissage, certains animaux sont capables de reconnaître beaucoup de symboles et d'en comprendre le sens.

Le langage par signes n'est qu'un langage par gestes (sans inscription sur un support matériel) qui a toujours été pratiqué tant par les animaux que par tous les hominidés de l'histoire.

Les capacités techniques des animaux sont parfois plus affûtées.

Certains animaux sont capables d'imitations étonnantes comme ces éléphants capables de réaliser des dessins complexes après



un apprentissage spécifique.

D'autres animaux sont capables de comprendre la mort physique comme ces éléphants manifestant leur affection à un éléphant mort par des gestes funéraires lors desquels ils recouvrent son cadavre de branchages et expriment leur affection.

Certains animaux sont capables de trouver des solutions techniques pour un résultat à travers une chaîne complexe de liens de causalité.

Dans la réalité terrestre, on peut, par contre, observer un trait caractéristique de l'humain, c'est sa capacité d'abstraction du présent dans sa relation à un autre que lui-même.

Certes, certains animaux peuvent laisser des marquages matériels ou olfactifs pour d'autres à un moment où ceux-ci sont absents, mais il ne s'agit cependant que de gérer du présent à l'endroit ou au moment en cause même si leur action est déterminée à cet endroit et à ce moment par une connaissance d'un fait futur prévisible, ce qui se constate aussi lorsqu'un oiseau fait son nid pour sa future nichée.

Seul l'humain semble, par contre, pouvoir s'abstraire totalement du présent ou des besoins du présent pour penser librement un autre absent, voire même inventé.

L'humain est un être qui peut se percevoir en relation avec de l'absent dans la réalité naturelle présente à ses sens physiques.

Ainsi, il peut penser à un absent dans le lieu (dans l'espace) et au moment (dans le temps) où il se trouve et initier une

communication avec cet absent.

Cela lui permet, notamment, de manière libre et indéterminée, de prier un être invisible, non perceptible dans la réalité naturelle, mais aussi de s'adresser à un être invisible et non perceptible dans la réalité naturelle du présent (dans le temps ou l'espace) par une communication dont cet absent pourra prendre connaissance en un autre lieu (de l'espace) et/ou à un autre moment (du temps futur). Par exemple, je peux penser à un ami qui se trouve dans un autre pays (ailleurs dans l'espace) et lui adresser une lettre qu'il pourra lire plus tard (à un autre moment dans le temps).

Si la prière ne peut guère faire l'objet de comparaisons objectives avec les animaux dès lors que nous n'avons pas accès à l'intérieur de leur être, **la capacité d'abstraction du présent se manifeste**, par contre, objectivement et de manière observable dans la réalité naturelle, **par l'écriture** qui permet d'inscrire dans un support mobile une communication dont un absent peut prendre connaissance à un autre endroit dans l'espace et à un autre moment dans le temps.

Certes, l'humain doit apprendre à écrire et l'écriture dépend de diverses capacités physiques pour pouvoir être pratiquée, dont il peut être privé par l'immaturité, des circonstances ou des dégradations de santé.

Mais, en deçà des critères spirituels qui transcendent la réalité concrète, la capacité mentale d'abstraction du présent nécessaire à l'écriture entre absents n'est-elle pas « *la* » caractéristique de l'humain dans la réalité naturelle ?

Y a-t-il vraiment un humain tel que nous sans cette aptitude intérieure fondamentale, cette sensibilité libre et indéterminée à l'absent dans le présent de la nature ?

Cela rejoint d'ailleurs le critère distinctif habituel des historiens qui ne situent le début de l'histoire qu'au moment de l'apparition de l'écriture.

Peut-on qualifier d'humains « *tels que nous* », les homo sapiens de la préhistoire qui ont vécu pendant plus de cent mille ans sans pratiquer l'écriture alors même qu'ils savaient dessiner (comme le montrent, par exemple, les fresques magnifiques des grottes de Lascaux) et façonner des objets (comme, par exemple, des poteries) ?

Cette question en introduit une autre : comment se fait-il que pendant plus de cent mille ans, les homo sapiens ne semblent avoir jamais pratiqué l'écriture mobile entre absents ?

Certes, on peut observer que les Sumériens, inventeurs de l'écriture, y ont été incités par les besoins de comptabilité de leur commerce autant que d'organisation de leurs cités et qu'ils ont disposé, avec l'argile abondante dans leur région, d'un matériel particulièrement adéquat pour en faire des tablettes adaptées à l'écriture mobile entre absents. Mais, l'explication est-elle suffisante ?

La communication entre absents n'a-t-elle pas toujours été utile et nécessaire, même dans les forêts, les villages ou parmi les chasseurs-cueilleurs de la préhistoire ? N'y a-t-il pas toujours eu partout des matériaux, fusse la pierre ou le bois, qui auraient pu

être utilisés pour des communications entre absents ?

Que s'est-il passé, durant le quatrième millénaire, pour faire accéder l'humanité à l'écriture ?

Un langage articulé permettant l'expression de réflexions profondes complexes (ce n'est pas celui du perroquet) a-t-il pu apparaître dans l'humanité (au-delà du langage basique des animaux) sans passer par l'écriture ?

Les connaissances sur les diverses formes d'intelligence animale obligent à mettre beaucoup de nuances et de prudence dans nos pensées, notamment dans les rapports d'un animal à l'absent.

Par contre, la distinction entre le langage oral (qui semble pratiqué par les homo sapiens depuis plus de 100.000 ans) et le langage écrit (pratiqué seulement depuis moins de 6.000 ans) semble plus nette.

Il s'agit de deux langages différents qui actionnent des parties différentes de notre cerveau et les liens entre ces deux langages ne doivent pas nous faire oublier la spécificité et la nouveauté du langage écrit (l'écriture) par rapport au langage oral beaucoup plus ancien dans l'histoire du monde.

L'écriture, apparue chez les Sumériens, pourrait-elle être un critère principal dans la réalité terrestre de l'apparition de l'homme créé à l'image de Dieu ?

Comment ne pas observer ici le rattachement de tout le récit du début de la Genèse au pays de Sumer (le sud-est de l'Irak et de l'ancienne Mésopotamie) ?

1. Abraham vient de Ur (la capitale de Sumer),

2. Babel est situé dans le même pays de Sumer,
3. le Tigre et l'Euphrate (évoqués dans le récit imagé du jardin d'Eden) coulent dans ce même pays de Sumer où se rejoignaient aussi d'autres fleuves qui correspondent au récit biblique (Wadi al Batin, Karkheh et Karoun),
4. l'adamah (littéralement : la terre rouge) dont est tiré l'humanité nouvelle correspond à l'argile rouge présent en abondance dans le pays de Sumer et qui a permis d'y inventer l'écriture,
5. le déluge qui a inondé cet adamah paraît correspondre exactement à l'une des grandes inondations qui ont recouvert à plusieurs reprises le pays de Sumer de très faible altitude au bas de montagnes et au bord du golfe Persique,
6. le récit de la Genèse situe la création dans le quatrième millénaire avant Jésus-Christ qui est l'époque de l'invention de l'écriture par les Sumériens,
7. l'écriture a été inventée par l'usage de tablettes d'argile rouge (l'adamah dont est tiré l'adam),
8. la première écriture sumérienne était faite d'images et le récit de la création parle de l'homme comme une « *image* » de Dieu,
9. la description de la création de l'humain peut être lue et comprise exactement comme un acte d'écriture : l'homme est créé par de la poussière extraite de l'argile rouge comme l'écriture sumérienne est créée par de la poussière retirée de l'argile rouge,
10. la structure du début de la Genèse et son genre littéraire

correspondent aux écrits des Sumériens,

11. le nouvel Adam, le Christ, est la Parole faite chair, soit une expression qui renvoie à l'écriture qui, en fait, est elle-même l'inscription d'une pensée immatérielle dans un support matériel, donc une parole faite chair,

12. et, enfin, comment ne pas relever que c'est par l'écriture d'hommes créés que Dieu donne Sa Parole, l'Écriture Sainte, la Parole de Dieu.

De tels indices incitent, au moins, à considérer l'hypothèse que l'écriture soit un marqueur pertinent de l'apparition (de la création) de l'humain à l'image de Dieu dans l'histoire concrète.

Comment expliquer la tardiveté de son invention par rapport à l'émergence des homos sapiens, par rapport à l'émergence du langage oral ?

Est-ce que le souffle spirituel qui a créé l'humain a pu avoir un effet physique sur son cerveau ou sur sa vie psychique et intellectuelle rendant l'écriture possible ? C'est envisageable et les neurosciences actuelles sont très ouvertes aux effets des réalités psychiques sur le fonctionnement du cerveau. Mais, on peut tout aussi bien penser que Dieu a créé l'humain par son souffle spirituel à un stade des processus évolutifs de la nature par lesquels il a façonné le corps humain, lorsque le cerveau nécessaire à l'écriture a atteint un état permettant l'écriture.

Est-ce que le souffle spirituel créateur de l'humain a été nécessaire ou déterminant pour rendre l'humain capable d'écrire ou est-ce que ce souffle spirituel est intervenu lorsque

l'humain est devenu capable d'écrire ? La question reste sans réponse.

Mais, par contre, l'humain créé à l'image de Dieu a pu, du fait de sa double nature corporelle et spirituelle, acquérir, lors de sa création par un souffle divin, un sens de l'infini et de l'éternel sans lequel il semble qu'il ne pourrait percevoir Dieu dans la totalité de la double nature, corporelle et spirituelle, de son être.

Ce qui est certain c'est que, dans sa pensée intérieure, un humain (lorsque son cerveau a la maturité nécessaire sans dégradation excessive) a la capacité de se représenter en images, en toute liberté et sans limites, n'importe quelle donnée disponible dans sa mémoire et de combiner toutes les images de sa pensée avec n'importe quelle variable et n'importe quelle autre donnée. Cette liberté illimitée d'imaginer nous permet de transformer dans notre pensée la couleur, la forme ou la position de n'importe quel objet, et même d'inventer des objets inexistant dans le réel, de penser un soleil vert, de transformer un rond en carré, de voir un sapin sur la mer, de marcher sur l'eau, de voler au-dessus de la tour Eiffel, etc.

Dans notre pensée, tout nous est possible sans aucune limite. Nous pouvons imaginer n'importe quoi, même si cela n'a aucune réalité concrète.

La pensée humaine peut ainsi disposer librement de tout ce qu'elle met en images à l'intérieur d'elle-même, et peut ainsi créer en elle-même n'importe quoi, par n'importe quelle combinaison de ce dont elle peut disposer ou qu'elle invente en elle-même. La puissance et l'étendue créatrices de la pensée

humaine sont illimitées et permettent toutes les fantaisies imaginables, par un infini de combinaisons.

Dans le niveau de réalité de la pensée, l'humain n'est-il pas « *comme* » Dieu, à l'image de Dieu ? Il peut créer et transformer librement et sans limites. Il peut aussi penser l'infini et l'éternel.

N'est-ce pas parce qu'il a, en lui, cette capacité de créer de la pensée par une combinaison infinie des données de sa mémoire, que l'humain a pu recevoir, lors de la Création, la maîtrise du monde créé, que Dieu lui a confié la tâche de gouverner le monde et toutes les créatures ?

N'est-ce pas aussi parce qu'il a reçu cette liberté de pouvoir imaginer sans limite toutes les combinaisons qu'il peut vouloir penser que l'humain est devenu responsable des choix que cette liberté permet, mais, plus encore, de l'amour que cette liberté permet.

C'est ici que nous pouvons penser à l'écriture. N'est-ce pas parce que la pensée humaine peut effectuer volontairement d'infinies combinaisons à l'intérieur de l'humain qu'elle rend cet humain capable, à l'extérieur de lui-même, de pratiquer l'écriture ?

Le souffle divin, qui crée l'humain et y a tracé un esprit, n'a-t-il pas aussi ouvert, en l'humain, une capacité infinie de créer une image de sa pensée immatérielle dans un support matériel comme Dieu lui-même l'a fait en le façonnant à son image par une action que la Genèse représente comme une écriture retirant de la poussière de l'argile rouge ?



Car, attention, l'écriture ce n'est pas un simple dessin ou quelques mots ou images dessinés. L'écriture est un système infini de combinaisons de mots écrits qui désignent les êtres et les idées, par lequel le monde intérieur de la pensée (qui peut librement combiner des images à l'infini en elle-même) peut s'exprimer à l'extérieur d'elle-même avec les mêmes possibilités infinies de combinaisons.

L'écriture est un système qui permet d'exprimer à l'extérieur de la pensée et avec des signes graphiques, la même infinité de combinaisons que celle qui existe à l'intérieur de la pensée humaine. Comme dans ma pensée, je peux écrire que le soleil est vert, qu'un rond est carré, que la tour Eiffel se trouve au milieu de la mer ou que je marche sur la planète Mars.

Tout ce qui est impossible dans le réel concret est possible et peut être créé dans le monde intérieur de la pensée, comme dans le monde extérieur de l'écriture.

N'est-ce pas ces combinaisons infiniment possibles de notre pensée qui nous donnent accès aux combinaisons infinies d'un système d'écriture ?

Et, inversement, l'utilisation d'un tel système d'écriture n'est-elle pas la preuve d'une pensée capable de l'infinité de combinaisons et de la libre créativité qui caractérise l'écriture ?

N'est-ce pas parce qu'il a en lui cette faculté de pouvoir librement, volontairement et de manière illimitée et infinie, penser les données qu'il a reçues en lui et créer librement des combinaisons, que l'humain a seul accès au système illimité

qu'est l'écriture et, notamment, au système illimité des mathématiques.

Le système illimité et infini de l'écriture, qui applique à l'extérieur la pensée humaine intérieure, lui permet d'extérioriser sa pensée dans la même mesure et ainsi de partager cette pensée avec d'autres que lui-même, et, plus profondément, de partager cette pensée dans un lien d'amour et de communion.

La pensée et l'écriture ne sont-elles pas les deux faces, intérieure et extérieure, de la spécificité de l'humain créé à l'image de Dieu ?

Est-ce que les animaux ont ce sens de l'infini et de l'éternel que montre cette spécificité à double face ?

L'incapacité d'un animal de pouvoir utiliser un système d'écriture infini n'indique-t-il pas son incapacité mentale à pouvoir s'abstraire du présent par une pensée capable de se représenter librement le réel par des images et des combinaisons d'images, de manière infinie et créatrice ?

Les animaux les plus proches des humains sont probablement capables, dans une certaine mesure, d'exprimer un équivalent des mots d'un langage oral désignant une chose ou une idée et de comprendre des signes oraux ou écrits. Certaines combinaisons de signes peuvent aussi être comprises comme un ensemble signifiant par un animal. Des animaux peuvent manifester une certaine maîtrise des nombres, voire de certaines opérations de nombres.

Mais, il semble qu'en aucun cas, on ne trouve le moindre indice d'une capacité animale de pouvoir gérer et combiner volontairement des données de manière infinie comme notre pensée humaine et l'écriture (y compris l'écriture mathématique) nous le permettent à l'intérieur et à l'extérieur de nous-mêmes.

L'animal pourrait peut-être apprendre un système limité de combinaisons de données, mais non un système illimité d'écriture que permet la pensée humaine parce qu'elle est elle-même illimitée et donc libre.

Mais, il ne faut évidemment pas en déduire que celui qui n'écrit pas ne serait pas humain.

Ce n'est pas l'écriture elle-même qui est essentielle à l'existence d'un humain. Un humain est pleinement humain même s'il n'a pas appris à écrire, s'il n'a pas encore la maturité cérébrale lui permettant d'écrire ou s'il a perdu la capacité d'écrire pour un motif quelconque.

De même, ce n'est pas davantage la pensée dans le cerveau qui est essentielle à l'existence d'un humain. Il est pleinement humain même si la maturation de son cerveau est encore insuffisante pour penser ou si son cerveau dégradé ne lui permet plus de penser.

Le souffle spirituel dans un corps qui fait exister un humain, une âme immortelle à l'image de Dieu, ne permet jamais de détruire l'humain créé par une dégradation de son corps ou d'une partie de son corps comme son cerveau. Les faiblesses ou les dégradations de notre corps ne peuvent tuer l'âme, la

personne humaine.

Mais, même si son corps, son cerveau et/ou son milieu culturel ne permettent pas à un humain particulier de savoir écrire dans certaines circonstances, tout humain n'a-t-il pas, dès sa conception et de manière inaltérable, « *quelque chose* » qui lui permet, lorsque son corps est mature et en bonne santé, d'apprendre et de pratiquer l'écriture ?

Le seul fait de savoir communiquer des informations par un langage est une capacité qu'on peut retrouver chez les animaux, mais elle ne suffit pas pour savoir lire et écrire comme un humain.

Il faut donc creuser davantage.

L'écriture, ce n'est pas seulement du dessin signifiant. Certains animaux semblent capables d'une telle communication.

L'écriture, c'est un système de matérialisation de la pensée qui permet d'exprimer librement n'importe quelle image ou combinaison d'images même totalement inventées. C'est de cela et de cela seulement qu'il est question ici dans notre réflexion sur la différence entre l'humain et l'animal.

Il s'en dégage deux questions.

Première question : un animal peut-il se représenter volontairement dans sa pensée n'importe quelle image d'une réalité vue ou inventée, et n'importe quelle combinaison de telles images ?

Attention à chaque détail de cette question complexe :

1. se représenter dans sa pensée = imaginer
2. volontairement = un choix intérieur libre de penser à quelque chose
3. n'importe quelle image (un pictogramme intérieur) d'une réalité vue ou inventée = une faculté de pouvoir imaginer de manière créative non seulement ce qui est connu mais n'importe quelle invention de l'imagination
4. n'importe quelle combinaison (une construction intérieure d'images) = une possibilité de relier librement les images volontaires de la pensée pour en faire des récits, des raisonnements, des poésies ou n'importe quoi d'autre.

Deuxième question : l'écriture est-elle un critère adéquat pour répondre à la première question ?

Si nous répondons « *non* » à la première question (même si cette réponse négative ne résulte que d'un seul détail), cette seconde question propose un critère pour expliquer cette réponse négative. N'est-ce pas parce qu'il n'a pas la capacité libre d'imaginer n'importe quoi que l'animal n'écrit pas car l'écriture qui permet d'écrire n'importe quoi n'est que l'expression de la capacité intérieure correspondante ?

Si, au contraire, nous répondons « *oui* » à la première question (dans tous ses détails), cela me semble contredit par l'absence totale et persistante de toute expression extérieure de la capacité qui serait ainsi attribuée à un animal.

L'écriture ne s'avère pas ainsi être elle-même le critère de distinction entre l'humain et l'animal, mais elle en est la

manifestation, l'expression concrète, indépendamment de la capacité concrète des individus.

En effet, quelle que soit la différence concrète observée, il est évident que, dans la pratique, l'humain n'est pas moins humain parce qu'il ne peut pas, dans certaines circonstances concrètes, pratiquer le langage oral ou l'écriture dans la réalité, par immaturité, manque d'apprentissage, ou dégradation de santé.

Ce qui fait la différence tient à une réalité plus profonde. Celle qui permet de parler et d'écrire.

L'écriture, comme système organisé de signes écrits, permettant de communiquer n'importe quelle information, sans être limité dans l'espace et le temps du présent, est un préalable aux capacités d'accumuler des savoirs jusqu'à faire de la chimie ou de la physique, ou construire des armements sophistiqués. Ces réalisations humaines supposent calculs écrits et plans écrits.

Si l'écriture est possible pour un humain, n'est-ce pas parce qu'en lui-même, il a une capacité d'imaginer librement n'importe quoi, de se représenter en lui-même n'importe quelle image de réalités existantes ou même de n'importe quelle réalité inventée ?

N'est-ce pas, dans la nature, le marqueur le plus pertinent de la différence entre l'humain et l'animal ?

On peut trouver quelques échos d'une telle approche dans le dernier livre de **Stephen Hawking** (« *Brèves réponses aux grandes questions* », octobre 2018).

D'un point de vue scientifique, il ne considère pas autrement la

singularité humaine.

Hawking observe que, récemment dans l'histoire de l'univers, « a commencé une phase de « transmission externe » » et que « Certains veulent réserver le terme « évolution » à la transmission interne du patrimoine génétique, et le refuser à sa transmission externe. Cela me semble être une vue trop étroite. Peu importe que nous soyons plus forts ou plus intelligents que nos ancêtres des cavernes, ce qui nous distingue d'eux est le savoir que nous avons accumulé pendant les dix derniers milliers d'années... Je pense qu'il faut avoir une vision plus vaste et inclure la transmission externe d'information à celle par l'ADN, comme moteur de l'évolution... » (p. 95-96).

Hawking ne dit pas un mot de la succession des différents hominidés, mais il met en évidence cette capacité extraordinaire de l'humain à pouvoir penser en imaginant librement en lui-même tout ce qu'il veut et le caractère fondamentalement décisif du langage écrit qui exprime à l'extérieur de l'humain sa pensée libre intérieure.

*« L'imagination reste notre outil le plus puissant. Grâce à elle, on peut se transporter n'importe où dans l'espace et le temps, et assister par la pensée aux phénomènes les plus incroyables, tout en conduisant, en somnolant ou en faisant semblant d'écouter un raseur pendant un dîner en ville... »*

*L'esprit humain est fascinant. Il peut concevoir la magnificence des cieux et l'arrangement des composants de la matière » (p. 206-207).*

*« Faites confiance à votre imagination. Faites advenir le futur » (p. 213).*

N'est-ce pas pertinent pour décrire la différence par laquelle, dans la nature, l'humain a pu recevoir la capacité de gouverner toute la création ?

À l'origine de l'apparition de la vie, Hawking rappelle que « La

*Terre est surtout composée d'éléments lourds comme le carbone et l'oxygène. D'une façon ou d'une autre, ces atomes se sont assemblés pour former les molécules d'ADN...*

*Cette molécule ... se reproduit, et propage l'information génétique qui est codée par la séquence des acides nucléiques...» (p. 92).*

*« Quand l'ADN se reproduit lui-même, il y a parfois des erreurs. Beaucoup sont fatales et s'éliminent d'elles-mêmes. Certaines sont indifférentes, sans impact sur la fonction du gène. Et certaines autres, favorables à la survie de l'espèce, sont « choisies » et retenues par la sélection naturelle » (p. 94).*

*« L'ADN transmet le code de la vie d'une génération à l'autre » (p. 191-192).*

*« Le processus d'évolution biologique a d'abord été très lent. Il a fallu 2,5 milliards d'années pour passer des premières cellules aux premiers animaux multicellulaires, et un autre milliard d'années pour passer des poissons et des reptiles aux mammifères. Mais, à partir de là l'évolution semble s'être accélérée. Il n'a fallu que 100 millions d'années pour passer des premiers mammifères à nous. La raison en est que les premiers mammifères possédaient les prototypes de la plupart de nos organes actuels ; il ne manquait plus qu'un petit réglage pour passer aux humains.*

*Avec l'espèce humaine, l'évolution a atteint un seuil critique, comparable en importance à l'apparition de l'ADN. Ce fut le développement du langage, et particulièrement du **langage écrit**. Dès lors, l'information pouvait passer de génération en génération, autrement que par l'ADN » (p. 94).*



« *Quelque part, au long des 13,8 milliards d'années de notre histoire cosmique, quelque chose d'extraordinaire s'est produit. Ce traitement de l'information est devenu si intelligent qu'est apparue la conscience* » (p. 191).

C'est ainsi que Hawking considère la transmission externe de l'information par l'écriture comme la nouveauté la plus importante depuis l'apparition de la vie par les premières molécules d'ADN, mais aussi comme le fondement « extraordinaire » (du point de vue scientifique) de l'apparition de la conscience humaine et de l'évolution désormais confiée à l'humain. La différence qui nous distingue de « *nos ancêtres des cavernes* ».

La possibilité d'une transmission externe par l'écriture n'est-elle pas le témoin extérieur de la liberté intérieure de l'imagination propre à une pensée humaine ?

Son apparition n'est-elle pas le signe visible extérieur de cet être nouveau qu'est l'humain créé à l'image de Dieu ? Le signe de sa différence dans la nature.

Le critère proposé est cependant intérieur, dans la pensée. L'écriture n'en est que le mode d'expression extérieur qui, lorsque le corps est immature ou dégradé, peut être absente.

Et, tout aussi certainement, la pensée elle-même, dans sa réalité cérébrale, peut aussi être affectée dans ses capacités selon les circonstances concrètes.

Une personne est pleinement humaine parce que si son corps (y compris son cerveau) était mature et guéri, elle pourrait écrire,

alors que, même avec un corps en parfaite santé et parfaitement mature, un animal n'écrit pas.

À cet égard, il faut, bien sûr, d'abord savoir dessiner, sculpter ou graver, avant de pouvoir écrire.

Mais, l'expression artistique est un fait beaucoup moins précis que la pratique d'un système d'écriture. Quasi toute œuvre, autant animale que humaine, peut être considérée comme une œuvre « *artistique* ».

L'art peut exprimer l'âme humaine, mais la liberté de l'artiste exclut de pouvoir enfermer dans une définition précise et limitée ce qui fait ou non partie de l'art. En quoi certaines œuvres animales ne pourraient-elles être aussi belles ou artistiques que des œuvres humaines ?

L'imprécision de ce qui est « *artistique* » ne permet guère d'y voir un critère assez précis pour distinguer l'humain de l'animal.

Par l'écriture, l'humain ne montre-t-il pas qu'il est le seul, dans la nature, à avoir la possibilité d'accéder à une pensée libre en lui-même qui lui permet de se saisir en pensée non seulement de n'importe quel élément du réel, mais aussi de n'importe quel élément qu'il souhaite inventer et de tout combiner à son gré ?

Tout acte animal volontaire, comme tout acte humain volontaire, est précédé d'une volonté intérieure et de la mémoire de ce qui est nécessaire pour réaliser l'acte volontaire et atteindre son objectif.

Il me semble, par contre, que rien ne permet d'affirmer que l'objet précis de l'acte volontaire doive nécessairement être

représenté dans la pensée. Même chez un humain : lorsque je me lève pour aller manger, je ne me représente pas nécessairement le repas.

L'animal prend des initiatives en vue d'un but qui peut être précis. Il me semble qu'on ne peut rien en déduire quant à sa pensée ou son imagination, parce que c'est un but simple et concret dans le présent, et que sa mémoire, y compris ses apprentissages, suffit pour comprendre son initiative.

Rien ne permet d'affirmer que la compréhension de l'acte précis demandé à un animal doit nécessairement être représenté dans la pensée, être « *imaginé* » (pensé en images intérieures) pour pouvoir être exécuté par lui. La mémoire animale suffit à expliquer que votre chien comprenne et exécute les indications simples que vous lui donnez.

Certes, rien ne permet d'exclure que le cerveau d'un animal puisse générer des images dans une phase de sommeil, voire dans la réalité éveillée.

Mais, comme pour un rêve humain, on est ici dans l'involontaire.

L'animal peut, dans une certaine mesure, agir volontairement et le choisir librement. Mais, est-il capable de se représenter « *volontairement* » des images en lui-même ?

Actuellement aucun élément ne semble permettre de penser qu'un animal soit capable d'imaginer, c'est-à-dire de se représenter volontairement des images dans sa pensée, et, a fortiori, librement, sans prédétermination par l'effet d'un besoin

ou de circonstances.

Si tel était le cas, il y en aurait une manifestation externe. Or, ce n'est pas le cas.

Et, à supposer que l'animal soit capable de représentations imagées intérieures volontaires, l'animal est-il capable de se représenter des images « *inventées* », autres que les réalités contenues dans sa mémoire ?

À cet égard, il peut être constaté avec précision que l'écriture est un système organisé de signes extérieurs matérialisés permettant de communiquer volontairement n'importe quelle pensée de n'importe quelle image intérieure réelle ou inventée.

Et, à supposer même que l'animal soit capable de représentations imagées intérieures volontaires de réalités librement inventées, l'animal est-il capable de se représenter en images « *n'importe quelle combinaison d'images* » et penser ainsi de multiples éléments ensemble, de manière illimitée ?

Rien ne prouve qu'une telle représentation intérieure soit nécessaire à l'intelligence animale observable.

Ainsi, un animal peut percevoir plusieurs éléments d'une situation et des liens de causalité qui vont déterminer ses choix. Mais, une appréhension directe des multiples éléments en cause de la situation concrète n'implique pas nécessairement qu'il ait dû se les représenter en images dans sa pensée pour agir comme il l'a fait.

Vous-même, lorsque vous préparez votre dîner, vous faites une combinaison d'actes multiples (comme le chimpanzé) à la fin

desquels vous amenez sur la table différents plats qui, chacun, a fait l'objet de multiples prestations. Pour faire tout cela, généralement, vous ne vous êtes rien représenté en vous-même. Pas besoin de penser en images tous les préparatifs. Vous savez. Vous réalisez.

Ainsi, un chimpanzé montre certes de l'intelligence, une capacité de relier des éléments par des liens de causalité et d'en déduire une décision efficace. Mais, est-ce pour autant de la réflexion, c'est-à-dire une pensée qui fait un retour sur elle-même pour examiner une situation ? Rien ne le prouve, ni ne le manifeste de manière certaine sans écriture. Il peut s'agir d'une appréhension directe d'une intelligence qui, chez les animaux, peut, parfois, être plus étendue et plus efficace que chez les humains.

Sans la preuve que donne l'écriture, rien ne prouve qu'il s'agisse réellement de réflexion, ni qu'il y ait une représentation intérieure.

Même avec une motricité manuelle aussi fine que la nôtre, le chimpanzé n'écrirait pas.

S'il y avait un seul cas d'un animal qui écrit, il y aurait un doute dans tous les autres cas. Mais, un animal n'écrit pas. **Jamais**.

Le seul fait qu'il n'y a jamais d'écriture chez aucun animal permet d'y percevoir une possible manifestation extérieure d'un critère distinctif de l'humain.

Et, au contraire, l'absence de toute manifestation extérieure d'une représentation intérieure libre d'images dans la pensée

permet d'en constater l'absence car, sinon, certains animaux écriraient.

La situation est toute différente pour un humain. Lorsque l'humain n'écrit pas, c'est **toujours** parce qu'il lui manque quelque chose : de la maturité, de la santé ou de l'apprentissage.

Selon les circonstances, l'humain peut écrire ou ne peut pas écrire. Mais, ce n'est que dans l'espèce humaine qu'il existe de l'écriture.

Ce qui manque à certains humains pour pouvoir écrire est un empêchement qui ne met pas en cause ce qu'ils sont. Dès lors qu'il s'agit d'un empêchement, on peut a priori admettre que la condition intérieure nécessaire à l'écriture empêchée n'est pas nécessairement absente.

Ce qui manque à tous les animaux pour pouvoir écrire est une constante sans empêchement et les distingue dès lors des humains.

La manifestation extérieure qu'est une pratique de l'écriture prouve la réalité intérieure nécessaire à cette écriture, même si l'absence de la pratique de l'écriture (qui dépend d'autres conditions précitées) ne prouve pas l'absence de la réalité intérieure nécessaire mais non suffisante pour pouvoir écrire.

Est-ce deux poids, deux mesures ? Non.

Pour l'humain, comme pour l'animal, il faut regarder ce qui est possible dans l'espèce.

Chez l'humain, pour savoir si ils sont capables d'imaginer, et de se représenter des images, nous en avons la preuve par

l'écriture qui reproduit à l'extérieur un nombre infini d'images et de combinaisons d'images de faits réels ou inventés. Une telle expression extérieure serait impossible si ce qui est écrit ne pouvait être d'abord pensé avec la même liberté infinie.

Cette manifestation extérieure qu'est l'écriture est parfois (et même le plus souvent) présente, mais pas toujours. Un seul cas d'écriture suffit cependant pour dire que l'espèce en est capable.

Chez l'animal, aucun cas d'écriture ne peut être observé. Aucun. C'est pour cela qu'il peut en être déduit qu'il leur manque la réalité intérieure qui permet à l'humain, et uniquement à l'humain, d'écrire.

Et là, on peut certes penser à la spécificité de la conscience humaine et de la vie spirituelle qui s'y déploie, mais pour l'instant nous discutons de la différence entre l'humain et l'animal dans la réalité concrète observable.

Aucun trait strictement physique ne peut suffire à distinguer l'humain de l'animal car nous appartenons physiquement à une même nature.

Mais, dans la réalité concrète, ce qui semble exclusivement humain, c'est la capacité intérieure de pouvoir librement se représenter et penser volontairement des combinaisons d'images dont la pratique d'une écriture est la manifestation extérieure, même si cette capacité peut elle-même être empêchée par l'état du corps.

L'universalité de l'intelligence de l'humain lui permet de « *tout* » penser et sa pensée n'est pas limitée aux seules

connaissances présentes dans le réel ou dans sa mémoire. La pensée humaine peut s'étendre « *à l'infini* ».

C'est bien ce type d'intelligence propre à l'humain qui permet l'écriture.

À cet égard, la question de la différence entre homme et animal peut rebondir aux limites de la préhistoire. Au-delà de la différence actuelle entre homme et animal, nous pouvons nous interroger sur la différence entre humains et préhumains puisque notre corps vient de processus évolutifs qui n'ont pas commencé avec la création des premiers humains.

Il ne faut pas oublier que, dans les sciences préhistoriques, le mot « *homo* » est utilisé par pure convenance pour désigner tout hominidé ayant avec nous une ressemblance morphologique et que l'espèce humaine n'est qu'une espèce d'hominidés parmi d'autres. Ce n'est en rien un indice suffisant pour y reconnaître un humain à l'image de Dieu, une âme spirituelle créée par Dieu.

Tous les hominidés de la préhistoire ne sont pas des âmes immortelles.

À cet égard, la différence entre humain et animal, c'est aussi la différence entre humains et préhumains à un moment de l'histoire.

Mais, jamais un animal ne pourrait devenir naturellement un homme avec une double nature corporelle et spirituelle, et c'est pourquoi l'Église ne cesse d'enseigner une nécessaire création par Dieu.



Bien que de nombreux chrétiens d'aujourd'hui ne parviennent plus, depuis Darwin et les découvertes de l'exégèse historico-critique, à croire à la création d'Adam et Ève dans l'histoire concrète, celle-ci demeure un fondement essentiel de la foi chrétienne, une constante dans l'enseignement du Magistère.

Nous ne sommes pas un produit aléatoire de la nature, mais des êtres pour l'émergence desquels le Créateur a fait concourir tous les processus évolutifs pour y insuffler sa vie d'amour et rendre possible un partage de sa vie éternelle.

On est homme capable d'éternité ou on ne l'est pas. On ne le devient pas progressivement et on ne peut davantage cesser de l'être. C'est pourquoi la création de l'humanité ne peut qu'être un fait historique qui a une date concrète dans l'histoire, ce qui n'implique nullement de rejeter tout processus évolutif du corps humain, dès lors que c'est par un souffle spirituel que cette création s'est réalisée dans un corps que Dieu a façonné par son évolution.

Mais, il est certain qu'aucun animal, même très supérieur, voire demain augmenté peut-être par de l'intelligence artificielle, ne pourrait franchir le passage vers cet infiniment autre qui nous caractérise et dont nous cherchons ici des traces observables.

Il n'y a qu'une seule nature terrestre et cette nature est une nature animale dans laquelle nous vivons avec notre double réalité corporelle et spirituelle, mais qui ne peut et n'a jamais pu, en aucune manière, évoluer pour accéder à notre humanité corporelle et spirituelle,

Est-ce que le comment nous échappe ? Oui, certainement, non seulement pour notre création spirituelle mais aussi par rapport à ce que cette création a pu susciter corporellement de tout à fait singulier. Ce qui est vrai tant pour notre création que pour l'incarnation virginale du Christ.

Il faut sans cesse rejeter les caricatures qui faussent la réalité du style : non, on ne descend pas du singe ; non Dieu n'a pas transformé un animal en homme ; non, la Genèse ne peut se comprendre de manière fondamentaliste par une interprétation mot à mot qui n'en donne qu'une caricature ; non il n'y a pas de contradiction entre la foi et la science ; non aucun dogme de l'Église ne rejette ou ne contredit les processus évolutifs observés par la science,...etc.

En créant Adam et Ève et par eux seuls toute l'humanité à Son image, Dieu n'a pas fait d'un animal un homme. Il a créé des êtres nouveaux pour lesquels il a façonné un corps depuis les origines. Non pas avec n'importe quelle pâte, mais en faisant concourir toutes choses créées par Lui.

Lors de la création d'Adam et Ève, ce qui est créé ex nihilo, ce n'est pas quelque chose, c'est quelqu'un. Ce n'est pas un corps, c'est une personne.

Le corps humain a été façonné par Dieu selon les lois naturelles. Il fait partie de la nature et a évolué comme la nature et avec elle.

Ce qui est créé ex nihilo, c'est un être nouveau, des personnes, des âmes immortelles capables de partager éternellement la vie

de Dieu. Leur corps a été façonné par de nombreux processus évolutifs durant des milliards d'années. C'est aujourd'hui un enseignement sûr de la dernière encyclique du Pape François.

Il en va de même pour le Christ, le nouvel Adam. Son corps vient par Marie et toute son ascendance généalogique. Ce corps n'a pas été créé au moment de l'incarnation. Pour le Christ vivant de toute éternité, ce qui a été créé ce n'est certes pas non plus sa personne divine éternelle, mais cet être nouveau, absolument nouveau dans ce monde, qu'est le Christ incarné, vrai Dieu et vrai homme. C'est ce que le Pape Benoît XVI a mis en lumière dans son dernier livre : « *l'incarnation est une création* ».

### **8. L'adam terrestre mis dans l'Eden spirituel**

L'exégèse traditionnelle considère souvent le début de la Genèse comme la réunion de deux traditions distinctes de la création et non comme une suite chronologique. Cette perspective risque de cacher une distinction essentielle entre la création matérielle et l'événement extraordinaire qu'a constitué, dans l'histoire, la création des humains, de personnes avec une âme immortelle capables de partager la vie éternelle de Dieu, d'êtres faits d'un corps mais aussi d'une vie spirituelle spécifique, participants à la vie des cieux autant qu'à la vie de la terre.

Le premier chapitre de la Genèse nous parle de la création des

espèces et de la création spécifique de l'espèce adamique. Dieu crée le figuier, le chameau, mais aussi l'adame. Lorsqu'il crée l'adame, mâle et femelle, c'est avec le projet de faire un être à son image, mais, dans le temps, il crée d'abord une espèce. C'est ensuite, au sein de cette espèce, qu'il va créer Adam et Ève.

L'ancêtre biologique de l'adame a d'abord été un être cellulaire, guère différent des végétaux, ensuite, un être aquatique puis un être quadrupède. Son cerveau s'est développé. À un moment, le chapitre 2 de la Genèse nous dit que l'adame (mentionné avec un article indéfini qui confirme qu'il s'agit de l'espèce des adames) est devenu un être vivant après qu'il ait été façonné et insufflé par Dieu, puis qu'il a été amené par le Créateur dans son « *paradis* », l'Eden.

Les images de la Genèse nous invitent à « *imaginer* » ce que fut la création, à chercher à comprendre comment, sous l'inspiration de l'Esprit Saint, l'auteur de la Genèse, en composant le texte avec des récits de provenances multiples, a « *imaginé* », représenté en images, ce que fut le début de notre histoire avec une intelligence parfois beaucoup plus riche et profonde que ce que nous pouvons penser parfois trop vite d'auteurs très anciens.

L'auteur de la Genèse croyait aussi fermement à la création des premiers humains dans l'histoire que nous croyons à l'incarnation de Dieu lui-même dans un corps d'homme un peu plus tard dans le cours de cette même histoire.

Nous représenter ces réalités, et, notamment, le jardin d'Eden, demande un grand effort d'interprétation à renouveler sans

cesse selon l'état de nos connaissances actuelles, en oubliant jamais de considérer que le réel dépasse infiniment nos images qui peuvent s'approcher un peu de la réalité terrestre et si peu de la réalité spirituelle.

Le mot hébreu « *eden* » semble provenir du mot « *adown* » qui signifie seigneur, maître. C'est le paradis, le monde surabondant de Dieu, la réalité spirituelle de Dieu. Mais, ce mot peut aussi trouver son étymologie dans le mot sumérien « *edin* » (champ/plaine/steppe fertile) qui en akkadien deviendra « *edinu* » (vallée/jardin en tant que lieu cultivé et florissant).

Pour un Sumérien du quatrième, du troisième ou du deuxième millénaire avant Jésus-Christ, l'Edin ou l'Eden (car les deux prononciations semblent possibles en sumérien) c'est tout simplement la vaste plaine fertile du sud de la Mésopotamie qui rejoint le Golfe Persique là où se rejoignent de grands fleuves venus des montagnes qui confluaient pour former un fleuve unique rejoignant le Golfe Persique (actuellement nommé le Chatt-el-Arab) : le Tigre et l'Euphrate, mais aussi le Karkheh et le Karoun (actuellement distincts mais qui s'écoulaient jadis très proches et parfois réunis) ainsi que le Wadi al Bati (actuellement asséché depuis plus de trois mille ans).

Le texte de la Genèse semble y faire clairement mention pour situer le jardin d'Eden, mais les événements du récit vont transcender la réalité terrestre et révéler, en fait, une histoire entre le Créateur et les humains créés à son image dans laquelle l'eden terrestre ne fait plus qu'un avec l'eden de Dieu. C'est là l'élément neuf. Il n'est pas dans la plaine de Sumer qui existe

depuis des millénaires, mais dans le paradis spirituel incréé de Dieu, ce paradis que Jésus promettra au bon larron crucifié avec lui, ce paradis dans lequel le Créateur met l'humain créé à son image.

Nous pensons facilement que, de manière réelle pour les uns ou seulement symbolique pour d'autres, le jardin d'Eden est un paradis terrestre créé par Dieu quelque part sur la terre, là où Adam et Ève ont vécu.

En réalité, il semble que la Genèse nous donne un point de vue autre. Dieu n'a pas créé un paradis sur la terre ou un jardin terrestre extraordinaire, mais il a planté un jardin dans l'Eden (Gn 2, 8).

Voyez la différence essentielle ! Le paradis terrestre n'est pas « *sur* » la terre mais « *dans* » le ciel. C'est une réalité terrestre introduite « *dans* » le ciel.

Adam et Ève nous sont présentés comme ayant vécu dans le paradis sur la terre, là où ils vivaient, mais rien ne permet de penser que la réalité terrestre de cet endroit ait été extraordinaire. Ce qui est extraordinaire, c'est que cet endroit a été planté dans le paradis, dans l'Eden de Dieu.

Symbolique ? Bien sûr ! Comment exprimer autrement avec des mots humains la création spirituelle d'un être radicalement nouveau en communion avec Dieu ? Si le récit était réduit à une vision humaine terrestre, il ne pourrait nous parler de l'essentiel.

Pédagogique ? Bien sûr aussi ! Dieu vient se révéler et nous révéler qui nous sommes. Des êtres à son image : radicalement

nouveaux, parce que nous ne sommes pas que des esprits, mais un mélange de corps et d'esprit.

Le récit n'est cependant pas une fable. Il nous parle de la réalité, mais de toute la réalité, pas seulement de la réalité spirituelle, ni seulement de la réalité matérielle, mais des deux ensemble.

Ce n'est pas de l'abstraction permettant de considérer que la vraisemblance matérielle est sans importance. Le matériel ou le corporel est d'autant plus important qu'il nous caractérise de manière essentielle. Ce qui nous est tout à fait particulier c'est précisément d'être créé d'esprit et de matière.

L'incarnation de Dieu elle-même viendra nous rappeler toute l'importance du corps. La révélation de notre création dans l'histoire concrète ne peut être renvoyée dans l'abstrait et le spirituel.

L'Eden, c'est le monde de Dieu, la réalité spirituelle de Dieu qui est esprit. C'est dans cette réalité spirituelle que Dieu a planté un jardin, un espace limité, une réalité terrestre.

Il a fait entrer, dans les cieux de Dieu, une réalité nouvelle, autre, qu'il a créée. La création matérielle ne vient pas occuper toute la réalité de l'Eden, du monde de Dieu. Le monde de Dieu est bien plus vaste. Dieu n'y plante qu'un jardin, un endroit clos, limité, à cultiver, à garder. Il le fait pour l'humain.

Ce jardin n'occupe pas l'entièreté de l'Eden. Il est une réalité finie dans une réalité infinie. Nous pouvons ainsi comprendre que Dieu a fait entrer dans sa réalité quelque chose qu'il a créé.

Dans ce monde spirituel qui est de toute éternité, Dieu plante

un jardin (Gn 2, 8). Le mot hébreu « *gan* », traduit par jardin, évoque un endroit séparé, limité, restreint. Ce jardin ne remplit pas tout le spirituel. Son intégration est limitée. C'est comme un endroit autonome dans un endroit plus vaste.

Le jardin ne se confond donc pas avec l'Eden. Il est planté dans l'Eden spirituel. Mais, le récit nous précise expressément que les arbres de ce jardin poussent du sol terrestre, de l'adamah (Gn 2, 9).

Ce jardin ressemble ainsi à une intersection de deux ensembles mathématiques, cette partie commune qui fait partie intégrante de deux ensembles distincts. Le jardin d'Eden est pleinement terrestre, mais aussi pleinement spirituel.

À cause de cette double réalité et parce que les mots de notre langage ne peuvent nommer que des réalités terrestres, la Genèse ne peut nous parler de la réalité spirituelle de l'Eden, avec des mots de notre langage, que d'une manière imagée qui nous oblige à une grande prudence dans nos interprétations et compréhensions.

Aujourd'hui encore, cet Eden n'a pas disparu, ni son arbre de vie. « *Au vainqueur, je donnerai de goûter à l'arbre de la vie qui est dans le paradis de Dieu* » nous dit encore l'Apocalypse de Saint Jean (Ap 2, 7). C'est là que Jésus a promis au bon larron de le retrouver le jour même de leur crucifixion (Lc 23, 43).

Comment parler de l'Eden, du jardin d'Eden, de ce qu'ont vécu Adam et Ève dans ce jardin ?

Le texte le plus adéquat peut être le témoignage de St Paul. Il



semble que nous pouvons le reprendre quasi mot à mot lorsque nous essayons de comprendre la Genèse. Il complète le récit de la transfiguration déjà évoqué. Les apparitions du Christ ressuscité peuvent aussi nous aider.

Mais, revenons à St Paul. Il affirme avoir été emmené jusqu'au paradis, jusqu'en Eden (2 Co 12, 4).

Il l'écrit aux Corinthiens avec beaucoup de précision (« *voici quatorze ans* »), mais avec une prudence extrême dans les mots qu'on ne trouve nulle part ailleurs dans ses écrits. Il n'ose même pas se citer lui-même. Il dit que les paroles entendues sont inexprimables. Il se déclare incapable de parler de son corps pendant cette expérience et il le répète longuement deux fois.

Lorsqu'Adam et Ève ont raconté à leurs enfants et à leurs proches les événements vécus dans la jardin d'Eden, n'ont-ils pas probablement parlé comme St Paul aux Corinthiens ?

Que dit St Paul ? « *Je connais un homme dans le Christ qui, voici quatorze ans – était-ce dans son corps ? je ne sais ; était-ce hors de son corps ? je ne sais ; Dieu le sait - ... cet homme là fut ravi jusqu'au troisième ciel. Et cet homme là – était-ce dans son corps ? était-ce sans son corps ? je ne sais, Dieu le sait – je sais qu'il fut ravi jusqu'au paradis et qu'il entendit des paroles ineffables, qu'il n'est pas permis à un homme de redire* » (2 Cor 12, 2-4).

Il semble qu'Adam et Ève auraient pu s'exprimer de manière semblable après avoir quitté le jardin d'Eden.

L'être humain de chair n'a pas la possibilité de parler de toute la réalité de Dieu. Il ne parle qu'avec des mots de son cerveau et ce

cerveau est tellement limité...

Nous avons certes un récit, mais soyons très prudents de ne pas le réduire aux réalités terrestres des mots employés.

Un fait est certain. Tant St Paul que Adam et Ève ont été introduits dans l'Eden. Pour Adam et Ève, cela s'est produit dans un jardin, un endroit limité, que Dieu a planté dans l'Eden.

St Paul, comme Adam et Ève, y a entendu des paroles ineffables, c'est-à-dire qui ne peuvent être exprimées avec nos mots humains. Comment reproduire fidèlement une rencontre ou un dialogue dans les cieux ?

Adam et Ève étaient un peu comme les apôtres lors de la transfiguration de Jésus. Ils voient Moïse et Élie, ils veulent dresser des tentes. Tout est si réaliste, mais lorsqu'une nuée arrête leur vision, il n'y a plus que Jésus seul.

Comment nommer l'Eden, « *l'endroit* » où nous pourrions vivre éternellement ? Comment trouver un mot adéquat pour parler de la réalité, du « *lieu* » (le mot qui évoque un endroit dans l'espace physique est fort inadéquat) de Dieu ? On bégaie.

Cela évoque l'expression donnée par Jésus lui-même : « *Notre Père qui est aux cieux* ». Les Évangiles nous parlent du Royaume des cieux ou du Royaume de Dieu.

Dieu est esprit. C'est pourquoi, on peut utiliser l'expression « *monde spirituel de Dieu* », mais la faiblesse de l'expression reste évidente. Elle semble inévitable.

Ce qui semble certain, c'est que, de manière limitée, Dieu a fait entrer sa création dans un jardin (un endroit limité) d'une

réalité de délices nommée Eden.

Rien ne semble permettre de distinguer cet Eden des origines du Royaume des Cieux ou du paradis des Évangiles.

Lors de la création d'Adam et Ève, comme aujourd'hui, le Royaume des cieux est présent, il est parmi nous, il est en nous. Tout proche. L'Eden, c'est le « *royaume* » de Dieu, le « *royaume* » des « *cieux* ». Les cieux, c'est la réalité spirituelle de Dieu.

C'est toujours vrai pour nous. Il y a ici et maintenant une réalité visible ou invisible perceptible par notre cerveau, et une réalité « *spirituelle* » qui échappe à notre cerveau, mais non à notre coeur, à notre esprit.

Le jardin dans l'Eden c'est du « *terrestre* » dans le « *spirituel* ». Ce n'est pas une réalité terrestre exceptionnelle. C'est son intégration dans le spirituel qui fut exceptionnelle.

Au départ, dans le récit de la Genèse, il n'a rien de terrestre. Dieu plante un jardin « *dans* » l'Eden. Dieu va y faire pousser « *du sol* » (dans le texte : de « *l'adamah* », le sol terrestre dont l'adam est issu) des arbres de toute espèce. Il va aussi y amener tous les animaux des champs et tous les oiseaux du ciel.

Mais, avant toute plantation et tout animal, Dieu y a mis l'adam, créé mâle et femelle. Dans le jardin planté dans l'Eden, l'humain va précéder toute autre créature et toutes créatures vont lui être soumises. N'imaginons pas immédiatement un beau jardin terrestre : il n'y a ni plantes, ni arbres, ni fleurs, lorsque l'humain est mis dans une partie de l'Eden limitée par Dieu. C'est dans l'Eden spirituel de Dieu, dans les délices de

Dieu lui-même que l'humain est mis.

Le jardin d'Eden n'était donc pas lui-même un élément de la création physique de Dieu, mais Dieu y a mis des éléments de la création terrestre. Le contenu du jardin est terrestre mais pas l'Eden spirituel dans lequel il se trouve.

L'Eden, c'est le paradis. Le jardin d'Eden n'est qu'une partie limitée de cet Eden. C'est un « *endroit* » dans l'Eden. Dieu a mis du terrestre dans sa réalité spirituelle et cette mise ensemble est un acte créateur qui dépasse nos capacités de compréhension.

En quoi, le paradis dans lequel St Paul affirme avoir été emporté, dans lequel l'Apocalypse nous dit que l'arbre de vie demeure, serait-il autre que celui d'Adam et Ève ?

Le paradis c'est l'Eden. Deux mots, l'un grec (*paradeisos*), l'autre hébreu (*eden*) pour une seule même réalité : le monde céleste (spirituel) de Dieu.

Le paradis, l'Eden, les cieux, c'est la réalité céleste, spirituelle, de Dieu. Le jardin planté dans l'Eden comme le royaume des cieux étend la réalité céleste à la création.

Il ne s'agit donc pas ici de parler principalement de la terre, mais de l'Eden. Voyons l'extraordinaire de ce qui est planté dans le monde de Dieu ! C'est une réalité terrestre (l'adam) qui est mise dans l'Eden, dans le monde de Dieu, pour lui permettre de partager sa vie, sa communion spirituelle éternelle.

Ce qui est planté est quelque chose qui a pour but de prendre racine dans l'endroit où il est planté, de se développer, et l'endroit où il est ici planté n'est pas un sol matériel, c'est l'Eden,

le monde de Dieu, à ne pas confondre avec le « *sol* » (l'*adamah*, en hébreu) dont Dieu va faire pousser des arbres dans le jardin planté dans la réalité spirituelle de l'Eden.

Dieu ne crée pas un paradis sur la terre, il plante un jardin dans son paradis, un espace dans lequel il va, d'une part, faire pousser dans la réalité spirituelle des arbres du sol terrestre (l'*adamah*) et, d'autre part, placer dans cette même réalité spirituelle l'*adame*, un être vivant terrestre dans lequel il a insufflé un esprit, créant ainsi un lieu de rencontre du monde matériel et du monde spirituel dans lequel un être terrestre va aussi accéder à la réalité spirituelle divine.

Cela doit attirer notre attention : le récit des événements dans le jardin d'Eden sont des faits qui se produisent dans l'Eden, le monde de Dieu, et pas seulement dans la réalité terrestre. Même s'ils se sont aussi produits dans la réalité terrestre.

Pour être créés à l'image de Dieu et avoir une âme immortelle capable de partager éternellement la vie de Dieu, il était essentiel que l'humain naturel (animal) soit davantage que du terrestre. Il devait être plongé (baptisé) dans la vie de Dieu et y devenir un être nouveau fait de terrestre « *et* » de céleste.

Nous sommes des *homo sapiens*, mais nous ne sommes pas « *seulement* » des *homo sapiens*. Nous sommes des *homo sapiens religiosus* (selon l'expression du cardinal Ries), mais nous ne sommes pas « *seulement* » des *homo sapiens religiosus*. Nous sommes, comme le disait Saint Augustin, des *homo capax Dei*, des êtres immortels capables de partager éternellement la vie de Dieu.

C'est la question au cœur de notre histoire terrestre : Dieu a-t-il créé, à un endroit et à un moment de l'histoire concrète de notre monde présent, des homo *capax Dei* ? Pas seulement un homo sapiens religieux, mais des créatures immortelles capables de partager la vie éternelle de Dieu. Tellement capables que Dieu lui-même pourra se faire l'une d'elles par son incarnation bien concrète il y a deux mille ans.

Cette création ne pouvait se faire dans la seule réalité terrestre mais devait aussi se faire dans la réalité spirituelle céleste de Dieu. Adam et Ève ont pu vivre corps, âme et esprit dans le jardin d'Eden parce que ce jardin était aussi pleinement terrestre que céleste et spirituel.

Si nous pensons que le jardin d'Eden est seulement ou principalement terrestre, nous risquons de penser que seul l'Eden, le paradis, serait spirituel et qu'en conséquence, le terrestre qui n'en fait pas partie serait méprisable. Le corps et le monde présent risquent de perdre de leur valeur. Or, c'est l'essentiel de ce qui nous caractérise. Dieu a voulu créer non seulement des anges mais des êtres spirituels avec un corps. Avec un corps : c'est cela que Dieu a spécialement voulu de tout à fait original.

Est-ce que ce corps, ce monde créé, ont une place, une valeur, dans l'Eden de Dieu ?

Si nous pensons que le jardin d'Eden est seulement ou principalement spirituel ou si nous pensons qu'il n'est que symbolique, nous risquons la même déviation : le mépris du terrestre et du corps qui sont cependant aussi essentiels à notre

être que notre âme et notre esprit.

Accepter la double nature céleste et terrestre du jardin d'Eden nous permet de comprendre, dans la lumière de cette révélation, non seulement notre double nature terrestre et spirituelle, mais aussi la double nature du Christ, la splendide union de sa divinité et de notre humanité. De comprendre que Lui, vrai Dieu de toute éternité, est vraiment venu vivre une vie d'homme comme la nôtre, mais en nous révélant ce qu'est vraiment une vie humaine sans le péché, sans la rupture de la communion avec son Créateur.

Le Christ n'a pas fait tous ses miracles et n'est pas ressuscité parce qu'il était Dieu ce qui ne pourrait pas sauver les humains que nous sommes, mais parce qu'il était vraiment un homme comme nous, mais sans la blessure du péché. Il nous révèle ce qu'est vraiment un homme créé à l'image de Dieu, tel qu'il était avant le péché originel, toute la puissance terrestre autant que spirituelle qu'Adam et Ève avaient reçue.

Le jardin d'Eden fait partie de cette révélation pleinement manifestée par le Christ.

Si le jardin d'Eden n'a pas été pour notre humanité terrestre une véritable plongée dans le monde céleste et spirituel de Dieu lors de laquelle a été achevée notre création à l'image de Dieu, comment un être naturel aurait-il pu un jour être immortel ?

Le corps d'Adam et Ève provenait d'ancêtres biologiques naturels, mais ceux-ci ne pouvaient produire que des êtres naturels terrestres à l'existence précaire si Dieu n'était pas

intervenir pour les façonner dans sa propre réalité céleste, pour unir du terrestre et du céleste dans ce qui pouvait devenir ainsi un être nouveau.

Créer un être « *à la fois* » terrestre « *et* » spirituel, voilà du nouveau dans le monde, de l'extra-ordinairement nouveau. C'est ce que nous sommes.

Comme le dit la Genèse, l'humain a été mis dans un endroit limité de l'Eden où il lui a été offert de vivre en communion avec Dieu et de gouverner et développer toute la création en communion avec son créateur.

La Genèse nous indique que, dans l'Eden spirituel, Dieu fait pousser des arbres du sol terrestre pour nourrir l'adame, et l'arbre de vie, et l'arbre de la connaissance du bien et du mal (Gn 2, 9).

Que peut signifier ou représenter l'image terrestre d'un arbre dans l'Eden de Dieu, un arbre qui pousse du sol terrestre dans le monde spirituel ? Il nous est infiniment difficile de comprendre un tel mélange.

L'humain créé avait, même avant tout péché, besoin d'une nourriture. Le propre d'une nourriture c'est d'alimenter un être qui en a un besoin continu d'une manière qui doit être répétée. Une nourriture ne se prend pas en une seule et unique fois pour créer un état éternel qui subsiste à jamais sans qu'aucune autre nourriture semblable ne soit plus encore nécessaire ensuite pour l'alimenter. La nourriture se prend et se reprend tant qu'il y a vie et pour alimenter la vie.



L'arbre de vie donne une nourriture à consommer continuellement car la vie est vivante et s'entretient sans cesse. On ne cesse jamais d'alimenter ni la vie, ni l'amour. La vie, ce n'est pas un avoir qu'on possède une fois pour toutes dans un état d'immobilisme mais c'est une communion d'amour en mouvement qui s'alimente sans cesse.

L'humain n'a pas été créé pour l'immobilisme, mais pour développer un monde nouveau, créé par Dieu (Gn 1, 28 et 2, 15), avec une nourriture reçue de Dieu.

Selon le sens commun du dictionnaire, un arbre, c'est un être vivant végétal, donc peu ou pas mobile au contraire des êtres vivants animaux. Il est stable et ne se dérobe pas. Il demeure là où il est. Il peut exprimer ainsi la réalité présente de Dieu lui-même. Ce qui caractérise un arbre parmi l'ensemble des végétaux, c'est d'avoir une tige ligneuse (en bois), ferme, solide, dont les branches ne se développent qu'à une certaine hauteur au-dessus du sol.

On peut ainsi observer que le fruit d'un arbre est un fruit porté à une certaine hauteur au-dessus du sol. Sur l'arbre de la connaissance du bon et du mauvais, le fruit ne peut pas être détaché de sa position en hauteur dans le ciel de l'Eden pour être confondu avec ce qui est seulement terrestre, pour être ramené au sol terrestre.

Notre représentation de la Trinité de Dieu est souvent très humaine sous la forme de trois personnes, mais, dans une écriture primitive imagée, la Trinité de Dieu n'a pas nécessairement été représentée uniquement sous la forme de

trois individus humains comme les trois personnages du chêne de Mambré dans lesquels Abraham a pu adorer un seul Dieu devant trois personnes.

Dans le jardin d'Eden, la Parole, c'est le Fils qui parle, celui qui se fait homme, qui se fait chair. Mais, le récit ne parle-t-il pas déjà de Dieu au pluriel ? Dieu n'est pas que celui qui parle. Où est le Père ? Où est l'Esprit ? L'arbre de la vie ne représente-t-il pas Dieu le Père Créateur source de toute vie ? L'arbre de la connaissance du bon et du mauvais ne représente-t-il pas déjà avec vérité l'Esprit qui donne la vraie connaissance ? Les fruits de cet arbre ne représentent-ils pas les humains issus de Dieu lui-même ? N'est-ce pas sur l'arbre que le fruit reçoit son existence, sa vie et sa subsistance ? Séparé de l'arbre, le fruit n'est-il pas privé de ce qui le fait vivre et voué à la mort ?

Il faudrait approfondir les images de l'écriture sumérienne la plus ancienne. Elles pourraient grandement nous aider à mieux comprendre le merveilleux récit de notre création et de la révélation de Dieu un et multiple dès les origines, bien avant la manifestation plus complète de la Trinité par le Christ.

La vie spirituelle est faite pour l'humain terrestre créé à l'image de Dieu, mais sans confusion panthéiste. Le jardin planté par Dieu dans l'Eden, dans la réalité spirituelle, doit être développé avec une connaissance qui n'est pas ramenée entièrement au seul niveau terrestre mais qui reste en Dieu.

L'interdiction de manger du fruit de l'arbre de la connaissance du bon et du mauvais est faite à l'adame, au terrien, avant la création de Ève, quand l'adame est encore « *seul* » (Gn 2, 16-18),

même s'il est déjà créé mâle et femelle (Gn 1, 27). L'interdiction est ainsi faite avant l'achèvement de la création des premiers humains créés à l'image de Dieu.

L'adame est déjà créé mâle et femelle. La femelle reçoit l'interdit autant que le mâle, mais il semble que nous sommes ici encore avant la création parfaite des personnes humaines pleinement à l'image de Dieu, « *capax dei* », avant leur achèvement à l'image de Dieu.

Tant que ce n'est pas « *bon* » (lorsque l'adame est « *seul* »), l'oeuvre de Dieu n'est pas encore terminée.

Lorsque l'interdit a été signifié à l'adame, mâle et femelle, il n'y a pas encore d'identification d'une personne nommée Adam et d'une autre nommée Ève. Ils n'apparaissent que plus loin dans le récit. Au moment de l'interdit, il ne s'agit encore, dans le texte, que de l'adame (le terrestre), avec un article, et pas encore d'une personne individualisée par un nom.

L'image de l'arbre de la connaissance du bon et du mal semble exprimer une réalité qui résulte de la création d'un homme libre davantage qu'une création distincte. Un peu comme une plante qui surgit du terreau de l'humanité.

Parler ici d'interdit est ambigu. Il ne s'agit pas ici de priver l'homme de quoi que ce soit, mais de lui dire une vérité, de l'avertir d'un fait. S'il s'empare d'un fruit pour s'emparer ainsi d'une connaissance séparée de Dieu, de l'arbre divin, l'homme ne peut pas vivre : « *de mort, tu mourras* », l'avertit le Seigneur.

Faudrait-il imaginer la création d'un homme à l'image et à la

ressemblance de Dieu destiné à vivre dans la communion divine sans qu'il ait la connaissance, la conscience ? L'accès à la connaissance n'est-elle pas liée au fait même d'une vie personnelle ?

La connaissance du bon et du mauvais n'est pas distincte. C'est un fait qui semble découler du fait même de la création d'un être libre invité dans une communion d'amour. Le bien ne s'impose pas. Le mal n'est pas une création mais l'être libre peut s'écarter du bien ce qui donne réalité au mal.

Si vous dites à un enfant, en haut d'une falaise, de ne pas sauter sinon il mourra, s'agit-il d'un interdit moral ou d'un avertissement pour le prévenir d'un danger majeur ?

La question de l'interdit semble donc souvent orientée à tort comme si Dieu avait créé quelque chose de bon pour ensuite empêcher l'homme d'en bénéficier.

L'arbre interdit de la connaissance du bien et du mauvais, le péché originel, la punition d'une faute qui continue à être subie par une descendance qui ne l'a pas commise, tout cela semble si difficile à comprendre.

Les mots ne doivent-ils pas être revisités ? Comment pourrait-on reprocher à quiconque de faire le mal s'il n'a pas la connaissance de ce qui est bon ou mauvais ? Comment un être créé sans défaut pourrait-il commettre un péché s'il n'y a pas déjà une inclinaison au mal en lui ? Dieu aurait-il créé un être défectueux avec une inclinaison au mal ? Comment quelqu'un pourrait-il aujourd'hui être puni dès sa conception pour une

faute qu'il n'a pas commise ?

Bien sûr, du point de vue chrétien, nous pensons que Dieu est le bien et que tout ce qui sépare de Dieu est le mal. Pour celui qui choisit de vivre dans l'amour de Dieu, il est clair que choisir de poser un acte contrairement à la volonté de Dieu est un péché, est « mal ». Mais, ce regard est celui de quelqu'un qui choisit la communion avec Dieu et le reconnaît ainsi comme le « bien », car, pour celui qui n'a pas encore fait un tel choix, il n'y a encore ni bien, ni mal, ni aucune valeur prédéterminée. Il y a un vrai choix libre. Un choix originel parfaitement libre. Parce qu'il n'y a pas d'amour sans liberté et qu'il n'y a pas de vie qui puisse être partagée avec Dieu sans amour.

Les mots hébreux qui définissent l'arbre en cause ne contiennent pas de référence à une loi morale, ni à une appréciation légale, ni à des valeurs de référence. Les mots français « *bien* » et « *mal* », généralement utilisés, peuvent, à cet égard, être perçus de manière trop restrictive sur un plan exclusivement moral. Il s'agit plus largement du « *bon* » ou du « *mauvais* ». Simplement de la connaissance de ce qui détermine tout choix. Comment choisir dans une alternative ?

Une connaissance préétablie d'un « *bon* » et d'un « *mauvais* » signifie, en réalité, une absence de liberté, une prédétermination, par une connaissance, de ce qui est « *bon* » ou « *mauvais* ».

S'il y a un « *bon* » et un « *mauvais* » préétablis, prédéterminés, il ne reste, en réalité, aucun bon choix libre autre que celui de choisir le « *bon* » prédéterminé.

Ce que l'humain créé est invité à connaître c'est Dieu lui-même, la communion avec Lui.

Dans cette communion, il ne s'agit pas de chercher à savoir par soi-même ce qui serait « *bon* » ou « *mauvais* », mais seulement d'avancer librement par amour en communion. Car, en vérité, tout ce qui est fait en communion avec Dieu, dans l'amour, est, pour celui qui vit de cet amour, nécessairement bon, toujours et partout. En Dieu, rien n'est mauvais. Le « *mauvais* » n'existe pas. Il ne vient à exister que dans un éloignement de Celui qui est bon, de Dieu. Le « *mauvais* » n'est rien d'autre que l'absence de Dieu pour celui qui vit en communion d'amour avec son créateur.

L'arbre de « *la connaissance du bon et du mauvais* » donne des fruits. Les fruits qu'il produit sont « *de la connaissance* », de l'information, sur le « *bon* » ou le « *mauvais* » dans les multiples situations qui peuvent se présenter. Cela n'implique pas nécessairement une valeur morale des informations ou des données en cause. Si vous voulez faire une tarte aux pommes, du poivre ou un concombre sont « *mauvais* », mais cela ne signifie en rien qu'ils soient mauvais en eux-mêmes. La connaissance concerne ce qui convient adéquatement ou non à un objectif particulier. La connaissance du bon et du mauvais qui est ici en cause concerne ce qui convient adéquatement ou non à un objectif particulier et ne doit donc pas être perçue ici comme une connaissance morale de ce qui est bien ou mal.

À cet égard, l'humain est mis devant un choix fondamental. S'il mange un fruit, une connaissance du « *bon* » et du « *mauvais* »

qui se trouve « *en dehors* » de lui, dans un « *autre* » que lui, cette connaissance sera désormais en lui-même et c'est en lui-même uniquement qu'il pourra la chercher.

Mais, en fait, n'est-ce pas avec un au-delà de lui-même, avec une altérité à lui-même, en communion avec un autre, qu'il a accès à une connaissance infiniment plus étendue qu'en lui-même ?

Car, la connaissance qui fait vivre, n'est-ce pas une connaissance par l'amour qui demande d'aller au-delà de soi-même ? En vérité, celui qui fait de lui-même la source ultime de la connaissance n'est-il pas dans un chemin de mort parce que la vie, celle qui nous vient de Dieu, est amour et communion.

Y a-t-il eu un « *interdit* » ? En réalité, Dieu n'a rien empêché. Il a seulement averti. La vie est en Dieu, dans sa communion d'amour. C'est un fait. Se séparer de Dieu c'est mourir en ce sens que la vie de Dieu en nous en est interrompue.

Y a-t-il eu une menace de sanction pour tenter d'assurer le respect d'un interdit ? Pas davantage. Il a seulement averti. Si vous retirez la prise du courant, l'appareil ne fonctionnera plus. La vie qui nous vient de Dieu est amour et communion.

Celui qui se débranche de cette communion pour déterminer « *lui-même* » ce qui est « *bon* » ou « *mauvais* » plutôt que de vivre tout choix dans la communion d'amour avec Dieu est comme un fruit séparé de l'arbre qui l'a produit et qui le nourrit. Une fois détaché, ce fruit meurt.

C'est la vie même reçue de Dieu qui est en cause. Si cette vie est

blessée, comment pourrait-elle être transmise sans cette blessure ? Ce n'est pas une punition, mais un fait.

Nous ne sommes pas « *punis* » par une faute de nos premiers parents, mais notre vie qui vient d'eux porte les marques de la vie blessée qu'ils nous ont transmise.

En réalité, pour entrer dans la communion divine et éternelle d'amour, pour être à l'image et à la ressemblance de Dieu, l'humain devait être parfaitement libre et avoir un vrai choix lui permettant de choisir l'amour. Pas un choix prédéterminé qui serait tel qu'un être parfaitement éclairé et libre ne pourrait pas réellement choisir une autre voie que celle qu'une connaissance éclairée indiquerait incontestablement comme la préférable. Pas davantage un choix contraint par la menace d'une sanction répressive qui nierait également la liberté de l'humain.

En effet, si un choix avait été prédéterminé ou contraint, ou s'il y avait eu comme seule alternative à un bon choix, un choix dont le caractère mauvais aurait été prédéterminé de sorte que seul un manque de connaissance aurait pu le faire choisir, il n'y aurait pas eu de réelle liberté. De là à imputer la faute originelle au Créateur, il n'y aurait eu qu'un pas.

Mais, non, Dieu n'a pas créé le mal. Il n'a pas davantage créé un robot. Il a vraiment créé un être libre, vraiment libre, libre comme Lui. Et, il y a donc un vrai choix.

Ce n'est pas un choix entre la connaissance et l'ignorance. Ce n'est pas non plus un choix entre un bien et un mal prédéterminés par une échelle de valeur prédéterminée



s'imposant sans liberté possible. Non, la vie créée et offerte est un vrai don gratuit. Dieu a voulu créer des enfants capables de partager sa vie d'amour.

Cette vie où tout se vit par amour et dans une communion d'amour, où le Père est un avec le Fils et l'Esprit Saint, elle nous est offerte, pas imposée.

Et, pour être capable d'un choix libre, que vaudraient l'amour, la vérité et la liberté d'Adam et Ève sans l'intelligence et la connaissance ?

Que serait, en effet, la liberté, sans la compréhension de toutes les réalités du monde et de leurs interactions ? La liberté n'est pas seulement une absence de contrainte extérieure, c'est aussi la capacité autonome de percevoir tous les liens de toutes les réalités et de toutes leurs interactions.

Cette capacité augmente, à notre époque, de manière exponentielle et à une vitesse quasi inimaginable. L'intelligence artificielle promet à l'homme de demain une augmentation impensable de son intelligence naturelle. La plus intelligente des créatures artificielles est en devenir à nos portes.

Le récit de la Genèse va probablement y retrouver une étonnante réactualisation où, comme dans le jardin d'Eden, l'humain va se trouver confronté à des paroles et des questions de la plus intelligente des créatures qui ait jamais existé.

La parole de Dieu concernant l'arbre de la connaissance du bon et du mauvais se révèle, en réalité, comme une vérité enseignée à l'homme. Il n'y a pas de participation à la vie divine possible

sans communion avec Dieu.

Cet arbre nous plonge en fait, de même que le péché d'Adam et Ève, au plus profond du mystère de notre propre réalité créée.

Lorsque Dieu plante un jardin dans l'Eden et y fait pousser des arbres du sol terrestre, le matériel créé surgit dans le spirituel de Dieu. Tous les arbres poussent de l'adamah (Gn 2, 9). L'arbre de la vie permet de faire vivre le créé matériel dans le monde spirituel de Dieu. Il alimente le monde créé pour lui donner ce qui lui est nécessaire pour la vie dans l'Eden.

L'action créatrice de Dieu ne sera achevée que lorsqu'ils sortent de la solitude pour accéder à une communion dans l'amour à l'image de la communion d'amour qui est en Dieu de toute éternité. À ce moment, Adam et Ève deviennent capables de partager la vie éternelle de Dieu qui est une vie d'amour dans la communion de la Trinité. Ils sont rendus capables de choisir librement cette vie.

L'arbre de la connaissance a ouvert ce choix libre sans lequel il n'y a pas vraiment d'être créé à l'image de Dieu. L'interdiction d'en manger le fruit a ouvert une possibilité de choisir librement la connaissance par la vie en communion avec Dieu ou une connaissance séparée ramenée au terrestre. L'amour de Dieu aurait dû faire préférer de ne pas s'emparer d'un tel fruit.

Cet arbre contribue à faire de l'humain un être libre capable d'aimer car sans liberté, il y a seulement un robot. Mais, comment concilier la toute puissance de Dieu avec un être qui lui échappe par sa liberté ?

Dieu a le choix de créer ou non un être à son image, mais la liberté sans laquelle il n'y a pas d'amour est une nécessité de l'amour. Il serait erroné de penser que Dieu pourrait se trahir lui-même. Il est lui-même libre et aimant dans la communion de la Trinité. La liberté qu'il donne à l'homme est vraiment de la liberté. Il pouvait ne pas créer un homme à son image, mais le faire signifie pour Dieu lui-même de lui donner la liberté.

Tout ce que Dieu peut faire par amour, c'est lui indiquer la vérité. Il ne s'agit pas de créer un interdit, une punition ou un châtement. Mais, de dire la vérité : la vie divine n'existe que dans une communion d'amour en Dieu. Dieu ne peut se contredire lui-même. Il dit à l'homme qu'il n'y a pas de liberté sans responsabilité par rapport au choix possible de se séparer de lui. Là où la vie n'est plus présente, c'est la mort.

Dieu ne peut inventer une vie divine qui ne serait pas la vie divine et laisser l'homme croire à tort qu'une vie divine sans Dieu est possible.

Le fabricant vous livre un excellent ordinateur et vous dit de ne pas débrancher la prise en vous avertissant que si vous débranchez, l'ordinateur ne fonctionnera plus. L'ordinateur a-t-il un défaut ? Le fabricant a-t-il créé un danger ? L'avertissement est-il la menace d'une sanction, une punition, un châtement ?

En s'emparant immédiatement du fruit de l'arbre de la connaissance du bon et du mauvais dans la réalité terrestre sans respecter la présence de ce fruit en hauteur par rapport au sol, Adam et Ève ont empêché l'avènement en harmonie avec Dieu

du monde qui leur était confié.

Aujourd'hui le monde créé est encore dans les douleurs de l'enfantement (Rm 8, 22).

En s'emparant d'une connaissance séparée de l'amour de Dieu, les humains ont ouvert un précipice car dans le jardin d'Eden, ils pouvaient s'alimenter éternellement à l'arbre de vie. Mais, subsister éternellement dans la séparation de Dieu, c'est l'enfer.

Ce n'est pas, dès lors, par une punition répressive, mais pour sauver l'humanité des conséquences du péché que Dieu dit, après le péché originel : « *Qu'il n'étende pas maintenant la main, ne cueille aussi de l'arbre de vie, n'en mange et ne vive pour toujours* » (Gn 3, 22).

Dieu en protège l'humain. Il veut éviter de nourrir sa séparation éternellement.

Il ne s'agit pas ici de priver les humains de la vie elle-même qui est en Dieu de toute éternité, mais de l'arbre de vie qui est nourriture pour l'humanité. Cet arbre ne donne pas la vie, il l'alimente. Dieu veille à ce que l'humanité séparée ne s'alimente pas à cette source pour demeurer dans l'enfer de la séparation.

L'homme s'est coupé de la communion qui fait vivre. Il serait encore pire d'alimenter cette rupture, de la faire subsister. Dieu ne fait pas vivre l'enfer ! Le salut reste possible.

Ni le jardin dans l'Eden, ni l'arbre de vie, n'ont disparu. Bien au contraire, cet arbre de vie dans l'Eden fait l'objet, dans le Nouveau Testament, d'une promesse qui demeure : « *Celui qui a des oreilles, qu'il entende ce que l'Esprit dit aux Églises : au vainqueur,*

*je ferai manger de l'arbre de vie placé dans le paradis de Dieu » (Apoc. 2,7).*

Les arbres du jardin d'Eden peuvent prendre ainsi une place centrale dans la compréhension de notre création et de l'ordre chronologique du récit biblique.

Dieu façonne d'abord l'humain (l'adame), mâle et femelle, jusqu'à en faire une « *âme vivante* » (Gn 2, 7). En cela, rien ne semble encore distinguer l'humain (ou le pré-humain) des animaux qui sont aussi décrits, dans la Genèse, comme des « *âmes vivantes* » (Gn 1, 24). Les mots hébreux sont les mêmes. À ce stade, c'est l'adame. On est uniquement dans le terrestre animé. Il peut s'agir de pré-humains.

Nous savons que ce premier travail a duré des milliards d'années.

Après avoir façonné le corps de l'humain dans la poussière de la terre, Dieu a fait du neuf : par un souffle spirituel il crée une « *âme vivante* » autre, nouvelle. Ensuite, Dieu a planté un jardin dans son monde, dans l'Eden, et, fait inimaginable, il a mis l'adame dans ce jardin (Gn 2, 8 et Gn 2, 15) avec une nourriture adaptée à sa réalité terrestre, des « *arbres* » que Dieu a fait pousser du sol terrestre pour le nourrir dans la réalité spirituelle de l'Eden.

Il a ainsi placé l'adame dans le monde spirituel de Dieu, après l'avoir d'abord façonné et rendu vivant dans la réalité terrestre par un souffle spirituel.

Voyons-nous cette extraordinaire révélation ? Après avoir créé

et façonné la réalité terrestre et tous les êtres qui s'y trouvent inertes ou vivants (C'est le premier récit de Gn 1, 1 à Gn 2, 4), Dieu a décidé de placer le terrien, l'adame, le nouvel être créé, dans son ciel, dans sa réalité (C'est le second récit de Gn 2, 5 à Gn 3, 24).

Il a planté un jardin dans l'Eden, dans Son paradis, dans le monde spirituel invisible, là où la vie est de toute éternité, là où Dieu est de toute éternité en communion d'amour de trois personnes.

Il y a mis l'adame, le mâle et la femelle. La Genèse nous le répète deux fois : tant le mâle que la femelle sont nommés adame (Gn 1, 27 et Gn 5, 2).

Qui perçoit l'extraordinaire création que Dieu fait advenir ? Dans le matériel, il fait surgir des êtres vivants qui relient le terrestre et le spirituel, des êtres vivants qui participent à la réalité matérielle et, simultanément, à la réalité spirituelle, jusqu'à les faire participer à la vie même de Dieu.

Comment évoquer la réalité spirituelle pour des humains autrement qu'avec des mots nécessairement imagés ?

Dans l'Eden, le vivant « *est* » de toute éternité : il n'est pas limité au terrestre. Ainsi, l'arbre de la connaissance du bon et du mauvais, même si Dieu le fait pousser du sol terrestre, ne porte ses branches et ses fruits qu'au-dessus du sol, à une certaine hauteur. C'est ce qui définit et caractérise un arbre parmi les végétaux. Quelle image juste ! La vraie connaissance dépasse et se trouve en hauteur par rapport aux seules réalités terrestres.

Prendre le fruit de la connaissance qui se trouve en hauteur par rapport au sol pour le ramener et l'absorber dans la réalité terrestre, n'est-ce pas détruire tout ce que la réalité spirituelle peut apporter dans la réalité terrestre dans un état transcendant non absorbé par elle ? Il y a union, communion et harmonie entre le monde terrestre et le monde spirituel, mais non confusion ou réduction du spirituel au terrestre.

N'est-ce pas encore un piège très présent que de vouloir ramener la vérité et la connaissance au niveau du sol, au lieu de les laisser être à une certaine hauteur par rapport au sol, à notre réalité terrestre ?

La vraie connaissance, qui unit sans confusion la connaissance terrestre et la connaissance spirituelle, ne se développe-t-elle pas comme les branches d'un arbre, à une certaine hauteur du sol ?

Après avoir planté un jardin dans l'Eden et y avoir fait pousser du sol terrestre, des « *arbres* », soit des êtres vivants stables, fermes, portant du fruit en hauteur, dont un arbre plaçant la connaissance du bon et du mauvais et ses fruits en hauteur par rapport à la réalité du sol terrestre, et y avoir mis l'adame, Dieu n'a pas encore achevé sa création. Il le constate expressément : ce n'est pas encore « *bon* » (Gn 2, 18).

Certes, dans le jardin planté dans l'Eden, l'adame, le terrien, est mis dans la réalité spirituelle autant que dans la réalité terrestre où il était déjà. Mais, le seul fait de placer un terrien dans la réalité spirituelle n'en fait pas encore nécessairement une âme immortelle capable de communion éternelle d'amour avec Dieu.

Un *homo capax Dei*.

À ce stade, l'adame est « *seul* » (Gn 2, 18). Cette solitude de l'adame ne signifie pas nécessairement qu'il n'y a qu'un unique adame. Au contraire, la Genèse nous répète que tant le mâle que la femelle sont nommés adame (Gn 1, 27 et Gn 5, 2). Ils sont certes déjà des êtres animés. Ils peuvent même nommer les autres vivants qui sont présents et ils peuvent même goûter des arbres d'un jardin dans l'Eden, mais ils ne connaissent pas encore la communion spirituelle dont Dieu vit de toute éternité.

Ce qui manque encore à l'adame, c'est une « *aide semblable à lui* » (Gn 2, 20).

Le mot traduit par aide (ou secours) est assez clair, mais l'expression complète « *aide semblable à lui* » paraît unique dans la Bible. Les termes « *semblables à lui* » sont aussi traduits par l'expression « *qui lui fut assortie* » ou « *qui lui corresponde* ». En anglais, les traductions s'ouvrent davantage : « *as front as him* » (traduction du rabbinat) ou « *meet for him* » (King James).

Pour comprendre cette expression, ne faut-il pas nous tourner vers ce qui manque encore à l'adame, mâle et femelle, pour que soit achevée leur création à l'image de Dieu, et plus précisément à l'image d'un Dieu trinitaire qui vit dans une communion spirituelle d'amour ?

Et n'est-ce pas ouvrir ici une difficulté infinie : comment représenter dans une créature la Trinité divine, comment donner à l'adame un vis-à-vis à l'image du vis-à-vis qui existe pour chaque personne divine dans la communion du Dieu



unique ? Comment peut-on nommer ce qu'est le Père pour le Fils et pour l'Esprit, le Fils pour le Père et l'Esprit, l'Esprit pour le Père et pour le Fils ? Un vis-à-vis ? Un semblable ? Une aide ? Un soutien mutuel ?

Après lui avoir façonné un corps et l'avoir introduit dans l'Eden, il faut encore que le Créateur fasse de cet être terrien un être spirituel capable de partager la vie de Dieu qui est communion d'amour et même, ce qui est encore infiniment plus, de permettre à Dieu de partager et d'assumer l'être terrien, ce qui se réalisera plus tard lors de l'incarnation du Christ.

Rien de terrestre, pas même l'intelligence du terrien ne peut produire cette transformation ou y participer de lui-même. Aucune évolution biologique ne peut produire une âme immortelle. Elle ne peut venir que par une action de Dieu. Un être pré-humain, aussi intelligent soit-il ne peut, du seul fait de ses capacités cérébrales biologiques, psychologiques et affectives, acquérir la capacité de partager la vie éternelle de Dieu.

Quels que soient les progrès biologiques du cerveau et de ses capacités d'abstraction au fil des milliards d'années de l'histoire, ces progrès ne pouvaient, par eux-mêmes, aboutir à une âme immortelle. Seule une création par Dieu a fait exister dans notre monde des âmes immortelles à son image, capables de partager sa vie, sa communion d'amour, tellement capables qu'il a pu lui-même s'incarner et assumer cette humanité.

Le seul fait d'avoir placé un terrien dans la réalité spirituelle de l'Eden avec la possibilité d'un choix libre en conscience n'en

faisait pas encore nécessairement une âme immortelle capable de communion éternelle avec Dieu.

Il fallait encore que cet être terrien devienne un être spirituel capable de partager la vie de Dieu, par un choix libre.

Après lui avoir insufflé un esprit, Dieu va tirer de l'être terrien un être spirituel capable de partager Sa vie en le mettant dans le jardin planté dans l'Eden, puis va le rendre capable de vivre une communion d'amour à l'image de l'amour trinitaire qui demeure éternellement en Dieu.

## **9. L'éclosion par l'amour**

Créé à l'image de Dieu, le corps des premiers humains a été façonné depuis la nuit des temps comme le sera le corps terrestre du Christ façonné dans le sein de Marie, et provenant, par elle, de ses propres parents antérieurs par générations

successives depuis la nuit des temps. « *Faisons l'humain à notre image* » est une parole qui vient du fond des âges : une cellule s'est reproduite et le phénomène s'est reproduit tant et tant de fois avec des transformations, puis des groupes complexes de cellules se sont reproduits à leur tour, puis des êtres aquatiques, des êtres terrestres, des primates.

Dieu a d'abord créé l'adame, l'espèce adamique. Il l'a façonnée pendant des milliards d'années, améliorant sans cesse cette chair créée, lui façonnant un cerveau, une sensibilité, une intelligence. L'adame est créé mâle et femelle (Gn 1, 27). Tant le mâle que la femelle sont nommés adame (Gn 5, 2). L'adame est nommé ainsi uniquement par référence à l'adamah, le sol, le terrestre. Dieu a créé le corps. Un corps tellement parfaitement à l'image du Fils éternel de Dieu, de cette personne divine par qui toute créature a été faite, que la personne du Fils de Dieu va pouvoir s'incarner elle-même dans un tel corps, semblable à celui de tout autre humain.

À cet égard, dans le récit de la Genèse, nous voulons découvrir le mystère de la création de l'humain, mais c'est surtout Dieu qui se révèle à nous en même temps qu'il nous révèle qui nous sommes et quelle est notre vocation.

Il nous est dit que nous sommes créés à l'image de Dieu. Il ne s'agit pas d'abord de s'intéresser à l'image, mais de s'intéresser au modèle, de découvrir ce que l'image nous révèle de Celui dont elle est l'image.

L'image du Fils qui s'incarne dans le monde matériel et par qui tout a été fait, l'image du Père qui donne la vie en faisant entrer

dans sa demeure spirituelle, l'image de l'Esprit Saint qui fait vivre dans l'amour les trois personnes semblables de la Trinité.

L'adame est d'abord façonné en « *âme vivante* », comme les animaux. Le texte hébreu de la Genèse utilise exactement les mêmes mots pour les définir (Gn 1, 24 ; Gn 2, 7 ; Gn 2, 19).

Comme les animaux, l'adame n'a, par sa seule nature terrestre, qu'une participation temporaire au vivant. Il est une âme vivante biologique. La vie n'est pas encore dans son être lui-même, ce n'est pas encore une qualité ontologique permanente, ce n'est encore qu'un état temporaire, un mode d'existence.

Comme les autres créatures vivantes, il est conçu, se développe, se reproduit parfois, et meurt toujours. Ce n'est pas un mal physique. Cette mort fait partie de la dynamique du vivant créé, de son renouvellement, de son développement. Il n'y a ici ni vie, ni mort d'une personne. Ce qui vit, c'est l'ensemble du créé, ce qui meurt ce ne sont que des figures temporaires d'une dynamique qui continue à vivre et à se transformer.

L'adame, cela vise la réalité matérielle, corporelle. L'adame, c'est ce qui est tiré de l'adamah, le sol, même insufflé par un souffle spirituel divin qui le crée. Ce n'est pas encore nécessairement davantage qu'un corps vivant façonné tout au long d'une longue histoire. Ce n'est pas encore nécessairement un adame fait à l'image de Dieu, un adame qui a reçu la vie même de Dieu en partage, une âme immortelle.

D'abord, un corps. Image du Fils.

N'avons-nous pas tendance à confondre trop vite l'adame, cet

être défini et nommé uniquement par référence à la matière qui le constitue, avec Adam, ce premier humain doté d'une âme immortelle, et avec l'espèce humaine constituée par Adam et Ève et leurs descendants ?

N'avons-nous pas tendance à oublier que l'adame, dans sa seule réalité matérielle, ne définit pas complètement l'humain, n'évoque pas nécessairement sa réalité et sa vie spirituelles ?

La Genèse nous dit que l'adame est fait mâle et femelle (Gn 1, 27), que tant le mâle que la femelle se nomment « *adame* » (Gn 5, 2). Elle nous parle ainsi d'une espèce adamique et non d'un individu.

Dieu dit : « *Faisons l'adame à notre image* » (Gn 1, 27). Nous comprenons que Dieu a décidé de faire un humain, au sens où nous comprenons ce mot en français. Mais, le texte dit plus que cela. Il nous parle de l'adame que Dieu façonne, mais il nous parle aussi de l'image de lui-même qu'il crée. Le mot français « *homme* » ou « *humain* » confond immédiatement l'objet (l'adame corporel) et le résultat (l'être humain immortel créé à l'image de Dieu). L'adame est certes créé par Dieu, mais il n'est achevé qu'au moment de la création d'Adam et Ève, premières âmes immortelles créées dans l'histoire du monde. Au moment de la création d'Adam et Ève, cet adame a déjà été façonné pendant des milliards d'années, mais c'est une espèce vivante parmi les créatures qui provient d'une longue histoire faite de multiples changements.

De même que chacune des espèces végétales ou animales, l'origine et l'histoire biologique de l'adame remonte dans la nuit

des temps. Une tulipe ou un olivier proviennent d'une longue histoire faite d'évolutions et de mutations pendant des milliards d'années. Une fleur a poussé puis s'est fanée, mais a donné entre-temps de la semence qui a permis à une autre fleur de lui succéder dans le fil du temps. Aucune fleur d'aujourd'hui n'existe sans une histoire biologique de milliards d'années avec une succession ininterrompue de reproductions avec divers changements.

Il en est de même pour chaque animal. Il en est de même pour le corps de l'homme, pour l'adame.

Ce que Dieu a fait, c'est d'abord, de créer un adame, de le façonner pendant des milliards d'années. L'adame, cet être qui vient du sol terrestre, ce n'est pas nécessairement et immédiatement une personne avec une âme immortelle, c'est une créature terrestre vivante qui a évolué depuis le jour où elle a commencé à être façonnée. Cette créature va être façonnée afin de pouvoir recevoir la vie même de Dieu, de recevoir une âme immortelle à l'image et à la ressemblance de Dieu. Il va façonner un adame à son image.

Lorsque Dieu crée l'adame, qu'il le crée mâle et femelle, on peut se situer à l'origine du monde, mais on ne se situe pas uniquement à un moment précis. L'adame, comme chaque espèce créée, tant végétale que animale, s'est développé et transformé au cours d'une longue histoire faite de reproductions successives.

Par contre, l'âme humaine d'une double nature terrestre et spirituelle n'a pu apparaître progressivement. L'Esprit ne

souffle pas partiellement, Cette âme nouvelle a été créée à un moment et à un endroit bien concrets de notre histoire, lorsque son corps a atteint le niveau adéquat de son évolution. Les premiers humains à l'image de Dieu ont été créés à un moment et à un endroit précis, mais leur corps biologique provient d'une histoire beaucoup plus ancienne qui remonte aux débuts du monde.

Leurs ancêtres cellulaires, invertébrés ou primates n'avaient pas d'âme spirituelle. Ils ont été conçus, sont nés, se sont reproduits, puis sont morts successivement comme les autres créatures. Tout au long de milliards d'années, ils ont subis des évolutions, des mutations, avant qu'advienne dans l'histoire une âme immortelle permettant à des humains de vivre éternellement dans une communion avec son créateur. Un tel être n'existait pas au temps des dinosaures. Un jour, les premiers humains ont été créés sur la terre.

L'adame, ce n'est pas encore nécessairement l'homme pleinement créé à l'image de Dieu, constitué d'une âme immortelle, lorsqu'il commence à exister comme être vivant.

L'adame, c'est une espèce parmi les créatures qui est passé par des stades divers de son développement dont la science nous donne sans cesse davantage de détails. L'adame qui se transforme et se multiplie, comme il l'a fait tout au long des milliards d'années de son évolution, ce n'est pas encore un descendant d'Adam et Ève lorsqu'il vit à un stade cellulaire, aquatique ou dans les premiers stades de son existence de quadrupède terrestre. Le mot est au singulier. C'est une espèce

qui se multiplie. C'est l'espèce préhumaine au sein de laquelle Adam et Ève vont être créés.

Dans un tel contexte, Adam et Ève ont eu des parents biologiques préhumains à l'origine de leur corps terrestre. Ils ont pu avoir des cousins préhumains multiples de la même espèce. Dès lors que leur corps humain provient de l'évolution, les premiers humains n'ont pu surgir corporellement que d'une espèce préexistante.

Dans le récit de Genèse 6, 1-4, on peut retrouver la trace d'unions qui ont pu exister entre des descendants d'Adam et Ève et des êtres de l'espèce adamique dont ils proviennent biologiquement, des préhumains. Ce récit nous indique qu'au début de l'humanité, des êtres, qualifiés de néphilims, dont la traduction du mot hébreu est incertaine, provenaient d'unions mixtes entre des filles « *de l'adame* » et des fils « *de Dieu* ».

Les filles de l'adame, dans le chapitre 6 de la Genèse, cela peut viser des êtres féminins de l'espèce des adames qui n'étaient pas des descendantes d'Adam et Ève, mais des préhumaines. C'est parmi ces filles de l'adame que Caïn a pu trouver sa femme après qu'il se soit enfui au loin (Gn 4, 16-17). Il est utile de rappeler ici que selon la Genèse, tant Adam que Ève sont nommés adame (Gn 5, 2).

À cet égard, le récit du début du chapitre 6 de la Genèse donne un éclairage essentiel sur la création de l'humanité que ne révélaient pas encore clairement les chapitres précédents.

Il nous délivre une révélation essentielle à laquelle notre



éducation chrétienne nous a trop habitués pour en saisir la réalité inouïe. Dieu a créé des fils, des enfants, des fils de Dieu, des êtres ayant reçu en eux la vie éternelle qui est la sienne.

On cherche souvent à déterminer qui étaient ces fils de Dieu, mais, notre attention ne devrait-elle pas se porter plutôt sur les femmes concernées.

La traduction française du passage de Gn 6, 1-4 est délicate car les mots essentiels traduits orientent leur compréhension d'une manière qui peut l'obscurcir. Il est souvent traduit que les fils de Dieu se sont unis à des filles des hommes. En réalité, dans le texte hébreu, le mot traduit par hommes est au singulier. Il s'agit littéralement des filles de l'adame. Les mots « *l'adame* », au singulier dans le texte hébreu, traduits sans réserve par « *les hommes* », ou même par « *l'homme* » nous renvoient trop vite à notre définition du mot homme qui peut nous cacher le sens du texte.

Saint Jean Chrysostome est assez lumineux pour nous montrer que les fils de Dieu, ce sont les descendants d'Adam et Ève. C'est la première fois qu'ils sont nommés ainsi dans la Genèse. Le récit de la création semble ainsi s'achever par la révélation principale. Dieu s'est donné des fils et des filles. Il a créé des humains à qui il a donné sa propre vie, une vie immortelle.

Il n'y a qu'aux humains qu'il a été dit d'appeler Dieu « *Notre Père* ».

Mais comment distinguer les enfants de Dieu parmi les adames, dans l'espèce dont Adam et Ève provenaient biologiquement ?

La réalité était claire pour les enfants des femmes humaines. Les descendants des enfants d'une femme descendant d'Adam et Ève étaient clairement des enfants de Dieu, des humains.

La situation pouvait être moins évidente pour les enfants provenant d'une femme préhumaine de l'espèce des adames à la suite d'une union avec un descendant masculin d'Adam et Ève, un fils de Dieu.

Dans le récit du début du chapitre 6 de la Genèse, les fils de Dieu peuvent alors être compris comme une première description collective des descendants masculins d'Adam et Ève. Fils de Dieu parce qu'ayant reçu, comme Adam et Ève, la vie éternelle de Dieu en partage.

Le corps des descendants d'Adam et Ève était semblable à celui des autres adames préhumains de l'espèce biologique dont ce corps est issu. On peut penser qu'une ultime différence est intervenue lors de la création des premières âmes immortelles humaines, mais des liens et des relations, y compris sexuelles, ont pu persister entre les premiers humains, fils et filles de Dieu, et les préhumains de l'espèce dont ils provenaient.

La différence caractéristique de l'humanité créée a dû être dominante de sorte qu'elle a été pleinement transmise à tout descendant d'Adam et Ève, y compris à ceux provenant d'unions entre des descendants d'Adam et Ève et des préhumains. La trace du souffle spirituel qui constitue un esprit humain est indivisible. Impossible d'être à moitié humain. Dans ces conditions, les préhumains n'ont pu que disparaître progressivement et complètement, car chaque union entre un

humain et un préhumain n'a donné naissance qu'à des humains et ceux-ci, devenant de plus en plus nombreux, les unions avec les préhumains qui n'ont donné naissance qu'à de nouveaux humains ont diminué de sorte que les humains se sont multipliés et que les préhumains se sont raréfiés jusqu'à disparaître.

Le récit des versets 1 à 4 du chapitre 6 de la Genèse nous indique qu'il y avait « *dans les temps anciens* » deux espèces d'adames, « *lorsque les filles de l'adame s'unissaient aux fils de Dieu* ». Il n'en est resté qu'une seule, la nôtre.

Imaginer Adam ou Ève dans l'histoire concrète sans mère biologique, sans autres humains semblables à leur époque, c'est sortir de la réalité de l'histoire et nier la vérité de la création de l'humanité dans l'histoire.

À cet égard, il faut seulement distinguer, d'une part, la création de l'espèce humaine qui a été façonnée pendant des milliards d'années et, d'autre part, la création des premiers êtres à l'image de Dieu, capables de vivre la vie de Dieu, de partager sa communion de manière éternelle.

Adam et Ève ne sont pas tombés du ciel. Pour un simple observateur historique, Adam était un homme ordinaire né d'une femme ordinaire, parmi de nombreux autres hommes et femmes vivant à son époque, et, de même, Jésus était un homme ordinaire, né d'une femme ordinaire, parmi de nombreux autres hommes et femmes vivant à son époque.

Adam comme Jésus vivait au milieu de semblables. Leur corps

est issu d'une longue histoire. Et pourtant, Jésus vrai Dieu était tout autre que ses semblables humains et Adam, vrai fils immortel à l'image de Dieu, était aussi tout autre que ses semblables humains.

Mais, tout autre ne veut pas dire d'une autre espèce biologique. Adam et Ève ne sont pas les parents biologiques de tous les hommes préhistoriques.

Les humains qui vivaient du temps d'Adam et Ève n'étaient pas des animaux. Ils étaient pleinement humains comme nous d'un point de vue terrestre, mais ils n'étaient encore que des humains façonnés dans le monde terrestre. Ils n'étaient pas encore créés capables de vivre la vie même de Dieu. Leur être n'était encore que précaire sans âme immortelle dans une nature se renouvelant sans cesse.

Pour un athée, il n'y a aucune différence entre Adam et Ève et les autres humains de leur époque, aucune différence entre Jésus de Nazareth et les autres humains de son époque.

Nous croyons que Dieu a créé dans ce monde présent des âmes immortelles, à son image, capables de partager éternellement sa vie dans une communion d'amour avec Lui. Tellement bien capables qu'il a pu lui-même assumer la nature humaine et être un vrai homme comme nous alors qu'il est Dieu.

Pourquoi tant de croyants persistent-ils à rejeter la réalité de la création d'êtres radicalement nouveaux dans l'histoire, par une lecture littérale injustifiée par rapport aux nuances du texte hébreu ? Pourquoi retenir l'idée d'une soudaine apparition

d'Adam et Ève, sans père, ni mère, ni aucun autre de la même espèce terrestre pour imaginer ensuite que leurs enfants ont dû se marier entre eux ?

En quoi est-il plus étonnant d'affirmer que Dieu lui-même s'est incarné dans un corps issu d'une longue évolution jusqu'à Marie, parmi des semblables, que d'affirmer que, de la même manière, des êtres radicalement nouveaux ont été créés jadis dans des corps issus d'une longue évolution parmi des semblables ?

La difficulté majeure semble venir du vocabulaire.

Ne pensons-nous pas trop vite que tous les humains de l'histoire sont des descendants d'Adam et Ève sans vérifier le sens que nous donnons au mot « humains » ?

Un humain (celui qui vient de l'humus, de la terre) c'est d'abord celui que la Genèse nomme l'adame (mâle et femelle) qui vient de l'adamah (la terre rouge). L'humain (l'espèce sexuée) existe avant d'être introduite dans l'Eden, le monde de Dieu, avant que cette nature humaine ait été assumée par un être radicalement nouveau, à l'image de Dieu, puis, un peu plus tard, par Dieu lui-même lors de l'incarnation.

Nous appelons « *hommes* » tous les humains de l'histoire. Mais l'histoire, du point de vue du récit biblique, c'est celle de l'humanité à l'image de Dieu qui commence avec Adam et Ève, premières créatures avec une âme immortelle. Cette âme immortelle n'est pas un produit de leur humanité terrestre, ni un attribut naturel d'une créature, fût-elle intelligente et

sensible.

Pour la foi qui considère le début de l'humanité lors de la création des premiers humains à l'image de Dieu, ce qui précède c'est la préhistoire avec des préhumains.

Pour la science ou le langage courant, l'humain apparaît progressivement depuis les origines en passant par l'australopithèque et l'homo habilis. Si nous considérons uniquement la réalité terrestre, le corps et les capacités intellectuelles, tous les « *humains* » du passé ne descendent pas d'Adam et Ève. Si nous considérons uniquement ceux qui sont capables de partager la vie de Dieu, alors seuls les descendants d'Adam et Ève sont des « *humains* » et leurs ancêtres biologiques ne sont que des préhumains.

À un moment, lorsque l'adame n'est encore qu'une espèce pré-humaine vivante sur la terre, Dieu va planter un jardin en Eden et va y mettre l'adame. Un jardin du paradis. Ce jardin d'Eden n'est pas abstrait. Il est clairement situé dans la réalité terrestre, à la confluence de quatre fleuves du pays de Sumer, mais il est cependant tout autre. C'est une tout autre réalité dont le texte de la Genèse ne peut nous parler que de manière imagée, avec des images de la réalité terrestre.

Cette réalité de l'Eden accueille l'adame dans une situation où Dieu lui parle, dans un monde où il peut partager la vie et l'amour de Dieu. Bref, dans la demeure de Dieu. Le Créateur a plongé l'adame dans la réalité spirituelle, dans les cieux, dans une réalité spirituelle unie à la création terrestre, présente dans la création terrestre. Les deux sont ensemble.

Seules les apparitions du Christ ressuscité, revenu à la vie dans un autre jardin, nous donnent quelques signes de ce qu'a pu être l'existence des premiers humains participant pleinement tant à la réalité terrestre de la création qu'à la réalité spirituelle du ciel. Avec un corps bien réel et une capacité de transcender ses limites matérielles d'une manière qui nous échappe encore.

De même que les lieux des apparitions du Christ ressuscité, le jardin d'Eden n'était pas purement spirituel ou extérieur au monde créé. Il était uni au sol. C'est du sol que Dieu a fait pousser des arbres dans le jardin d'Eden (Gn 2, 9).

Dieu y place l'adame. Il ne s'agit pas d'un déplacement physique, mais d'une interpénétration de deux réalités qui sont présentes ensemble et entre lesquelles une interaction est présente.

Lorsque l'être corporel est placé dans le jardin d'Eden, il y reçoit en partage la vie même de Dieu. Dans ce jardin spirituel, le Père donne sa propre vie à l'humain dans la réalité terrestre. Cette vie devait lui permettre de gouverner et de développer le monde créé sans être soumis à la mort.

Le jardin d'Eden dans lequel il est mis, c'est une réunion du monde matériel et du monde spirituel dans lequel Dieu peut être rencontré, où sa vie peut être partagée, où un dialogue peut exister entre l'humain et son créateur.

L'adame, fait d'un corps façonné et vivant dans le monde matériel, y est mis, y est plongé. Pour le cultiver et pour le garder. Pour le développer et pour le conserver.

La présence de la réalité spirituelle de Dieu dans le monde matériel n'est pas imposée par Dieu. Elle est confiée à l'humain. Pour un développement, une maturation, un avenir encore à construire. Tout n'est pas fait. Une vraie tâche libre est confiée à l'humain.

Mais, cette présence spirituelle qui n'est pas imposée peut disparaître de l'existence de l'adame corporel. Il faut la garder, la conserver, la protéger contre la mort, contre cette limite qui caractérise la dynamique normale du vivant matériel dans laquelle les formes se succèdent dans le temps mais ne subsistent pas personnellement.

Participant de la terre, par son corps, l'adame devient participant des cieux dans le jardin d'Eden.

La vie spirituelle est donnée à l'adame qui a été rendu capable d'y participer par son esprit insufflé par l'Esprit de Dieu. Il peut vivre et donner la vie, à l'image du Père qui donne la vie.

Mais, dans le jardin d'Eden, l'adame est d'abord seul. Il ne peut encore que crier et non dialoguer. Il n'a pas de semblable, de vis-à-vis.

Certes, de nombreux autres adames mâles et femelles pouvaient exister dans la réalité terrestre, mais, dans la réalité spirituelle du jardin d'Eden, chaque adame est d'abord seul même si, dans la réalité terrestre, il est entouré de toutes les autres créatures.

Il n'est pas bon que l'adame soit seul.

Pour achever l'humain à l'image de Dieu, il ne suffit pas de créer un corps, de lui donner accès à un univers spirituel. Il



reste à l'achever à l'image de l'Esprit Saint qui est communion.

Il lui manque encore un don essentiel pour que la vie (la vraie, celle qui demeure à l'abri de la mort) ne soit pas qu'une possibilité mais une réalité en lui.

Il ne lui suffit pas d'avoir seulement une vie temporaire, une animation de la matière de son corps, y compris de sa sensibilité et de sa raison, durant le temps qui s'écoule de sa conception jusqu'à sa cessation dans le monde matériel, la mort physique. Il lui faut la vie. Celle qui demeure, celle qui transcende les limites du temps et de l'espace, qui est, de façon permanente, en Dieu. Celle qui ne dépend pas de la matière temporaire.

L'adame reçoit la vie qui vient du Père. Dans le jardin d'Eden, il est plongé dans une vie nouvelle. La vie éternelle de Dieu. À l'image du Fils unique au moment de l'incarnation, l'adame est conçu comme être matériel et spirituel, fait de poussière du sol et d'un souffle de vie divin (Gn 2, 7). En recevant le souffle de vie de Dieu, en étant placé dans le jardin d'Eden, il accède à la vie spirituelle.

Pour que l'adame soit créé à l'image de Dieu, il manque encore l'image de l'Esprit Saint, la communion de personnes sans laquelle une créature ne peut être à l'image de Dieu. Il n'y a pas de vie, de vie divine sans lien d'amour. Un lien qui est en Dieu de toute éternité.

Dieu lui-même n'est pas seul, il est Trinité. La révélation atteint ici son sommet principal.

Sans communion d'amour, il n'y a pas de vie. Ceux qui parlent uniquement de l'unicité de Jéhovah ou d'Allah n'aperçoivent pas cette réalité essentielle, qui est au cœur de l'Évangile, lorsqu'ils pensent, à tort, que Dieu « *peut* » vivre « *seul* ». De toute éternité, il est communion de personnes. La Trinité nous révèle qu'il n'y a pas de vie sans amour, sans communion de personnes. C'est d'abord vrai en Dieu, avant de l'être pour nous.

Car, en réalité, il n'y a pas de vie, de vraie vie qui ne meurt pas, sans communion de personnes. Dieu lui-même vit de toute éternité en communion d'amour de trois personnes dans laquelle l'Esprit Saint unit le Père et le Fils.

Sans une personne autre coopérante semblable à lui, en communion avec lui, l'adame n'est pas encore à l'image de Dieu qui est Trinité.

L'achèvement de l'adame à l'image de Dieu, la création spirituelle d'une âme immortelle dans un corps matériel se produit par une rencontre, une communion éblouissante. Celle d'un terrien placé dans le jardin spirituel d'Eden et de sa compagne.

Adam va accéder à la parole, à l'amour, à son identité humaine masculine (en hébreu : *l'isch*) en découvrant sa femme (en hébreu : *l'ischa*).

La création de l'humain comme image de Dieu est-elle réalisée (ou, autrement dit, y a-t-il vraiment un humain qui est essentiellement différent de ses propres parents pré-humains), en communion avec Dieu, avec la vie spirituelle qui est

essentielle à son être, avant la survenance d'une femme façonnée par Dieu, ou la création de cette femme participe-t-elle comme dernière étape à la naissance spirituelle de l'humanité, comme image de Dieu avec une vie spirituelle qui permet à la personne humaine de franchir la mort, de telle sorte qu'avant cette création, l'adame n'est pas encore pleinement achevé comme humain à l'image de Dieu ?

Le récit de la Genèse nous dit que Dieu façonne la femme humaine avec quelque chose qui vient du corps de l'homme. Le mot hébreu « *tslo* » qui est traduit en français par « *côte* » est un mot très rare et de traduction très incertaine.

Ce mot « *tslo* » ne semble utilisé ailleurs que pour évoquer des pièces du temple : cf. 1 R 6, 8 ; Ez 41, 5-6 ; Ez 41, 11.

Une traduction anglaise littérale du Rabinat nous propose ceci : « *and-he-is-taking one from-angular-organs-of-him and-he-is-clothing flesh under-her* ». Il prend un organe saillant et il referme la chair en dessous de lui.

À la lecture du récit de la torpeur d'Adam et de l'apparition d'Ève, la Genèse nous contraint à choisir radicalement notre approche. Il semble vain de considérer que le corps d'Adam résulterait de l'évolution biologique s'il faut considérer ensuite que le corps de Ève serait, lui, façonné en un instant miraculeux par un prélèvement de type chirurgical formant son corps en un instant à partir d'un morceau du corps d'Adam.

Pas plus que pour Adam, il ne faut penser nécessairement que ce qui complète la « *côte* » avec laquelle Ève est façonnée arrive

de nulle part. A priori, n'est-elle pas déjà l'adame femelle lorsque Dieu met l'adam dans le jardin d'Eden ? Mais, Dieu va en faire une femme. Pleinement à l'image de Dieu. Un être d'amour.

Le récit nous parle d'un événement qui paraît bref. Une torpeur ou un sommeil mystérieux. Un organe saillant. Il en est pris quelque chose. Une chair qui se referme. Quand il se relève, Adam reconnaît Ève comme sa semblable, mais aussi comme ayant reçu cette similitude de lui-même : os de mes os, chair de ma chair.

La création, ici encore, se poursuit dans une « *image de Dieu* », dans une action par laquelle Dieu inscrit, écrit, de l'immatériel dans le matériel.

C'est encore par une action spirituelle, immatérielle, que Dieu poursuit son œuvre créatrice pour amener sa création, par un ultime pas décisif, à entrer dans la vie divine qui est amour.

C'est par une rencontre que l'humain (en hébreu : l'adame) devient une femme (« *isha* ») et un homme (« *ish* »). Avant le récit de l'apparition de la femme, la Genèse ne parle que de l'humain, l'adame (avec un article), mâle et femelle. L'image de Dieu, nommé au pluriel au début de la Genèse, n'est-ce pas une communion dans laquelle chaque personne du Dieu unique se donne aux autres ? Dieu ne vit pas seul, même s'il est un. Le Père donne la vie au Fils. Le Fils donne sa vie au Père. Par l'Esprit Saint.

N'est-ce pas cet amour conjugal, divin, qui achève l'œuvre

créatrice de Dieu avec un effet spirituel et corporel qui a finalisé l'humanité qui va être transmise ?

La création à l'image de Dieu ne s'achève que par une communion d'amour, une union conjugale qui signifie déjà l'union future du Fils et de l'Église par l'Esprit Saint.

Créé dans la réalité matérielle, l'humain est l'adame. Placé, avec son corps et son esprit, dans la réalité spirituelle, il est dans le jardin d'Eden. Mis en présence de l'autre, d'une autre, il découvre l'amour, la communion qui fait vivre. Il est créé, homme et femme. À l'image de Dieu. À l'image de la Trinité divine de trois personnes en communion.

Quelque chose est tiré de l'adam et, par l'action créatrice de Dieu, ce qu'elle devient, une femme, est éblouissant, bouleversant, pour un autre qui sera nommé Adam. Des paroles d'amour explosent dans sa bouche : Os de mes os. Chair de ma chair. De quoi quitter père et mère, les êtres les plus aimés, s'attacher, faire une seule chair (Gn 2, 24).

Les paroles d'Adam devant Ève ne sont-elles pas les paroles les plus amoureuses de l'Écriture ? Même le cantique des cantiques peut paraître réservé à côté de l'enthousiasme d'Adam. Os de mes os, chair de ma chair. Le Catéchisme parle d'« *un cri d'admiration, une exclamation d'amour et de communion* » (n° 371).

Plus fort encore : Adam déclare qu'elle vient de lui. C'est une part de lui qui la fait exister, qui la fait vivre. C'est sa femme.

Jésus interprète l'attachement d'Adam à sa femme en nous indiquant que ce lien vient de Dieu lui-même (« *ce que Dieu a*

*uni* ») et qu'il est tellement essentiel que l'homme ne peut pas le séparer (Mt 19, 6).

Tellement fort qu'Adam quitte son père et sa mère, nous dit déjà la Genèse. Tellement fort qu'il en est même exclusif, nous précise Jésus.

Le Christ nous montre ainsi toute l'importance du lien conjugal dans ce récit. Jésus ne dit rien de la création de la femme, mais il nous dit « *qu'ils ne sont plus deux* », mais « *une seule chair* » et que c'est « *Dieu qui unit* ».

Quelle leçon d'exégèse ! On imagine volontiers qu'il y avait un humain masculin et qu'ensuite, il n'y a « *plus* » un mais deux humains par une intervention de Dieu, mais Jésus nous indique plutôt qu'au contraire, ils étaient deux et que Dieu n'est pas intervenu pour séparer mais pour unir. Ils ne sont « *plus* » deux. Et il s'agit bien ici de chair, dans la réalité terrestre, avec ses implications concrètes pour le mariage, le divorce, l'adultère, la prostitution.

La Genèse ne nous raconte pas la création d'un homme parfait achevé, suivie de la création d'une femme. L'humain (l'adam, mot hébreu neutre) est créé mâle et femelle (Gn 1, 27). Dans le second récit plus détaillé de la création de l'humain, il nous est précisé que l'adam n'est pas encore bon (Gn 2, 18), donc pas encore achevé comme humain à l'image de Dieu, tant qu'il est seul. L'union d'un l'homme et d'une femme est au cœur de l'achèvement de la création de l'humain à l'image et à la ressemblance de Dieu.

L'intensité de la rencontre, corporelle, affective, et spirituelle, transfigure et éblouit. La lumière qui en jaillit fait sortir l'adame de son sommeil mystérieux, elle ouvre la porte à l'amour et le vent qui souffle dans le cœur d'Adam et Ève fait jaillir un cri, semblable au cri de l'enfant qui naît. Adam et Ève naissent vraiment, accèdent à la vie qui est amour, communion et partage.

C'est à ce moment que la femme est créée. Adulte. Comme la foi de l'Église l'a toujours considéré, tant lorsque les connaissances scientifiques permettaient de penser à une création instantanée que depuis que la science nous a fait découvrir bien d'autres nuances de la richesse et de la durée des six jours de la création.

Comme celui d'Adam, le corps de la future Ève a été développé dans la réalité adamique, mais il n'y avait encore ni amour, ni communion avec celui qui va être nommé Adam, l'adame par excellence car il est le terrestre qui entre dans la vie d'amour par l'amour introduit par une création de Dieu : une femme. La vie à l'image de Dieu n'était pas encore pleinement présente dans un humain avant cet instant de communion qui a fait passer Adam du sommeil à l'éblouissement.

La femme créée va recevoir le nom de « *chue* » (traduit en français par Ève), celle qui vit. Ce n'est plus un état ou une qualité temporaire, ni une action ou un mode d'existence de cette femme. Elle est vie. Elle est identifiée à la vie. La vie identifie son être même.

Adam est identifié au terrestre, l'adamah. Ève est identifiée à la vie. C'est par elle qu'est donnée la vie à l'image de Dieu, qui est

Trinité en communion d'amour.

Ève est nommée ainsi, la vivante, non parce qu'elle a enfanté des enfants à Adam, mais avant même de devenir une mère biologique. En Gn 3, 20, elle est déjà la mère de tout « *chi* », de tout vivant véritable, alors qu'elle n'a pas encore enfanté biologiquement. Ce n'est qu'en Gn 4, 1, qu'elle devient la mère de Caïn.

Bien avant Ève, de nombreuses créatures animées se trouvaient déjà sur la terre.

Ce n'est pas de tous les vivants temporaires de la création, ni de leur existence biologique, qu'elle est la mère.

Un animal est conçu et est dans un état temporaire de vivant, capable d'agir en vivant, de participer au réel de manière vivante pendant un temps jusqu'à sa mort physique qui éteint cette participation. Son être ontologique, sa forme, ne se caractérise que par une vie temporaire. Son être n'est que dans sa réalité corporelle temporaire. Il ressent des sentiments et a une intelligence durant le temps où il est animé. La réalité est désormais nouvelle et tout autre : Ève est vie.

C'est par elle que la vie est donnée et pourra être transmise. Elle est nommée Ève (la vivante) parce que elle est la mère de tous ceux qui sont vie en eux-mêmes, dont la vie fait partie de l'être même.

Ève est vraiment la « *mère* » de tous les êtres créés qui sont des vivants par essence, de tous les êtres créés dont l'âme est immortelle. Elle est la matrice à partir de laquelle la vie



humaine, l'existence d'êtres ayant une âme humaine immortelle, l'existence de personnes, est entrée dans le monde et à été transmise.

Avant la création d'un humain à l'image de Dieu, durant le temps qui a précédé la réalisation parfaite de cette image, aucune âme immortelle capable de participer à la vie divine n'existait encore. Il n'y avait pas encore de personne humaine, il n'y avait encore que des adames pré-humains.

Lors de la création des premiers humains, ce n'est pas simplement une chair terrestre qui a reçu une vie éternelle comme un attribut supplémentaire venant du dehors d'elle-même, de Dieu. C'est bien davantage. Par l'action créatrice de Dieu, la vie elle-même a pris chair lors de la création de l'humanité. La vraie vie, celle qui est communion de personnes, celle qui demeure, celle qui est.

Cette incarnation a créé, à un moment précis de l'histoire et à un endroit précis sur la terre, un être nouveau.

Le terrien est créé matériellement en premier et reçoit une existence vivante, mais la vie divine devient créature par Ève. La vie n'est pas encore incarnée lorsque des créatures deviennent capables de se mouvoir et d'agir de manière autonome. La vie, qui est une réalité de Dieu lui-même, va s'incarner, commencer à exister dans une réalité matérielle, corporelle, et spirituelle, par une rencontre, une communion.

Adam a reçu la vie dans son être même, à l'image de Dieu, par l'intermédiaire de Ève tirée de lui. Ils sont créés ensemble

comme humains à l'image de Dieu. Leur âme immortelle est créée ensemble par l'action de Dieu. De même que la vie n'est en Dieu que dans la communion des trois personnes divines de la Trinité, la vie humaine n'a été créée à l'image de Dieu que dans la communion d'Adam et Ève entre eux et avec Dieu.

Le don de la communion fait exister Ève avec Adam comme personnes à l'image de Dieu. Sans ce don de la communion, une adame féminine comme un adame masculin ont pu exister dans la réalité matérielle. L'adame est créé mâle et femelle, mais il n'y a pas encore de dialogue, ni de vie partagée, ni de personne créée à l'image de Dieu avec une existence immortelle, une âme qui transcende les limites du temps et de l'espace.

Ce n'est que dans une union amoureuse avec Adam que Ève est façonnée, créée comme femme humaine, que leurs âmes immortelles sont créées par Dieu.

Voilà le moment décisif de la création de l'humanité à l'image de Dieu.

L'être terrien va découvrir une communion avec un autre semblable à lui et accéder ainsi pleinement à la vie de Dieu qui est Trinité et amour.

À un moment, l'adame est plongé dans un sommeil mystérieux. Nous sommes à la jonction du corporel matériel, du spirituel et de la vie de Dieu. Il en est tiré quelque chose dont Dieu fait une femme, la matrice de la vie pour l'adame Il en résulte un premier couple humain, nommé Adam et Ève.

Adam, c'est l'adame par excellence, celui en qui s'achève la

création de l'adame en tant que fait à l'image de Dieu. Cet achèvement ne se réalise pas isolément mais avec l'achèvement simultané de Ève. L'humanité est créée homme et femme dans une communion d'amour à l'image de Dieu. C'est ce qui se réalise dans l'Eden.

Dans un extraordinaire échange amoureux éblouissant (Gn 2, 21-24), des adames mâle et femelle vont se découvrir en communion, homme et femme. L'un va porter le nom de son origine terrestre : Adam. L'autre va porter le nom même de vivante : Ève (Gn 3, 20).

L'être terrien va découvrir une communion avec un autre semblable à lui et en être ébloui.

Ensemble, le premier couple originel formé par un adame de sexe masculin et un adame de sexe féminin accède à une communion. Les voici à l'image de Dieu, avec une capacité de vivre éternellement en communion avec lui, avec une âme immortelle qui ne résulte pas des évolutions de leurs ancêtres biologiques, mais d'une création de Dieu.

C'est ensemble, l'un par l'autre, qu'ils ont ainsi été créés à l'image de Dieu, dans une communion d'amour. Ils sont devenus spirituels et immortels avec leurs corps matériels, dans une harmonie parfaite.

Dans l'amour, l'image de Dieu est achevée et des âmes immortelles sont créées. Celle d'Adam, celle d'Ève.

L'adame qui vient du sol (Gn 1, 26 à Gn 2, 7) vit désormais de l'amour qui vient d'un autre semblable (Gn 2, 21 à Gn 2, 25).

Le corps, la vie spirituelle, la communion. À l'image de la Trinité.

L'humain reçoit une vie immortelle, à l'image de la vie du Père, par un lien d'amour à l'image de l'Esprit Saint.

L'œuvre créatrice de Dieu est achevée. À ce moment seulement, Dieu pourrait dire : c'est très bon. Il ne le dit pas. Comment cette création pourrait-elle s'achever sans une participation à cette création de l'humain lui-même ?

À ce moment, il n'y a encore que deux âmes immortelles créées ensemble, chacune dans une humanité qui, plus tard, sera aussi capable d'être celle du Fils de Dieu lui-même.

L'adame devient Adam. Sa compagne devient Ève. C'est par elle et avec elle qu'ils commencent ensemble à exister comme êtres humains vivant à l'image de Dieu, dont la réalité ontologique est vie et communion d'amour. Ce ne sont plus seulement des êtres qui vivent naturellement, ce sont des êtres faits à l'image de Dieu en ayant désormais la vie divine dans leur être même, dans leur réalité et leur identité ontologiques.

Je suis celui qui suis, dit Dieu dans le désert. L'humain fait à son image est désormais, comme son créateur et indépendamment des contingences du temps et de l'espace, un être qui est. Il est. La vie n'est pas une action, une qualité, ou une caractéristique détachable. La vie est sienne. Même s'il a un commencement dans le temps comme créature, désormais, il est. Pour l'éternité.

Seule une rupture avec sa source, l'amour, va pouvoir briser cette identité. Seule l'incarnation de Dieu lui-même va la

rétablir.

À l'image de Dieu, l'humain dans l'Eden est une personne en communion de vie. Il est constitué de vie dans son être même. Ce n'est pas seulement un être qui vit, qui a pour action de vivre ou la qualité d'exister de manière vivante mais précaire, c'est un être qui est une vie individualisée, personnalisée.

Adam, le premier homme vivant dans son être même à l'image de Dieu dont la vie est de toute éternité, existe pleinement par Ève, mère, matrice, origine créée de tous les humains à l'image de Dieu.

Ève est l'ancêtre biologique de tous les humains à l'image de Dieu, mais elle coopère aussi à la création d'Adam et à sa propre création comme personnes à l'image de Dieu par un extraordinaire échange qui rend parfaite la part divine initiale de leur création.

On y perçoit déjà que le Christ lui-même va se faire humain par une femme pure de tout péché.

Ève n'est pas la mère biologique d'Adam, mais par sa présence et l'amour qu'elle suscite, elle lui ouvre l'esprit et fait advenir sa création comme humain à l'image de Dieu en même temps qu'elle est créée elle-même.

Il y a ici une parfaite interaction par laquelle Dieu donne la vie, la vraie, l'immortelle, à un couple de créatures qui s'aiment, par eux et avec eux.

Sortant d'un sommeil mystérieux, c'est l'homme qui explose de joie à la découverte de sa femme et qui accède à l'amour qui fait

vivre. Mais, c'est la femme qui suscite ce jaillissement de vie par son amour, sa présence, sa compagnie, son être.

Le récit ne dit rien des paroles d'Ève, de son action au moment de l'éblouissement d'Adam. Ce n'est ni sa parole, ni son action qui nous sont révélées. C'est elle. Façonnée par Dieu, elle est la vie. Elle donne la vie.

Adam parle. Ève est présente, vivante et vivifiante.

Elle n'est décrite que par sa provenance, que par le comment. Elle est faite par Dieu avec ce qui vient de son compagnon. Ce lien avec son compagnon est la seule source qui nous soit révélée.

Dieu a créé l'adame. Il a planté le jardin d'Eden spirituel dans la réalité matérielle. Il a ensuite créé les premières personnes humaines avec une âme immortelle en les plongeant dans une communion de personnes qui a ouvert leur esprit et leur a donné la vie, celle qui demeure, qui ne meurt pas. C'est par une communion de personnes que la création a atteint l'objectif divin : faire l'humain à son image. C'est à ce moment, par ce baptême, dont le mystère nous échappe, que Adam et Ève ont été créés comme personnes à l'image de Dieu. Avec un corps adamique façonné au fil des siècles, placé dans la réalité spirituelle du jardin d'Eden en même temps que dans le monde matériel, leur âme immortelle a été conçue et créée par une communion de personnes dans l'amour.

La communion la plus intime entre deux êtres humains que constitue l'union conjugale, sexuelle, qui engage au maximum

l'amour entre deux personnes dans toute leur réalité a ainsi été, pour l'humanité, l'image de la Trinité, l'image du Christ et de l'Eglise, la réalité terrestre et spirituelle dans laquelle la création des humains à l'image de Dieu s'est réalisée.

Le corps à l'image du Fils. La vie à l'image du Père. La communion à l'image de l'Esprit Saint. N'est-ce pas l'homme créé à l'image de Dieu que nous révèle le récit de la Genèse ?

La sainte Trinité donne l'occasion de rappeler que Dieu qui est amour et communion nous a laissé la création de l'humain à son image et à sa ressemblance comme une lumière que Dieu lui-même nous envoie pour éclairer ce mystère.

Dieu est une trinité de personnes en communion d'amour vivant dans et de cet amour de toute éternité, au delà de toutes les limites de temps ou d'espace que nous pouvons essayer de concevoir.

La vie et l'amour ne sont pas séparables dans l'éternité de Dieu. Imaginer que la vie du Père pourrait être une réalité sans l'amour, que le Père « *pourrait* » vivre seul, sans la communion d'amour avec le Fils et l'Esprit qui est de toute éternité, contredirait de manière essentielle ce qu'est la vie, qui est Dieu : une communion éternelle d'amour qui nous révèle cette vérité essentielle : il n'y a pas de vie sans amour. Sans amour, il n'y a que de l'existence précaire, de la souffrance et de la mort.

Dieu n'a pas besoin d'être aimé par une créature pour exister. Il vit dans et de l'amour de toute éternité. C'est précisément cet amour sans limites qui Lui a permis de créer, en toute liberté et

en toute gratuité, un couple d'humains : Adam et Ève créés ensemble à son image.

Hélas, c'est encore et toujours ensemble qu'ils ont choisi de suivre leur intelligence créée plutôt que leur communion avec Dieu, en s'emparant du fruit de l'arbre de la connaissance au lieu de s'alimenter à l'arbre de vie en laissant dans l'Eden la connaissance du bon et du mauvais de manière à développer l'humanité et le monde créé en communion avec Dieu.

Heureusement que Dieu a empêché qu'ils s'alimentent sans fin à l'arbre de vie pour pouvoir les délivrer par le Christ.

Aussi, l'adame (pas seulement Adam, mais aussi Ève) a été éloigné du jardin planté dans l'Eden (Gn 3, 24).

Reste la promesse pour aujourd'hui : « *Celui qui a des oreilles, qu'il entende ce que l'Esprit dit aux Églises : au vainqueur, je ferai manger de l'arbre de vie placé dans le paradis de Dieu* » (Apoc. 2, 7).

N'oublions pas l'essentiel : « *L'homme est un être relationnel. Si la première, la relation fondamentale de l'homme – la relation avec Dieu – est perturbée, alors il n'y a plus rien qui puisse être vraiment en ordre. Dans le message et l'action de Jésus il s'agit de cette priorité : il veut tout d'abord solliciter l'attention au cœur de son mal et le lui montrer : si tu n'es pas guéri en cela, alors, malgré toutes les bonnes choses que tu pourras trouver, tu ne seras pas guéri* » (Benoît XVI, L'enfance de Jésus, p. 68-69).

« *Dieu est amour. Mais, l'amour peut aussi être haï, quand il exige que l'on sorte de soi-même pour aller au delà de soi. L'amour n'est pas une sensation romantique de bien-être. La rédemption n'est pas*



*wellness, un bain d'auto-complaisance, mais une libération de l'être compressé dans son propre moi » (id., p. 122).*